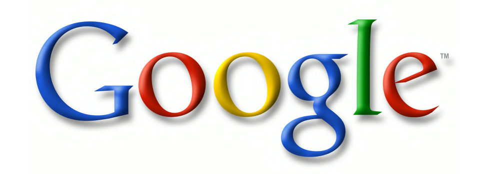
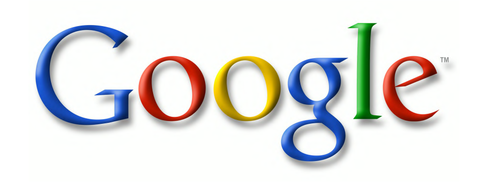
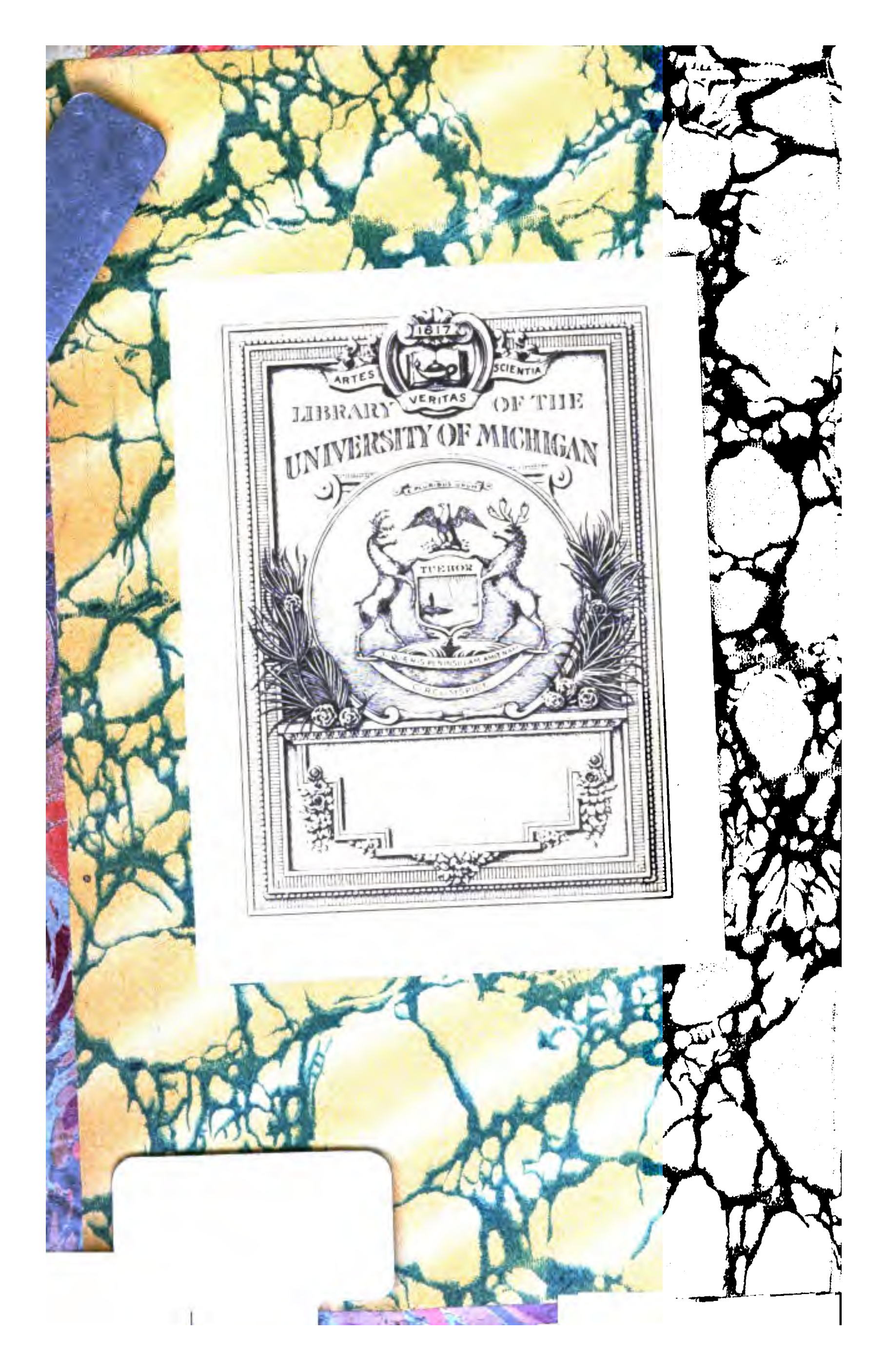
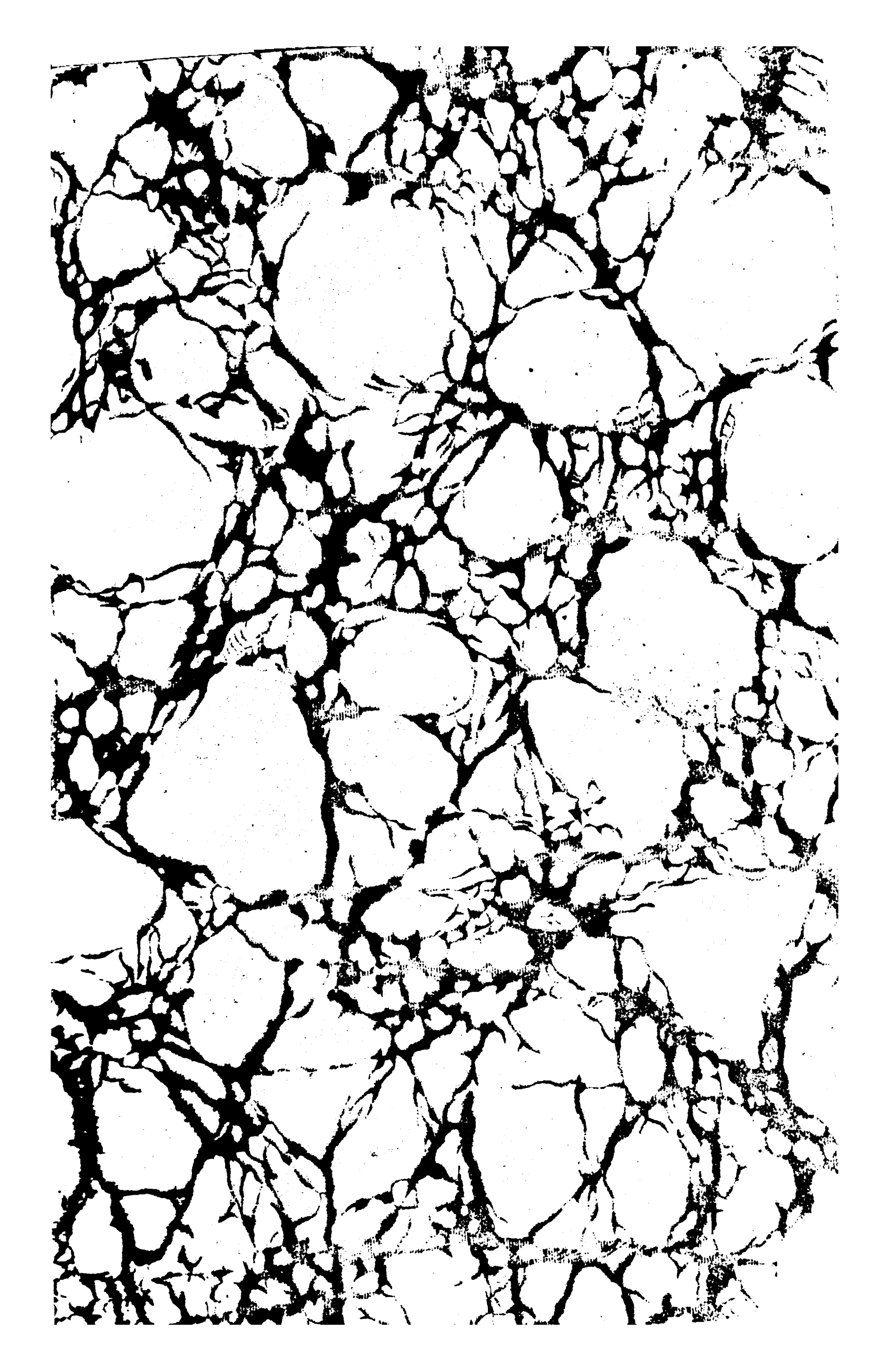






1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



# Souvenirs et Portraits

CH. DE RICAULT D'HÉRICAULT



CH. DE RICAULT D'HÉRICAULT

# Souvenirs

ET

# Portraits

ŒUVRES POSTHUMES

PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIB.-ÉDITEUR

*29, rue de Tournon, 29*

1902



[illegible] RICAULT [illegible]

CH. DE RICAULT D'HÉRICAULT

# Souvenirs

ET

# Portraits

ŒUVRES POSTHUMES

PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIB.-ÉDITEUR

*29, rue de Tournon, 29*

1902

Pom bo
Sembe
1-22-
1975

NOUV

Le
jamai
ami I
l'Agr
heur
Ce
men
frèr
Pet
le c

qu
M
sc
fi
p

# SOUVENIRS ET PORTRAITS

---

## I

Le plus heureux des hommes qui se soient jamais adressés au public c'est Petit-Jean, notre ami Petit-Jean des *Plaideurs,* et plus heureux que l'*Agricola* des Géorgiques il n'ignore pas son bonheur; il l'étale avec une complaisance agaçante. « Ce que je sais le mieux, dit-il, c'est mon commencement. » Eh bien! j'en appelle à tous mes frères les écrivains, comme à tous les frères de Petit-Jean, les avocats, n'est-ce pas au contraire le commencement qui est le plus difficile?

Je n'ignore pas qu'il y a d'illustres exemples qu'on pourrait suivre, l'exemple de *Monsieur et Madame Denys :* « C'était en l'an mil huit cent, souvenez-vous-en!... » Il y a aussi l'exemple de la fille de Jézabel : « C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. » Il y a encore le modèle le plus parfait du style épique : « A peine nous sortions des portes de Trézène. » Mais, il faut le dire à

notre honte, les principes de 89 ont jeté sur tout celà un mauvais vernis. Nous avons perdu le culte des modèles et le respect des auteurs. Nous cherchons des débuts élégants, inédits, et nous ne les trouvons pas.

Aussi, je voudrais commencer par indiquer ingénieusement à un nombreux public que je suis un homme plein de modestie, de bonhomie et de franche et bonne humeur, un décent compagnon, facile à vivre, cet aimable et véridique commencement ne me paraissant pas difficile à trouver.

Toutefois, j'attirerai l'attention sur mon titre : *Souvenirs*. J'eusse, si j'avais voulu éblouir les gens, j'eusse écrit : *Mémoires*. Non,merci, *Mémoires* est un gros bourgeois ayant pignon sur rue, retiré des affaires après fortune faite, puissant par le ventre et la solennité, personnel en diable, confit en vanité, solennel et sournois, car, tout en annonçant qu'il veut éclairer la postérité avec un plein désintéressement et un plein éclectisme, il a soin de faire converger sur lui les rayons de sa lanterne peu éclairée. Il ne montre autrui que pour se faire mieux voir et mieux valoir.

*Souvenir* est un ci-devant jeune homme, je le vois bien, mais il est toujours simple, bon vivant, aimable convive, joyeux conteur, point pédant, mordillant à belles dents fraîches, sans méchanceté, ni vilenie: devisant à bâtons rompus... parfois sur le dos du voisin, mais si loyalement! Il a surtout deux qualités : la première de n'avoir nulle méthode et de s'en aller à l'aventure, s'accrochant à toutes branches, souriant à toutes parenthèses,

se laissant attirer comme une linotte à tout miroitement de côté, mais ne s'arrêtant pas à parader et trottant toujours d'un pas vif.

La seconde qualité, c'est qu'il ne pense guère à soi. Il est toujours en scène, cela est vrai, et comment pourrait-il en être autrement puisque c'est lui qui se souvient, mais il est là à titre de maître de cérémonies; il est là pour montrer les gens, leur faire les plus aimables révérences et il ne pense à lui-même que pour bien mettre les personnages en scène. J'ai donc préféré à *Mémoires*, qui eût été chargé de chanter adroitement mes louanges, *Souvenirs*, qui cherchera les défauts des autres. Peut-être j'eusse dû également écrire *Esquisses* et non *Portraits*, car Portraits est aussi pédant que Mémoires, Esquisses est, comme Souvenirs, alerte, vif et sans prétention. Je l'avais choisi, mais il faut que je fasse un aveu cruel; c'est que je ne vis pas en termes toujours gracieux avec ma vieille amie la langue française. Je lui cherche parfois noise, peut-être avec trop d'aigreur. Je me laisse quelquefois aller à l'éplucher avec un soin malicieux et tout en lui permettant la fantaisie et en l'encourageant dans la recherche des mots nouveaux, j'ai quelques manies qui mettent le trouble dans le ménage.

Certes elles ne sont pas aussi remarquables que celles de Patru-Patru? Qu'est-ce que Patru? Je suis peut-être le seul à le connaître en ce siècle léger, et je le connais si peu! Il travaillait dans les ateliers académiques et faisait des éloges en prose. Il en fit un du maréchal de Saxe. Il fut couronné, je crois. Je crois bien aussi qu'il se nomme Jean

Claude, et qu'il fit, avec un autre inconnu nommé Portelance, une comédie dont on dit du bien et qui eût été, on peut le prévoir, suivie de plusieurs autres avec ou sans Portelance, s'il ne fût mort jeune en 1750. Je suis presque sûr que sa comédie était intitulée : *Les Adieux du Goût.* Ce n'est pas pour cet étonnant titre de comédie que je l'exhume de sa tombe prématurée, c'est pour un autre exploit. Il confia à un voyageur, qui me le redit, qu'il composait ses *Eloges* en vers et qu'ensuite il brisait ces vers très soigneusement afin qu'il ne restât pas un seul hémistiche dans l'éloge du maréchal de Saxe.

Comme la prose démocratique a pris en ce siècle sa revanche sur la rime aristocratique et que les vers ne courent plus les théâtres, les bureaux d'esprit, les salons et les petits levers comme autrefois, nous sommes plus débonnaires à l'hémistiche.

Pour ma part, j'avoue que je souris avec mansuétude à ceux que je rencontre de-ci de-là. Le danger n'est plus dans les élégances, mais dans les lourdauderies et les ignorances gazettines, dont les parvenus de la plume, les reporteurs émancipés de l'école punique, les instituteurs ayant rompu leurs bancs et les institutrices documentées qui encombrent les journaux et les romans. Si quelqu'un veut jamais faire le Dictionnaire de la langue mi-française, qu'il m'interroge, je lui fournirai des renseignements avec rage. N'y a-t-il pas de quoi devenir enragé en effet! On voit un ignorant se pavaner, faire la roue, se croire éblouissant de haut ton, en disant *high-life* au lieu de *bons compagnons*

et se poser en fin érudit en écrivant les mœurs d'antan pour les mœurs du moyen âge. Je le demande, ne serait-on pas excusable de lui sauter à la gorge, de le secouer comme un prunier et de l'envoyer se faire fouetter chez Villon. Mais, malheureux, *Antan* veut dire l'an passé.

Qu'on mène aux champs le cocardeur, comme dit Marot, et qu'on lui apprenne que les neiges d'antan signifie les neiges de l'an dernier.

« Tais-toi mon cœur » et pleure tes propres crimes. J'avoue, en effet, que le vrai titre de ce joyeux devis littéraire est *Souvenirs et esquisses*. Mais cet *et es*, non je n'ai pas pu m'y décider.

Il est donc bien entendu que pour cette fois et nonobstant clameur de haro et sans que cela puisse tirer à conséquence, portrait signifie esquisse.

Souvenirs, esquisses, voici mon voluminet, il est surtout littéraire. Je n'ai pas la moindre intention de servir de cicérone aux passants pour les promener dans les recoins de mon cœur ni de les prendre pour confesseurs de mes compagnons de lettres. Quelques-uns d'entre eux ont fait eux-mêmes de grands trous dans le paravent de la vie privée. Il est évident que, par exemple, je ne pourrai parler de Mürger sans nommer Mimi, puisqu'il la traînait en casaquin déloqueté par les rues du Quartier Latin.

Mais je passerai là-dessus comme chat sur braise. Comment, pas le plus petit scandale? — Nenni. — Pas la moindre calomnie? — Parbleu! — Pas la moindre petite médisance empoisonnée? — Nulle-

ment. — Pas l'ombre d'une méchanceté? — Hem! hem! C'est peut-être beaucoup demander à l'humaine nature.

Il ne faut pas non plus chercher ici un ensemble de révélations sur des personnages plus ou moins illustres de ce siècle. Et de qui donc vais-je parler? Décidément j'ai eu tort de déclarer ci-dessus que je ne parlerais pas trop de moi; me voici forcé de le faire justement pour expliquer à quels groupes d'amis nous avons affaire, quels sont ceux des grands contemporains que j'ai entrevus pour les aimer. Mais, écoutez bien, j'ai toujours eu un grand mépris pour les politiciens, pour les parvenus de la puissance, et je n'ai jamais eu d'attraits que dans le travail intellectuel, je n'ai jamais été passionné que pour trois choses : la défense de la société chrétienne, la chère vieille France chevaleresque et humoristique et l'érudition. Celle-ci fournissait à mon imagination beaucoup de recherches sans que je fusse obligé de faire antichambre, beaucoup de découvertes sans fatigues physiques, et les plus belles connaissances sans que je fusse obligé de mettre habit noir, de faire des courbettes, ou de déployer un esprit d'intrigue et d'ambition que je n'ai pas.

Je ne puis fournir à mes lecteurs des chevaliers, pourtant j'ai rencontré encore bien des instincts chevaleresques. Ce sera dans le monde du catholicisme actif et de l'érudition paisible que mes souvenirs le promèneront, la plupart du temps, car deci de-là, au temps de la jeunesse, j'ai rencontré des gens qui comme Mürger déjà nommé et vingt

autres que je nommerai n'avaient aucune espèce de contact avec les Bénédictins.

Cette galerie de déités secondaires, au milieu desquels se perdront quelques-uns des grands dieux de l'Olympe littéraire, suffira-t-elle à retenir auprès de moi ce peuple nombreux que mon imagination a entrevu?

J'ai encore à offrir pour attraits vainqueurs une riche collection de parenthèses, de digressions, d'anecdotes amenées de vive force, de mots pris au collet et de transitions aventureuses.

Je n'en aurai pas d'aussi truculente que cet illustre record dans le *Déserteur* : « Oh ciel! s'écrie le héros. — Ah! vous connaissez Montauciel, dit le geôlier, homme débonnaire, je vais vous l'amener. » Et voici mon gaillard qui arrive et mène presque toute la scène comme s'il était le héros de la pièce. Je n'aurai peut-être pas le courage nécessaire pour chercher la fameuse parenthèse de Poilvache. Elle est peut-être après tout plus fameuse que connue, et la voici :

L'auteur annonce qu'il va visiter les champs de bataille et qu'il s'arrêtera dans un village belge nommé Poilvache.

« Nous arrivons donc à Poilvache. Ne croyez pas que je fusse venu là par hasard. Non, ma tante Gertrude — dix pages sur la famille du voyageur. — J'avais aussi d'autres parents dans un village de Hollande nommé Exuten — vingt pages sur la Révolution des Provinces Unies — ce ne fut pas la seule révolution dont on eût entendu parler — dix pages sur la Révolution du Portugal. Plaintes

véhémentes sur l'esprit mutin de l'humanité. Portrait de Catilina, discussion sur l'éloquence de Cicéron, aperçu sur celle de Demosthènes, comparaison entre les Athéniens et les Lacédémoniens; au milieu de ces parenthèses il rencontre Alexandre le Grand, le suit en Asie, ne le quitte que noyé, pleure sa mort, déclare que s'il eût vécu la face du monde eût été changé; puis tout tranquillement, après 250 pages de cette promenade, il reprend « Poilvache, *dis-je.* »

Je ne tiendrai pas non plus à imiter M. de Fortia, qui commence une histoire du Portugal et qui y travaille pendant vingt ans. — Eh bien, lui dit un ami, votre histoire du Portugal n'est-elle pas bientôt finie? — J'avance, répondit cet homme remarquable. J'en suis arrivé au seizième volume et je touche au règne de Nemrod.

Mais je puis promettre une petite causerie, de belle humeur, au gentil foyer de la jeunesse, et nous nous réchaufferons au coin du feu des Muses décentes, tandis que le reste de l'humanité pataugera, grelottera, grognera, tempêtera, jurera, dans les nuages de la philosophie, dans la boue de la politique, dans les rêts des intrigants et dans les cordes roides de l'ambition. Encore une fois chantons gaiement notre petite rapsodie.

Et maintenant, comme dit le matelot qui s'embarque sur la mer jolie : *A Dieu vat.*

## II

### A L'ÉCOLE DE DROIT. — LA LIBERTÉ D'ENSEIGNEMENT. LES ÉMEUTES DE 1848

Si Marie-Jeanne Aulard, qui lisait, il y a une soixantaine d'années, la « bonne aventure » dans le marc de café et qui la récitait pour l'amour de Dieu et d'un verre de genièvre, aux gens de Questrecques, en Boulonnais, si elle eût annoncé au Grand-Antoine, le chasse-mannée, qu'il publierait soixante-dix volumes et des milliers de lignes dans les journaux, je crois bien qu'ils seraient tombés l'un et l'autre à la renverse.

Personne n'eût pu leur en vouloir. Le Grand-Antoine ne savait pas lire ni écrire. Marie-Jeanne n'en savait pas plus, tous deux ignoraient ce que c'était qu'un journal. En fait de livre, le Grand-Antoine connaissait le livre de messe de *Madame*, c'était ma grand'mère, et la devineresse, pour éblouir le bon populaire des champs, feuilletait parfois, en lui mettant la tête en bas, le triple Liégeois de Mathieu de Lansberg. Mais, au vrai toute sa science de lecture se bornait à celle des tasses de café, où elle ne voyait que trop souvent que petit Charles... (ce monsieur-là, sire, c'était moi-même), avait monté sans permission sur les poulains et qu'au surplus les enfants désobéissants étaient

privés de dessert et les enfants colères fouettés.

Mais je n'ai pas, pour cette fois, l'intention de narrer les joies de mon heureuse enfance.

Toutefois, j'ai voulu faire remonter à sa source ma vocation littéraire et ce double goût que j'eus pour le roman et pour l'érudition. *Deus dedit*. C'est évident. Mais si mon existence, très libre au milieu de la vie champêtre qui avait enivré mon imagination, les mœurs, les vieilles idées, les décentes causeries, au milieu de paysans qui m'aimaient et qui n'avaient pas perdu leur personnalité, si cette existence développa en moi l'amour de la nature et le goût de l'observation, c'est le Grand-Antoine qui m'a poussé dans la culture des lettres.

La victoire en chantant nous ouvre la carrière.

Ce n'est pas la victoire, je n'en ai jamais remporté qu'une, et elle n'est pas valeureuse : c'est quand, au cours de Michelet, je poussai vivement, trop vivement, un grand diable de faux étudiant du haut en bas des escaliers. C'est le Grand-Antoine, mais c'est bien en chantant qu'il m'ouvrit la carrière littéraire.

Il savait une foule de vieilles chansons tendres et guerrières. Il avait la voix fausse, point de dents, quoiqu'il fût jeune encore, mais des regards si francs, les yeux si riants et il chantait avec tant de conviction que toute cette extravagante, mais candide prose, m'entrait dans la mémoire pour n'en plus sortir. Il savait aussi cent légendes, mille bons mots qu'il racontait en son patois picard et qui jetaient mille vertes semences en mon esprit.

Aussi, quand un jour en allant à la bibliothèque, Royale alors — pour y lire je crois *Molina de Usuris* — Dieu, que je fais de poudre! et cela ne fait que de commencer, — j'ouvris par hasard un volume gisant sur la table, j'eus une secousse, le coup de foudre, oui, madame, le coup de foudre. Je fus aussi étonné que M. Jourdain avec sa prose. Je comprenais ce livre-là, bien qu'il fût en langue du treizième siècle. C'était un recueil de fabliaux.

Je communiquai mon étonnement à mon vieil ami Constantin de N. qui était Normand; il me confia qu'il avait éprouvé le même étonnement en voyant qu'il comprenait beaucoup de passages du roman du Rou de Robert Wace.

Nous sûmes plus tard qu'en effet le dialecte normand avait gouverné la langue française au douzième siècle, comme le dialecte picard au treizième et je comprenais les contes, légendes et fabliaux de ce temps-là parce que j'y retrouvais le patois et les récits de mon Grand-Antoine, de Questrecques en Boulonnais.

Voilà la goutte d'où est sorti le ruisselet de ma vie littéraire, petit, bien petit cours d'eau, qui n'a jamais eu de cascades ni de cataractes, qui n'a jamais fait tourner de moulin, ni roulé des paillettes d'or, mais qui a toujours coulé limpide sous l'œil de Dieu. Car je n'ai jamais écrit une ligne que je n'eusse et, je l'espère, que tous les honnêtes gens n'eussent pu signer, les honnêtes gens s'entend qui ne sont pas férus de jacobinisme, car j'ai été un peu roide contre les amis de la Révolution, et aussi les honnêtes gens qui ont perdu dans la

pratique de l'histoire l'amour du rigorisme. Il y a en effet dans les vieux textes des mots qui font dresser les oreilles chastes et aussi les autres. — L'on est donc souvent embarrassé entre les grimaces, respectables d'ailleurs, du temps présent qui obligeraient les chrétiens à abandonner les études du moyen âge à ceux qui ne le sont pas, et les conseils plus respectables encore, je le pense, qui exhortent les catholiques à se faire bonne science et bon renom d'historiens.

J'ai été bien souvent embarrassé, je n'eusse pas voulu consulter là-dessus le bon janséniste Arnault, qui m'eût envoyé au diable. J'ai voulu me renseigner auprès des plus illustres représentants de la société, auprès de l'écrivain Lemaistre de Sacy, digne homme austère, bon bourgeois, qui représentait aux *Débats* un gallicanisme d'érudition plus que de méchanceté. C'était un petit homme gris, avec une physionomie en bois, qui était bibliothécaire et qui faisait tout ce qu'il pouvait pour n'être pas bourru. Je lui communiquai mes hésitations sur une pièce que je redoutais de mettre dans une édition choisie de Maistre Clément.

— Vous avez tort de rejeter cette pièce, vous pouvez aller plus loin que cela, me dit-il avec le ton de l'abbé Saint-Cyran. La pièce n'avait du reste rien d'impie, ni d'enflammé, son titre seul faisait dresser l'oreille et je n'avais pas cru pouvoir la rejeter à cause du grand mouvement littéraire qu'elle créa dans la littérature du seizième siècle. Voilà, avec un mot trop gai que j'ai laissé imprimer sans sa feuille de vigne dans... dans l'édition

d'un autre auteur du seizième siècle, le plus gros crime que j'ai commis, et j'espère qu'il n'a pas trop troublé le cours de mon ruisselet, doulcelet.

Je pense bien que si ma mère avait prévu que le Grand-Antoine me pousserait dans une voie qui ne peut être une belle carrière qu'à la condition d'être un mauvais métier, elle eût été tentée de lui mettre une muselière. Ce n'est pas la vocation qu'elle avait rêvée pour moi, elle eût voulu me voir porter avec gravité les balances de Thémis. La magistrature, je crois bien que c'était là aussi où mon père eût voulu me pousser. Mais il était mort depuis longtemps. Comme il était aussi ferme que bon, il l'eût emporté, ma chère mère n'était que bonne, la plus tendre, la plus intelligente, la plus pieuse des mères, et je berce sa mémoire dans mon cœur avec la tendresse d'un enfant de dix ans. Après tout, une mère peut-elle résister toujours? Elle n'avait pas voulu que nous fussions soldats. Il y avait encore de bons coups à donner avec la plume, *pro Deo et patria.*

Je n'ai pas à me reprocher du reste de lui avoir déchiré le cœur. Je lui obéis en faisant mes études de droit et je laissai à la Providence le soin de lui montrer que je n'étais bon à rien d'industrieux, de fructueux, de pratique, bon à rien qu'à mettre sur du blanc du noir qui ne le salirait pas trop.

Je continuai donc de fleureter avec dame Thémis, ayant la ferme volonté de ne pas lui donner mon cœur et de ne pas aller plus loin que la marivauderie obligatoire pour passer les examens.

L'attrait que j'avais pour les lettres m'empêchait

de prendre le moindre intérêt cordial au Code civil et à tous les autres Codes moins civils encore. J'offrais de prouver que, dans tout cela, pour une maxime utile et raisonnable il y avait tant de chinoiseries que l'École de droit avait pour unique but de faire vivre beaucoup de gargotiers et de cabaretiers et d'offrir à la jeunesse française mille occasions d'oublier la langue latine en fumant beaucoup de pipes.

D'ailleurs, les meilleurs de nos professeurs étaient ennuyeux à mourir et les moins bons étaient irritants. Nous sentions qu'il n'y avait aucune espèce d'amitié entre eux et nous-mêmes, pas le moindre contact. On estimait Perreyve, parce qu'il était d'une probité altière; l'excellent M. de Portets, parce qu'on ne suivait pas son cours et qu'il ne vous en voulait pas. On tolérait Demante parce qu'il paraissait savant, et Duranton, parce que c'était un malin bonhomme, mais il y avait dans le collège deux *chiens* qu'on ne pouvait souffrir.

La première fois que je mis les pieds sur la place du Panthéon, je vis ce grand espace couvert de milliers d'étudiants, hurlant, chantant, dansant et promenant vivement un monsieur en robe, une robe qui voltigeait au vent avec des replis peu commodes. C'était le professeur de droit romain Du Caurroy, auquel on faisait la conduite de Grenoble. On l'avait enlevé de sa chaire et on lui faisait faire triomphalement, avec accompagnement de huées, le tour du Panthéon.

Ce début, pour un adolescent candide qui vient

de quitter les plus respectés et les plus aimés des maîtres, était stupéfiant et peu encourageant au travail comme au respect.

Du reste j'eus peu de relations avec ce farouche Du Caurroy. Je suivis le cours d'Ortolan ; il traitait le droit romain comme un ensemble vivant et historique ; et, comme il flattait ma passion pour l'histoire, ce fut le seul cours qui me parut tolérable.

L'autre chien était une sorte de grossier paysan comtois, partial, farouche à ceux qui n'étaient pas de son pays et qui ne prenaient pas de répétitions avec lui, on le nommait Bugnet et il nous servait à décliner la grammaire française. Il me *débugne*, il est *rébugnant*, etc. Il y a des pressentiments, j'en puis mettre ma main au feu ; j'avais rêvé que ma vie d'étudiant ne se passerait pas sans que je me prisse aux cheveux avec ce vilain pataud.

En effet, j'eus dans la soutenance de ma thèse un fort empoignement avec lui, et si le bon Portets ne m'avait pas couvert avec une majestueuse solennité, de sa toque de président de thèse, je n'eusse jamais été reçu licencié. Il est vrai que pour ce que cela m'a rapporté ! Le traité *de Usuris* que j'ai acheté fort cher et que j'ai lu avec héroïsme.

En dehors des chastes Muses qui me clignaient de l'œil, je tombais dans un excellent moment pour ne pas suivre passionnément les cours de l'École de droit. Il y avait, à la fin du règne de Louis-Philippe, un réveil du catholicisme en France et nous autres étudiants, nous allions gaillardement de l'avant. *L'Univers*, *l'Union, la Gazette de France*, sans par-

ler des autres feuilles, nous entretenaient en belle et fière fièvre.

C'est par centaines que nous étions aux cours de Michelet et de Quinet quand nous les fîmes fermer; par centaines que nous défendîmes, avec moins de succès, Ozanam, qui protestait candidement au nom de la liberté qu'il avait toujours aimée; et l'excellent abbé Cœur, qui pleurait d'étonnement. Mais toute cette grande activité devait aboutir à la liberté d'enseignement.

Nous n'avions pas grand mérite, il faut le dire, à être hardis : nous avions pour nous élever l'âme et nous réchauffer l'intelligence, deux hommes de génie, Louis Veuillot et Montalembert. Tous deux, ils mettaient le feu à notre cœur et nous étions fiers d'eux. Les ennemis n'avaient rien de pareil à nous opposer. Quel mérite avions-nous à aimer la noble piété en écoutant Lacordaire et Ravignan? Quel mérite d'être enthousiastes à côté d'esprits sonores comme ceux du Combalot et d'Ozanam? d'aimer la charité représentée par Melun et Cochin? la dignité de la vie avec Riancey, Laurentie, Lenormant? l'éloquence avec Falloux et Berryer? Non, nous n'avions pas de mérite à être catholiques.

Les moyens hardis qui avaient réussi jusqu'ici aux révolutionnaires contre les conservateurs, nous voulûmes les employer contre les néo-jacobins. Nous fîmes donc du bruit avec une conviction résolue et avec une pointe de jovialité qui tenait à notre adolescence et à la sérénité de nos consciences.

On m'excusera de reproduire ici une lettre très longue, d'un caractère tout intime, que j'écrivis

alors à ma chère mère et qui raconte, avec l'impression du moment, un épisode de la vie scolastique d'alors, épisode aujourd'hui oublié, mais qui fut important :

« Ma chère bonne mère,

« Tu me demandes dans ta dernière lettre pourquoi je ne te parle plus des querelles à propos de la liberté d'enseignement; tu me dis qu'on commence à y penser en province, même parmi ceux de nos amis qui ne lisent pas de journaux et qui ne s'occupent pas de politique, l'abbé Thilloy entre autres en a parlé.

« C'est pour ne pas t'inquiéter, je sais que tu trembles toujours pour moi. Tu te dis : Charles est vif. Il est en même temps étourdi et persévérant, il s'enthousiasme vite et il s'obstine dans l'enthousiasme. Pourquoi ne reste-t-il pas tranquillement à étudier son code et à suivre ses cours de droit au lieu de suivre les cours de la Sorbonne et du Collège de France?

« Mais, ma chère petite mère, ce n'est pas toi, ni mes bons professeurs de Saint-Bertin qui m'auriez appris à rester tranquille quand on insulte la religion. Aujourd'hui je vais te raconter tout. Je t'écris à plusieurs reprises afin que ma lettre soit plus longue. Pour épargner ma petite bourse d'étudiant, j'attendrai une occasion pour Boulogne. John Mauly, qui va en Angleterre, m'a dit qu'il viendrait prochainement me demander mes commissions pour toi.

« Tu sais déjà que ce sont MM. Michelet et Quinet

qui nous attaquent le plus. Après avoir hypocritement calomnié les Jésuites, ils viennent de démasquer leurs batteries, comme dirait notre voisin le capitaine Livois. Ils ont suivi le conseil donné par un grand-maître de l'Université, M. Cousin, qui disait, à l'École normale, devant un de nos amis qui me l'a répété :

« Messieurs, n'attaquez jamais directement le « catholicisme, c'est maladroit. Vous avez le Jésuite. « C'est une cible. Il est reçu dans la bonne société « qu'on peut tirer sur elle... tirez ferme, car tout « coup qui porte sur elle atteint le catholicisme en « plein cœur. »

« Il ajoutait, le vieux Tartufe :

« Quand vous êtes dans le monde, ne dites pas « que vous êtes sceptique, c'est mal porté en ce mo- « ment. Dites que vous êtes gallican, cela a bonne « odeur et nous permet d'attaquer les Jésuites, « ensuite le clergé tant que vous voudrez. »

« Et voilà l'esprit de l'Université qu'on veut nous imposer, est-ce tolérable, voyons dis ?

« Après avoir attaqué le jésuitisme pour préparer les voies, Michelet s'est ouvert tout à fait et il a dit en propres termes — je l'ai entendu :

« Il faut détrôner le Christ. » « Le christianisme « est une décadence non seulement sur le paga- « nisme, mais même sur le fétichisme. »

« Je sais bien que c'est de la folie, mais c'est de la folie que l'État paie bon argent et qu'on veut nous forcer à admirer comme une vérité. Voyons, dis encore, est-ce tolérable, cela?

« Tu crois, comme toujours que j'exagère, et que

c'est mon enthousiasme qui parle. Non, non. J'ai entendu Quinet, l'autre maître Aliboron professe qu'il faut détruire le christianisme et le remplacer par une religion que l'État imposerait à tout le monde et qui serait inspirée par le génie du bien, *qui est la Révolution*. Tandis que le génie du mal, *c'est le Christ*. Voyons, est-ce que ça ne fait pas bouillir le sang?

« Il y a d'autres professeurs qui ne sont pas très catholiques, un M. Mickievicz. On lui pardonne parce que c'est un Polonais, car tout le monde parmi les écoliers aime bien la Pologne. Puis, c'est un grand poète, que les misères de la patrie ont rendu comme fou. Ce n'est pas un sournois enragé comme Quinet, qui au fond, j'en suis sûr, est un poltron : il a la tournure d'un cordonnier allemand. Ce n'est pas non plus un épileptique exalté par une vanité grotesque, comme Michelet, qui fait le paon devant un tas de vieux bas-bleus.

« Nous avons donc résolu de punir ces gens-là, bien que nos confesseurs nous fissent des sermons pour nous faire tenir tranquilles. Ils craignaient qu'il n'y eût des duels et ils nous assurent que le duel est toujours défendu, ce qui paraît rude à plusieurs d'entre nous.

« Nos camarades m'ont chargé du cours de Michelet, parce que c'est celui de tous ces professeurs qui me porte le plus sur les nerfs. Pense que je le voyais, il n'y a pas longtemps, venir à la messe de midi, tous les dimanches à l'église de Saint-Etienne-du-Mont avec un gros missel sous le bras, et maintenant il veut détrôner le Christ !

« Il y eut des séances de tapage bien amusantes. J'avais pris particulièrement en grippe une espèce d'individu salement habillé et qui sentait mauvais. Il prétendait représenter les étudiants voltairiens. On ne l'avait jamais vu à aucun cours, et il ressemblait beaucoup plus à un fils de portier qu'à un étudiant. On le nommait, à ce qu'il paraît, Vatripon, dont nous fîmes vite, comme tu penses, *va fripon*, bien que je ne veuille pas dire que, à part sa saleté, ce n'est pas un honnête garçon.

« Je lui en voulais sans doute un peu parce qu'il faisait autant de tapage dans son sens que moi dans le mien. Je sais bien que ce n'est pas juste de ma part. Mais j'ajoute que je l'avais vu racoler des commis et même des apprentis maçons pour représenter les Écoles. Cela n'était pas de jeu. A nos yeux c'était une tricherie humiliante. Pense donc, faire passer des gâcheurs de mortier pour des étudiants ! J'avais échangé avec lui des paroles vives et je l'avais *fait glisser* du haut en bas l'escalier du petit amphithéâtre du Collège de France. Il était souvent accompagné d'un homme d'une quarantaine d'années, en redingote verte et qui paraissait le guider. On disait que c'était un franc-maçon. Ces francs-maçons sont, parait-il, des républicains grotesques, qui boivent à tour de bras en faisant des singeries. Il y a quinze jours, au cours de Michelet, je vis cet homme-là tout en bas de l'amphithéâtre, au milieu de cette troupe de vieux bas-bleus, laides, grognonnes, jaunes, qui entourent la chaire du professeur, et qui nous lançaient des regards de vipères quand nous sifflions leur père spirituel.

« Il me passa par l'esprit une idée amusante. J'étais tout en haut de l'amphithéâtre, surveillant l'escalier. Tout à coup, au milieu du cours, je me mis à crier :

« Passez-moi l'homme à la redingote verte, là en « bas, il se moque de nous. Il applaudit les sottises « que débite M. Michelet. »

« Et voilà mon homme saisi, hissé de main en main jusqu'au haut de l'amphithéâtre; et nous le faisons *glisser* en bas de l'escalier avec assez de vivacité.

« Je n'oublierai jamais l'air effaré qui, sur le visage de ce franc-maçon, succédait à l'air insolent, ces pans de redingote verte voltigeant à droite et à gauche et ces cris qu'il poussait, car nous ne voulions pas lui faire de mal.

— Rendez-moi au moins mon chapeau.

— Passez le chapeau.

« On nous en passa un autre, peut-être celui de Michelet. Il était trop grand; on le lui enfonça jusqu'au nez. Tu devineras notre joie!

« Une autre fois, nous décidâmes de varier notre attaque et, après avoir retiré la parole à Michelet à force de sifflets et d'interruption, de l'empêcher de parler à force de bravos. Jamais je n'ai rien vu de si drôle.

« Applaudissements furieux dès son entrée. Sa figure rayonne, il salue à droite, à gauche, jusqu'à terre : — Ah! messieurs, merci, je suis confus... Quelle récompense!... Vos applaudissements me prouvent... Ah! messieurs, assez. Je vous en supplie, assez, assez. Nos ennemis pourraient en rire...

« Quand il vit décidément que nous nous moquions de lui, changement de visage, gestes brusques, paroles violentes, sans doute, mais que nous n'entendions plus. La figure hérissée des vieilles filles surtout était à peindre. Enfin, après une demi-heure d'applaudissements furieux, il fut obligé de partir par la petite porte qui est derrière la chaire, suivi de sa troupe d'amazones de l'impiété.

« Les autres, les universitaires, les voltairiens, les étudiants d'estaminet, les républicains et les sournois des sociétés secrètes, se dirent qu'ils allaient nous rendre la monnaie de notre pièce. Ils allèrent siffler les professeurs qui étaient catholiques.

« C'est bien joué, parce que les agresseurs — le capitaine Livois te le dira — ont toujours un grand avantage. Mais ce n'était pas juste. Nos maîtres n'attaquaient personne. Ils faisaient tranquillement et logiquement leurs cours, tandis que Michelet, non. L'administrateur du Collège de France le lui avait dit.

« Monsieur, vous devez faire un cours d'histoire « et de morale, je ne vois dans votre cours ni « histoire, ni morale ! »

« Et Quinet qui doit parler des troubadours et qui invente une religion d'État !

« L'abbé Cœur, le plus doux des hommes, qui faisait un cours d'éloquence sacrée dans le grand amphithéâtre, pleura dès qu'il entendit les premiers sifflets. Nos amis eurent beau protester, applaudir et bousculer la bande des *Va-fripons,* l'excellent homme n'en pouvait revenir.

« Il paraît, ma chère petite mère, que j'ai été hors de moi au cours d'Ozanam. C'est un homme généreux, délicat, aimant la liberté, et qui a, je t'assure, beaucoup de talent. Il ne pouvait comprendre qu'on le sifflât. Ces sifflets nous exaspérèrent aussi, tant il avait l'air honnête et attristé. Je me vois monté sur sa chaire, montrant le poing aux révolutionnaires et criant :

« Il n'y a donc personne là-haut : (en haut de l'amphithéâtre) pour faire taire ces criards-là?

— Oui, oui, nous y sommes, répondirent quelques voix d'étudiants, où je crus reconnaître celles de MM. de Cadoudal et de Semallé.

« Ce fut M. Lenormant qui paya pour tous. Il faisait très tranquillement son cours sur les origines du christianisme, et je n'oublierai pas notammeut celui qu'il fit sur les Esséniens et sur Flavius-Josèphe. Il était clair, très digne, fier, un peu hautain.

« On ferma son cours, tandis que ceux de Michelet et de Quinet n'avaient été que suspendus. Cela nous révolta. Nous décidâmes de faire une manifestation.

« Nous la fîmes hier vers cinq heures. Il faisait déjà nuit. Le rendez-vous avait été pris à trois heures sur la place qui est à côté du Collège de France. Il était bien quatre heures avant que nous fussions en nombre suffisant, parce qu'il fallait attendre les étudiants de médecine, qui s'étaient un peu battus avec les camarades qui voulaient les empêcher de venir. Nous étions bien alors sept cents étudiants, rien que des étudiants.

« Nous nous mîmes en marche en descendant la rue Saint-Jacques.

« Il s'agissait d'aller sur le quai de Gesvres. M. Lenormant est conservateur à la Bibliothèque Royale et il y est logé; mais, comme c'est un établissement du gouvernement, il n'était pas convenable d'aller blâmer le gouvernement dans sa maison.

« Regarde bien! Qui est-ce que tu vois en tête de cette troupe grave et solennelle? Oui, c'est Charles. T'en voici toute saisie. Tu t'imagines déjà que les sergents de ville vont me sauter à la gorge et me mener en prison. Non, nous manifestons assez souvent, et il faut rendre justice à Louis-Philippe, il nous laisse libres. Nous savons bien qu'il est pour l'Université, pour le monopole, plutôt contre nous que contre les *Va-fripons* et il a tort. Car il devrait savoir ce que nous savons tous : c'est que nos adversaires veulent la République et que nous, étudiants catholiques, nous la détestons — mais enfin on nous laisse absolument libres.

« Il y avait beaucoup de sergents de ville et des milliers de curieux. Mais l'ordre avait été donné entre nous de ne pousser aucun cri et de ne donner aucun prétexte à faire rompre nos rangs.

« Pourquoi m'a-t-on choisi pour représenter les étudiants catholiques? Je t'assure bien franchement que je n'en sais absolument rien. M. Louis de Baudicour, qui me montre de l'amitié est venu me demander si je voulais dire, au nom des étudiants, une adresse à M. Lenormant. Je lui répondis en toute sincérité et timidité que c'était bien mon avis

d'en faire une et que j'accompagnerais mes amis; mais qu'il y avait mille étudiants plus dignes que moi de parler au nom de tous.

« Il insista, me disant en souriant que je suis grand, vigoureux, avec une figure ouverte et franche, des regards clairs, et que, comme je m'étais déjà fort montré, je ne devais pas craindre de me compromettre davantage. Cela m'éperonna, et ne voulant pas avoir l'air de reculer, j'acceptai, malgré une modestie que tu me connais bien. Il me donna un petit discours que je t'envoie. Il a été écrit par M. H. de Riancey et arrêté dans un conseil où se trouvaient MM. de Montalembert, Veuillot, L. de Baudicour, Cauchy, l'illustre mathématicien, Thayer, qui est sénateur, je crois, de Vatimesnil, Baudon et plusieurs autres chefs de parti.

« Il faisait nuit noire quand nous arrivâmes au quai de Gesvres, et une brume légère. Je crois bien avoir vu dans mon voisinage les étudiants dont je t'ai parlé, M. de Cadoudal, de Semallé, plus Gondal et Nicolas, deux internes; Delavau, le fils de l'ancien préfet de police sous la Restauration, un de nos compatriotes, du Tertre d'Elmarcq; Rameau qui est vif comme la poudre, deux Lorrains vigoureux, les Stoufflet, Emilien Novel et Jules du Lac, de Mérona, de Soland. Il y en avait bien d'autres, mais ceux mêmes que je viens de nommer je ne les distinguais pas bien; j'étais préoccupé de la façon dont je lirais mon discours et le cœur me battait, et je voyais un peu trouble. J'aurais mieux aimé revoir mon Va-Fripon, car tu sais, je commence toujours par être timide.

« Arrivé au quai de Gesvres, je quittai la bande avec quatre étudiants, dont l'un connaissait la maison. J'étais de plus en plus préoccupé de l'intonation qu'il fallait donner au discours et je ne me rappelle plus si je montai au troisième ou au quatrième étage; je me rappelle que c'était haut et que le salon où j'entrais était bien meublé, bien chauffé et fort éclairé.

« Il y avait plusieurs hommes graves et quelques dames. Je ne connus ou reconnus personne que M. Lenormant. J'étais comme un homme qui porte une couronne de lauriers trop grande, et dont les feuilles lui tombent sur les yeux. Qu'est-ce que dirait l'abbé Toursel (1) de cette image? Elle ne me semble pas laide.

« J'avais pourtant appris ces quelques lignes par cœur. Je m'étais habitué à les déclamer. Mais je ne sais ce qui me manqua. Je crois que j'étais surtout ému de voir les yeux de toutes les dames présentes fixés sur moi avec une attention si forte. Je conservai néanmoins assez de sang-froid pour me rappeler que le porte-paroles des étudiants ne devait pas avoir une voix de femmelette, et je gardai ma voix sonore. J'ânonnai mon compliment d'une voix mâle.

« Voici cette adresse. Je sais que tu la garderas soigneusement, en te disant que j'ai défendu de mon mieux la cause de la vérité :

(1) L'abbé Toursel, supérieur du collège Saint-Bertin.

« Monsieur,

« La jeunesse studieuse de Paris saisit avec « bonheur l'occasion de protester, par cette mani- « festation publique, contre des tentatives de vio- « lence qui ne sont pas dignes de ce siècle, ni de « ce pays. La conscience et le savoir doivent être « au-dessus de toute atteinte. Nous sommes donc « heureux de vous offrir le témoignage de notre « respect pour votre caractère, de notre admiration « pour votre parole et notre sympathie pour la cause « du libre enseignement. »

« M. Lenormant répondit et me donna sa réponse, écrite de sa main. La voici également :

« Messieurs,

« Je reçois avec une vive reconnaissance l'expres- « sion de votre sympathie : je m'en réjouis surtout « comme du plus heureux symptôme pour l'avenir « de notre pays. J'aime à voir en vous cet amour « de la justice, cette passion pour l'impartialité et « la libre discussion.

« Persistez, Messieurs, dans vos nobles senti- « ments. Grâce à vous, grâce aux progrès immen- « ses qu'a faits dans cette voie la génération qui « nous succède dans la vie, l'empire de la force « morale que nos pères, dans leur sagesse, ont dû « considérer comme une brillante chimère devien- « dra la plus puissante réalité de notre temps. »

« Quand nous redescendîmes, il arriva une scène très curieuse et très belle. Les sept cents étudiants

qui attendaient là voulaient savoir ce qui s'était passé. Il s'éleva de grands cris :

« Le discours, le discours ! »

« Qu'est-ce que je fis? Je grimpai à un réverbère, je pressai mon bras gauche autour de la colonne ; j'approchai de la lanterne le papier que je tenais de la main droite, je lus lentement, phrase par phrase. Trois ou quatre des plus robustes de mes camarades étaient venus fort bienveillamment se mettre en dessous de moi et j'appuyais mes pieds sur leurs épaules. Ils se relayaient. On ne pensait pas à la boue en un moment si solennel.

« Il se fit alors un mouvement qui rappelle celui des Athéniens dans l'Agora (demande à l'abbé Thilloy de t'expliquer cela). De vingt pas en vingt pas, quelqu'un des nôtres se plaçait, répétant chacune des phrases que je prononçais et l'envoyant ainsi distinctement au bout de cette longue masse.

« Je t'assure que cette grande foule dans la nuit, ce grand silence, ces mots qui s'en allaient comme des balles, lancées de distance en distance, c'était un curieux spectacle. Moi, huché sur mon réverbère, je voyais tout cela avec un certain frémissement, accompagné de crampes toutefois. Je fus fort content que les discours fussent fort brefs et je suppose que mes porteurs n'en furent pas fâchés. Je glissai au bas de ma colonne et nous poussâmes des clameurs effrayantes.

— *Pristoche*, me dit le gros Stoufflet qui avait porté une moitié de ma personne, combien pesez-vous?

— Cent soixante-dix-sept livres.

— Seulement ! j'aurais cru que vous pesiez cinq cents.

« Il voulut, ainsi que du Tertre d'Elmars et quelques autres, m'escorter, s'imaginant que les sergents de ville, les républicains, les universitaires, les carbonari, les *Va-fripons* allaient me sauter à la gorge. Personne n'y pensait et n'y pensera. Tu peux être tranquille, ma chère petite mère.

« D'ailleurs, c'est fini. Le P. de Ravignan nous a fait prier de nous tenir désormais tranquilles, ces querelles n'étant favorables ni au travail, ni à la paix de l'âme, ni même, disait-il, à la cause que nous défendons. En cela je ne suis pas de son avis. Je suis sûr que notre protestation servira d'abord à rabattre l'arrogance des voltairiens, puis à faire réfléchir le gouvernement. Mais nous nous inclinons. Il est certain d'ailleurs, qu'on ne pensait pas beaucoup au Code civil pendant tout ce tapage. Et si j'ai jamais M. Bugnet pour examinateur, j'aurai une belle petite boule noire, car on dit qu'il est rouge. Il est vrai qu'il y a des blancs parmi nos professeurs.

Nous étions sept cents quand nous allâmes chez Lenormant, nous étions mille quand Chateaubriand reçut les plus lestes et les plus poignants d'entre nous dans ses appartements de la rue du Bac. Je me rappelle très bien son nez grec et la grâce tendre avec laquelle il nous dit que M^me^ Chateaubriand voulait recevoir quelques-uns des manifestants. Il y avait surtout un petit diable d'homme noir, avec un manteau très long que personne ne connaissait, qui prit la parole à titre de Breton, disait-il, et qui

voulait nous emmener casser les vitres du ministère de l'intérieur; mais nous ne voulûmes pas aller jusque-là, nous n'aimions pas Jocrisse, et on houspilla le long manteau à titre de mouchard.

Notre activité se portait aussi sur les œuvres pies — je réjouirai mes contemporains en leur affirmant que j'ai donné des leçons d'écriture, oui d'écriture, à des soldats dans les tours Saint-Sulpice (1) — nos conversations et nos conférences du cercle catholique de la rue de Grenelle et les *et cœtera* de même sorte nous intéressaient plus que la voix fêlée de Du Caurroy, palabrant sur des choses plus fêlées encore.

Mais si je ne me suis pas laissé absorber par la gentille vie de ma petite enfance, si j'ai laissé de côté cette heureuse existence du collège Saint-Bertin avec les fidèles et pures amitiés, le doux souvenir des maîtres sages et bienveillants, je n'en dirai pas plus pour aujourd'hui de ma vie d'étudiant, bien qu'elle eût une glorieuse soirée.

Mais ces trois séries de mon existence juvénile déposèrent en moi chacune une couche du *substratum* au-dessus duquel devait germer ma petite moisson.

La vie très libre sous une surveillance active, sans inquiétude, beaucoup de tendresse sans faiblesse, beaucoup de baisers et l'ombre noire d'un paquet de verges dont on parlait souvent, mais qui aimait l'immobilité, une nature très champêtre, où

(1) Cette remarque est singulièrement piquante pour qui sait que l'écriture de M. de Ricault d'Héricault n'était pas précisément de la calligraphie.

les vieux usages et le vieux langage vivaient encore dans leur originalité, le mouvement très actif et très borné de la vie agricole, beaucoup de domestiques jaseurs, chanteurs, contents parce qu'on les aimait et gardant, eux aussi, en même temps que les mœurs, leur originalité, tout ceci développa en moi l'amour de la nature, la volonté des descriptions, la joie très sentie des caresses du soleil, de la nouveauté, de la neige, et la douceur des grands feux flambants, le mouvement de l'imagination, la recherche instinctive des choses passées et surtout la puissance de goûter les petites félicités et enfin la bonté dans la dignité.

Cette éducation de l'esprit et du cœur ne donne pas le génie, elle aide au talent. Mon père ne voulait pas qu'on m'apprît à lire avant l'âge de six ans quand je retournai à la ville auprès de lui. Mais la liberté de la vie champêtre, le développement personnel de l'esprit d'observation, cette confiante candeur, ce respect de soi et cette tendresse pour l'humanité, trois qualités qui — j'insiste là-dessus, — très grands éléments de l'art romanesque, avaient mis dans mon être leurs inébranlables fondements.

Je m'arrête ici pour vanner et tamiser ces souvenirs de ma petite enfance : à la ville, je vis *mon cousin*, mon cousin Duriez Lafoirez Saint-Amour. C'était un homme grand, avec une belle figure large et souriante, et je connaissais à merveille les amples poches de son gilet, car il avait dans l'une — les jours de grande fête — une belle tabatière d'or, reste d'une splendeur évanouie — et dans

l'autre — tous les jours — une petite boîte d'écaille pleine de dragées à l'anis dont il comblait les enfants. Car ce digne homme aimait les enfants comme il avait aimé et comme il aimait encore les femmes, sans plus de méchantes pensées, parce que femme et enfant cela est gracieux et doux à voir, joyeux à entendre, et qu'il avait l'esprit ouvert, l'âme caressante et l'intelligence polie.

Aussi que de beaux saluts, que d'aimables sourires il avait et que de jolies choses il savait dire! C'est un spectacle que je n'oublierai jamais : mon cousin Duriez-Lafoirez et notre cousine, M^lle^ de Brionval, se saluant aux grandes fêtes, le jour de Pâques particulièrement! Car la politesse était une vertu, presque une piété, et il la fallait mieux pratiquer pendant les *Bons Jours*.

Cette vieille demoiselle était une de nos parentes du côté paternel, parente à un degré quelconque aussi. Quoiqu'elle fût de la bonne vieille petite noblesse du pays, et qu'elle parlât avec une dignité paisible des Toussaincts de Brionval, dont l'un, son cousin et son fiancé — elle en portait encore le deuil en 1830 — était mort à l'armée du prince de Condé, elle était pleine de grâce pour ce vieux bourgeois qui était de son temps, presque de sa parenté, par la politesse. Ah! les belles révérences et les gracieux saluts! Mais je n'y veux pas penser, car M^lle^ de Brionval m'est très chère, et je mourrai en regrettant le bel éventail qu'elle m'avait donné, qu'on me vola, et où il y avait peints, par un élève de Boucher, des bergers et des bergères. Oui, oui, j'ai passé mon enfance à les admirer, et la bonne

chère demoiselle prétendait qu'il fallait apprendre à aimer la grâce dans les gestes de ces bergers et la vivacité dans les contours brillants de ces bergères. Mon cousin Duriez était un homme déchu, mais il n'avait rien perdu de la dignité de ses manières; il était arrivé à l'extrême vieillesse, et rien en lui ne montrait la décrépitude. Sa passion pour la propreté, cette élégance grave qu'il tirait de ses amples vêtements à l'antique, ces phrases dont toute l'imagerie rappelait les vieilles mœurs, son désir d'être agréable à tous lui donnait un air de distinction qu'on devinait plus qu'on ne pouvait l'expliquer. Je me demandai plus tard s'il n'y avait pas un fond de mollesse dans cette insouciance avec laquelle il supportait *souriamment* l'infortune; une véritable faiblesse, non pas intellectuelle mais morale, dans cette tranquillité avec laquelle il restait en une position inférieure, quand, avec plus de vigueur, plus de persévérance, une moins grande appréhension du labeur pénible, il eût pu reconquérir sa belle situation d'autrefois.

Il avait, comme tout Français, depuis que la Révolution a remis toutes les familles sur la roue tournoyante de la fortune, des parents très pauvres et des parents très riches. Les premiers détestaient en lui cette apparence d'ancien régime qui le mettait trop au-dessus d'eux, les autres méprisaient en lui cette mollesse débonnaire et insouciante, si contraire aux fiertés de la vieille bourgeoisie.

C'est ce que je compris bien la dernière fois que je le vis, ou plutôt je remportai de la scène un souvenir vif qui me permit, plus tard, de pénétrer jus-

qu'au fond de ce caractère à la fois actif et insouciant

J'avais un grand-oncle du côté maternel qui était en parfait contraste avec Durier. Il lui était aussi parent, mais à un degré qu'il est impossible de préciser. Par ce temps-là, en province, on *cousinait* avec une persévérancc infatigable et sans autre raison que celle-ci : nos arrière-grands-pères étaient parents au deuxième degré ou alliés, ou compères, ou grands amis, M. Berquier-Neuville, mon grand-oncle, était un homme sec, d'un cœur excellent, mais d'une austérité glaciale que rien ne paraissait émouvoir. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu bouger un trait de son visage, ni saisi dans sa voix la moindre trace d'émotion.

Il avait été pris par Joseph Le Bon et envoyé dans les prisons d'Arras, où il attendait la mort lorsque le 9 thermidor lui rendit la liberté. Il avait été nommé membre du Conseil des Cinq-Cents, après quoi il était revenu à Boulogne reprendre tranquillement son négoce.

Nous entendions dire autour de nous qu'il était fort bon, très intelligent, et que la cité était fière de lui. Tontefois c'était avec une véritable angoisse que j'allais chez lui. Il m'intimidait et je suis sûr qu'il m'effrayait. Je n'y allais, je crois, qu'à la nouvelle année. Ce jour-là, il n'y avait pas à reculer. C'était un devoir de piété familiale. Mon père n'eût pas permis qu'on y manquât, et nous n'avions pas l'idée qu'on pût hésiter quand le père avait dit sa volonté.

Nous savions bien que les cornets de bonbons

traditionnels nous attendaient. Pourtant, encore une fois, je me dirigeais vers la rue de La Lampe — c'était là que demeurait M. Berquier-Neuvillle — avec une véritable angoisse. Il me semblait que j'embrassais du marbre quand mes lèvres s'approchaient de sa joue, et je courais vite me réfugier dans le coin le plus noir de la petite salle du premier étage où l'on me recevait.

La dernière fois donc que je vis Duriez, c'était un de ces Jours de l'An terribles et solennels qui éveillaient mon intelligence tout en me poignant le cœur. Duriez était venu faire sa visite à M. Berquier. Il était tout gracieux, tout riant, tout brillant et, à coup sûr, plus aimable que jamais.

Je regardais avidement les deux vieillards. Je comprenais que l'ancien parlementaire traitait Duriez avec une bienveillance hautaine où je devine aujourd'hui qu'il y avait non du mépris, mais un franc dédain. Duriez connaissait bien ce sentiment de mon oncle. Mais *s'en moquait*. Cela était saisissant pour moi, et cela soulagea mon petit cœur, car, incapable alors de comprendre toute la beauté morale de cette rigide figure de l'ancien représentant, j'étais du parti de mon cousin, dont la finesse et la caressante bienveillance me touchaient sensiblement.

La conversation n'était pas languissante quand Duriez était là. Il est vrai qu'il parlait presque seul. M. Berquier le regardait avec sa physionomie glaciale, et mon père, volontiers austère lui aussi, écoutait poliment, car il se sentait pour lui quelque attrait.

M. Duriez, agacé sans doute de cette obstination du silence de mon oncle, voulut le réveiller.

— On n'a jamais su, Berquier, dit-il, si c'est par la porte ou par la fenêtre que passa le Conseil des Cinq-Cents, au 18 brumaire, quand il fit place à Bonaparte.

*Il fit place*, c'était une délicatesse du bon Duriez. M. Berquier répondit de sa voix qui me parut encore plus sèche que d'habitude :

— On ne passa ni par la porte ni par la fenêtre. On alla jusqu'à la porte et la fenêtre. C'était tout ce qu'il fallait, mais il fallait cela. A quoi bon parler de cette histoire? Il y a des questions graves qu'on ne peut discuter devant tout le monde.

Les larmes me vinrent aux yeux, sans que je me rendisse bien compte de mon impression. Je souffrais pour mon cousin. Lui, bien qu'il sentît la pointe aiguë du trait, ne perdit pas son sourire, il haussa imperceptiblement les épaules, et, se levant, il dit avec sa plus belle révérence :

— Vous m'expliquerez une autre fois, Berquier, comment on peut sortir sans passer par la porte ou par la fenêtre. Car enfin, vous sortîtes. Je sais bien qu'il y a la cheminée. Pour moi, avec mes cinquante ans sonnés — il en avait plus de quatre-vingt-dix — je vous demanderai la permission de choisir la porte.

Il m'embrassa, salua mon père, car il ne donnait jamais la main — il trouvait cela grossier — et sortit.

— Il y a de certaines choses qu'on ne peut exposer devant La Foirez, dit mon oncle après le départ de

celui-ci : il a l'esprit trop léger pour les comprendre. Puis, je veux bien le recevoir et le traiter poliment, car on n'a rien de grave à lui reprocher : il a payé toutes ses dettes, et je sais qu'il est excusable d'en avoir fait. Mais il y a mis du temps, trop de temps, et *il n'a pas paru assez triste d'en avoir.*

Il secoua la tête doucement, ce qui était le plus grand signe qu'il donnât d'une forte indignation, et il reprit :

— A vous, monsieur et neveu, je dois dire que cette affaire du 18 brumaire a été mal expliquée. A part quelques ânes bâtés de jacobins ou quelques terroristes hébétés, à part surtout quelques coquins qui n'avaient plus rien à pêcher dès l'heure que l'eau redevenait claire, tout le monde était d'accord pour voir que la France s'en allait mourant. Seulement — et voilà tout le mystère, — on avait été nommé par des républicains mêlés à des royalistes, il fallait satisfaire les uns et les autres. On protesta faiblement en faisant signe de se retirer, mais quand on fut arrivé à la porte, la protestation était suffisante. Les honnêtes gens pensèrent à la patrie, que les Directeurs ruinaient et molestaient, et on vint reprendre sa place fort tranquillement.

Mon père m'expliqua plus tard que ce qu'on ne pardonnait pas à M. Duriez et ce qu'on ne lui pardonnerait jamais, c'est d'avoir gardé sa gaieté quand il avait des dettes et de ne pas avoir porté le deuil jusqu'à ce qu'elles fussent payées.

C'était là la grande fierté bourgeoise, la dignité commerciale. Mon cousin *n'avait pas paru assez*

*triste d'avoir des dettes!* Il eût été déshonoré de ne les point payer et personne ne l'eût pu recevoir; il les avait payées et on le recevait, mais il n'avait plus le droit d'être fier puisqu'il pouvait sourire quand ses traites devaient être protestées.

Il paraît qu'on n'a plus ces idées de l'ancien régime! Pourtant je me rappelle une chère vieille dame — je ne la désignerai pas plus clairement, car je l'aimais bien et je fus bien triste quand elle mourut en sa quatre-vingt-dix-huitième année — qui resta six années sans quitter la chambre parce que son fils avait fait faillite. Elle ne sortit que quand elle eut payé toute la dette. Je vis, pendant ces six années, un étrange combat dans cette âme entre l'honneur et la religion. Car elle était très pieuse, la chère femme. Mais comment se montrer avec une telle tache sur son nom! L'honneur l'emporta. Elle resta donc six années sans sortir, même pour aller à la messe. Ce fut une grande angoisse. Mais elle était comme folle, et vraiment malade. Quoique je la blâme énergiquement, j'espère bien que le cher Seigneur lui pardonnera, car il sait que l'honneur, le plus fier enfant de la société chrétienne, est le plus implacable ennemi de la Révolution.

Tout le monde n'était pas aussi sévère contre M. Duriez que M. Berquier-Neuville et beaucoup d'austères négociants: le public voyait en lui un homme qui était toujours charitable, et lui pardonnait tout. Ma mère, qui représentait l'opinion de ce qu'on nommait alors les dévots, n'était pas d'accord avec mon père qui, homme grave, d'une grande

raideur morale et porté à l'observation psychologique, assurait, comme je l'ai dit, que Duriez montrait dans son insouciante gaieté de l'égoïsme et de la mollesse. Ma mère trouvait, au contraire, qu'il était un homme moralement élevé, et, pour tout dire, admirable : c'était à force de résignation qu'il en était venu à supporter cette demi-pauvreté.

Je crois bien que c'est elle qui approchait le plus près de la vérité.

Si j'étais un personnage plus intéressant, j'insisterais sur les aimables détails de cette enfance. Il y en a déjà trop sans doute pour ma petite notoriété.

Le collège ecclésiastique de Saint-Bertin fit germer toutes ces semences. L'affectueuse bonhomie des maîtres, la piété simple, patriarcale, si je puis dire, où il y avait de la gravité flamande, et cette sincérité champêtre qui était tout le fond de leur cœur; l'amitié très douce de quelques amis à l'âme claire, franche et pieuse maintinrent mon esprit en haut, comme mon cœur en naïve chaleur, et j'ajoute que, en cinq années que je passai là, je n'entendis pas un mot qui eût pu blesser l'âme la plus angélique. Pourtant ma piété n'était pas très enflammée, et si l'on avait poussé les accessits du prix de sagesse un peu loin, j'aurais pu recevoir le centième, comme il seyait à un garçon que l'on aimait parce qu'il était franc et affectueux, mais dont il était difficile de maintenir la joyeuse turbulence.

Cette vie d'étudiant, que je me suis borné à esquisser, me gardait en enthousiasme et aussi

conservait la petite augmentation d'esprit, de sensibilité d'observation, de talents que les cent menus avatars des années antérieures avaient pu me donner.

Pendant que je suivais sans ponctualité les cours et que je lisais avec mépris les commentaires sur les six Codes — il n'y en avait que six alors, et c'était beaucoup, Seigneur! — je ne passais pas tout mon temps aux bons devis du cercle catholique, ni aux diverses escarmouches de la Sorbonne et du Collège de France, ni aux sermons du P. de Ravignan et du P. Lacordaire, pour lesquels, chacun suivant son attrait, nous avions un enthousiasme que les adolescents d'aujourd'hui ignorent peut-être, à ce qu'on m'assure, ils sont devenus graves et pratiques; que Dieu les bénisse.

Je recherchais paresseusement mon idéal littéraire, beaucoup réfléchissant aussi, ne rêvant pas encore, faisant des vers roides comme des perches et des chapitres de romans historiques où il n'y avait que d'aimables bavardages. — Tout cela est brûlé il y a belle lurette. Il me semblait que mon instinct m'entraînait trop vers les romantiques; je les admirais pour leur éclat, je les méprisais pour leurs bouffonneries intellectuelles, leur manque de bon sens et leur inintelligence historique, non seulement leur inintelligence historique de la langue, mais de la société, des idées du temps passé. Je commençais à entrevoir que *Notre-Dame de Paris,* le chef-d'œuvre comme on disait alors, les aimables romans de Dumas, les livres de chronique du bibliophile Jacob étaient au rebours de la vérité.

Les classiques étaient morts, desséchés. Il n'en restait plus que quelques brindilles, que l'école du bon sens, le professeur émancipé Ponsard en tête, essayait de nous présenter comme des objets d'un art vivant.

Le réalisme inaugurait ce règne que nous voyons finir en ces temps dans le poison putréfié du naturalisme. Mais dans les hauteurs de Balzac comme dans la boue de Champfleury, il était facile de voir qu'il se composait de mille petites pierres vraies serties de façon à former un faux risible. Il était évident que Balzac n'avait jamais connu de vraies grandes dames : sa duchesse de Nucingen était une vérité aussi drôlement et ignoblement fausse qu'étaient étranges les grandes dames du bon Murger, qui ne connaissait que des blanchisseuses. Ses choux pourris de Fleury, dit Champfleury, étaient sans aucun doute de vrais choux, mais ils formaient le plus répugnant mironton qu'on pût offrir à des vidangeurs.

Je me disais bien qu'avec les éléments de ces trois écoles on en pourrait former une où l'imagination s'orienterait vers la beauté morale et la pureté de la langue, sur des sujets bien observés. Mais pour faire avec cette idée une œuvre et une école il fallait du génie et... la fin de la phrase manque. Le lecteur n'y suppléera que trop aisément.

Me défiant surtout des extravagances romantiques, et trop entraîné vers les couleurs et les comparaisons brillantes, j'avais mes quatre livres de chevet. Je les abandonne à la risée publique.

C'est Juvénal et Tacite, La Bruyère et Sévigné, et je battrai ma coulpe en disant que j'ai toujours criminellement préféré Shakespeare à Molière, et Ronsard à Malherbe. Je me rattrape en mettant Corneille à dix atmosphères au-dessus de Racine.

Enfin, pour finir de parler de mon histoire, je dirai que je fis doucement, paisiblement, lentement, en cachette de tous mes amis, mon éducation complète théologique. Elevé par une mère pieuse, ayant fait mes études dans un collège dirigé par des prêtres également pieux, j'avais les habitudes portées à la foi chrétienne; comme ma mère était très aimante et mes professeurs très bons, mon cœur aidait ma foi dans ses croyances et comme ma mère et mes professeurs étaient fort intelligents, mon esprit n'avait aucune raison de se révolter, et comme je n'avais jamais entendu même un mot gaillard, grossier ou corrompu, ma raison marchait du même pas que ma foi et mon cœur. Toutefois, je me dis qu'en cultivant les lettres, j'allais me trouver en un milieu différent de ce très doux et très pur monde où je vivais, fort exposé dans la bataille des idées et des mœurs, et qu'il fallait avant tout voir clair et savoir définitivement où était la vérité. Je voulais voir sincèrement si tout ce que je croyais, un peu par autrui, méritait cette créance qui obligeait à tout sacrifier, la meilleure fortune, le meilleur avenir; si c'était bien cette évidente lumière qui luit au-dessus de toutes les angoisses, de toutes les ambitions, de toutes les faiblesses. *Stella maris* qui mène au port les pauvres humains battus par la tempête et rou-

lés par les flots. Je fis, autant que je le pus, table rase de tout ce qu'on m'avait enseigné. Je replantai mes idées l'une après l'autre et quand, après deux ans de ce travail sans fièvre, mêlé à la vie de chaque jour, à toutes les circonstances, à tous les incidents de l'existence humaine, je regardai la forêt nouvelle, je vis qu'elle était la même que la forêt de préjugés où Voltaire voulait abattre tant de fagots, tous ces fagots que nous voyons aujourd'hui bois mort ayant remplacé les verdissants rejetons de la société chrétienne.

Seulement les racines étaient plus profondes, les troncs plus solides, les branches plus feuillues. Des mystères, des choses inexplicables, j'en trouvai dans la germanisation de mes croyances comme j'en trouvai dans la germanisation à côté, et il était évident qu'il doit y en avoir dans l'intelligence de l'homme qui n'est pas un être immortel et parfait. Mais le catholicisme m'offrit la plus incomparable grande somme de vérités, de réponses satisfaisantes en philosophie, et la vérité complète sur la morale comme sur la civilisation, et c'est lui seul qui peut affronter l'histoire sans subtilités, sans embarras, sans paradoxes.

Ainsi ratiocinant, philosophant, étudiant du bout de la mémoire les petits-fils dégénérés de Tribonien, *id est* Duranton et Du Caurroy déjà nommés, et m'attachant de plus en plus à l'histoire et à la littérature du moyen âge, je fis si bien dans mes journées que, cahin-caha, j'arrivai même avec majorité de boules blanches à soutenir ma thèse de licence et à me prendre aux cheveux avec ce

paysan *rébugnant* qui passait, comme j'ai dit, pour infliger des boules noires ou des répétitions aux jeunes élèves. Ce parvenu du Code, je ne dis pas du Code civil — à qui mon nez déplaisait, — je ne dis pas non plus que le goût de ce Comtois, fût épuré — prétendit que je ne devais pas savoir assez de latin pour avoir fait, moi-même, ma thèse latine *De Usuris*. A la vérité, j'y avais mis quelque coquetterie historique, beaucoup de Molinius et un peu de moyen âge et de théologie. Est-ce cela plus que mon nez qui déplut à cet ami de Pigault-Lebrun? Peut-être bien lui fais-je tort en lui attribuant ces vilaines relations d'amitié, mais je l'en soupçonnais.

J'étais fort jeune. J'avais la pétulante indignation — et c'est la seule fois d'ailleurs qu'on m'accusa de fourberie; — aussi le souvenir, comme on le voit, m'en est resté vif. Je lui répondis quelques mots fort raides qu'en langue classique l'on peut traduire ainsi : Si vous voulez que nous nous trouvions seul à seul chez Barbin à quatre pas d'ici, je vous ferai passer un examen sur Juvénal et Tacite à la suite duquel, aux applaudissements de toute l'École, vous vous promènerez avec un bonnet d'âne au lieu de toque.

Je ne me servis pas de ces termes qui eussent mis un arrêt, comme disait Murger, à ma carrière de jurisconsulte. J'eusse mieux aimé sans doute passer ma vie à planter des choux que de supporter sans protestation cette insolente et menteuse accusation, mais je tenais à montrer à ma mère cette peau d'âne. C'est ainsi qu'avec ingéniosité nous nommions notre parchemin de licencié. Le bon

M. de Portets, comme je l'ai dit — et je vois encore avec un souvenir reconnaissant ses petits yeux clignotants et malins — met magistralement sa toque jusqu'à la racine de son nez et il dit vaillamment — écoutez, professeur d'aujourd'hui : — « Le hasard a fait que monsieur a passé tous ses examens devant moi, et je garantis (la toque tomba jusque sur ses yeux tant il mit d'énergie à scander ce compliment) qu'il est capable d'avoir fait cette chose! » Le brave homme! On disait que le Rebugnet était républicain tandis que Portets était légitimiste. Je puis assurer qu'il ignorait que je le fusse, car de près ou de loin je n'eus jamais aucune relation avec lui. C'est le sentiment de la dignité et de la justice qui le poussa, et s'il a quelque part en Languedoc quelqu'un de ses descendants, je lui fais mes révérences.

A cette rare algarade, Bugnet devient rouge comme une vieille tomate, mais il n'y avait rien à faire. Portets avait la présidence et la direction de l'affaire. Notre rubicond saisit lui aussi sa toque. Il la mit d'un geste furieux sur le côté de l'oreille droite, prit la porte et me colla une noire — j'en demande pardon au secrétaire perpétuel de l'Académie, mais c'était le mot que les étudiants de ce temps ne me permettraient pas de changer. — Il me colla donc la plus noire de toutes les boules, on dirait aujourd'hui à l'intention de *blacbouler* un candidat. Et là-dessus j'arrête un instant ce récit dramatique, et je demande au secrétaire perpétuel et aux autres académiciens pourquoi avoir pris la peine d'emprunter à la perfide Albion ce moderne

*blacbouler*, quand nous avons ce bon vieux français *coller une noire*, qui est plus expressif et plus jovial. Il était presque consolant.

Je n'eus pas besoin de cette consolation. Bugnet était aussi peu aimé des professeurs que des candidats. Les quatre autres examinateurs, ravis de ce joyeux intermède, me donnèrent, avec une aimable unanimité, chacun une boule blanche, et j'eus mon diplôme.

Pour l'utilité que j'en tirai ! Eh bien, j'ai tort. Il me procure la seule distinction que je puis dire m'appartenir en propre et sans partage avec aucun être humain, le rare, le rarissime, l'unique bonne fortune de prêter serment avec un mouchoir de somnambule en guise de cravate.

Dès que j'eus mon parchemin, on devine que la douce préoccupation de ma chère mère fut de me faire prêter serment de défendre la veuve et l'orphelin. Je le prêtai, je ne les défendis jamais, mais je ne les attaquai jamais non plus.

Elle y tenait d'autant plus que parmi les connaissances d'école de mon père, et parmi les plus chers, les plus aimés, les plus dévoués de nos amis, se trouvait un agronome, maître de poste, à qui l'établissement des chemins de fer avait enlevé quelques centaines de mille francs. Il voulait les demander solennellement aux magistrats de son pays, et c'est moi qu'il voulait charger de cette demande indiscrète. L'excellent homme !

La Providence le garantit de cette épreuve. J'étais retiré des affaires de Thémis quand cette cause des maîtres de poste contre le gouvernement

arriva. Mon vieil ami paya très cher un grand avocat, qui perdit le procès. Je le consolai en lui disant que, si j'eusse plaidé, il eût été condamné aux travaux forcés à perpétuité pour avoir insulté le roi Louis-Philippe en présentant une réclamation saugrenue. Toutefois, comme je n'avais pas encore cassé les vitres du Palais de justice, j'avais fait signe de vouloir bien prendre à cette cause un intérêt fiévreux. Elle était juste d'ailleurs, et tellement que quand je dis qu'elle n'avait pas chance de triompher, l'indifférence que j'avais jusqu'ici pour les balances de l'Aveugle se changea en antipathie et m'enleva mes dernières hésitations. Je la dirai cette cause — je jure que ce ne sera pas long.

Les maîtres de poste disaient à l'Etat : « Vous m'avez fait payer 2 ou 300,000 fr. pour promener des gens au grand galop et à grands chevaux; maintenant vous établissez des engins anglais auprès desquels le grand galop de nos chevaux n'est qu' une promenade de limaçons. Or les voyageurs veulent aller en poste, non en limace. Vous tenez la poste; remboursez-nous le prix du brevet que vous nous avez forcé de prendre et indemnisez-nous pour ces chevaux de courses que vous nous avez imposé d'avoir et qui sont bons aujourd'hui tout au plus à traîner notre corbillard. » Dame Thémis répondit avec sa gravité habituelle : « On vous avait donné ce privilège, on vous le reprend, de quoi vous plaignez-vous? On ne vous a pas forcés sous peine de mort de demander ce privilège. Alors que réclamez-vous? Allez vous asseoir! » Pour les chevaux, on n'avait pas encore inventé le

beefsteak de cheval, sans quoi elle eût ajouté : « Allez les manger. »

Cette vaine tentative pour me pousser à l'éloquence du barreau me procura une série d'entrevues avec les suppôts de la Dame. J'allai voir un agréé au tribunal de commerce, il était notable, on l'appelait, je crois bien, Schayé ; je l'attendis quelque temps. Il rentra daus son cabinet en s'épongeant le visage et le cou à tour de bras, et il me dit avec un aimable sourire :

— Je viens de plaider, je sue comme un veau.

On trouve peut-être que je fais le dégoûté, mais cette image ne me donna pas d'illusions.

Pendant que j'y suis, et pour ne pas trop interrompre ma causerie avec les Muses que j'avais un brin commencée, je vais en finir de mes relations avec les gens de la Dame qui avait menacé ma jeunesse.

Elle avait été représentée une fois par un agréé, la seconde fois elle le fut par un avoué très honnête homme, très courtois, très estimé. Son étude ne rappelait que de très loin les bureaux de cette Revue dont on disait en s'extasiant : « Quelle maison! on entre, on salue et on vous donne cent sous. » J'entrai, je saluai et je donnai cent écus. Il est vrai qu'on ne me les rendit pas, qu'on m'avait rendu mon salut, et j'échangeai des cartes avec cet homme... poli jusqu'à la mort.

Une autre fois, — je montais dans l'échelle hiérarchique — je m'élevai jusqu'au juge de paix. Il se nommait Million; c'était un beau nom et il était bien porté. Le juge avait des cheveux d'or, et il ne

me condamna pas, bien que ce fût un cocher qui m'avait traîné devant lui. Ce bon pochard — je parle du cocher — qui était ivre comme le vieux Silène, voulait me faire payer les huit heures de voiture qu'il avait passées, étant sur son siège comme le fils de Thésée, à la porte d'une maison où il m'avait conduit. Seulement le bon juge me blâma doucement d'avoir allégué pour expliquer l'indiscrétion de cette demande que cet Hippolyte était ivre.

— Ma foi, monsieur, répondis-je avec un sourire bienveillant, j'aime mieux l'accuser d'être ivrogne que d'être un voleur.

Mais cela ne fit pas l'affaire de mon antagoniste, qui demanda à faire comparaître tous les cochers de Paris pour prouver qu'il ignorait même l'existence de l'eau-de-vie et que, en surplus, il me casserait les reins.

C'est la quatrième fois qu'on me faisait cette prédiction, je les ai encore et j'espère les garder jusqu'à ma mort.

Je dirai tout à l'heure comment, et au son du tambour, je rompis définitivement toutes relations intimes et coutumières avec la justice. Mais j'ai parlé de cette cravate qui les avait inaugurées.

On prêtait serment au Palais de justice devant le président Séguier. J'ai dû évidemment à ce moment promettre d'employer l'instrument qu'on me mettait en main. Comme je ne m'en suis jamais servi, j'ai bien oublié ce qu'on me demanda. J'allais là simplement comme j'eusse été faire une visite du matin.

Le président Séguier ne l'entendait pas ainsi. Il était le plus respecté, le plus équitable, le plus intègre, le plus vertueux des hommes; mais — ces qualités n'étaient pas alors encore considérées comme des antiquités — malheureusement, ou plutôt fâcheusement et ennuyeusement, le président y joignait des manies pleines de tendresse pour d'autres antiquités et les fooormules, filles de la fooorme dont parle notre ami Brid'oison.

Il se renfrognait quand on mettait quelque élégante désinvolture à prêter le serment et qu'on ne paraissait pas pénétré d'un saint respect en entrant dans les parvis sacrés où resplendit la justice.

Cela, c'était bien peut-être un peu *vieilloteux* ou *vieillotard*, au choix, quand on pense aux présidents d'hier qui appellent balançoires les vénérables balances de Thémis, et à ceux d'aujourd'hui qui mettent les pieds dans ses augustes plateaux, des pieds de vache.

Quand on pensait au président Debelleyme, qui n'avait rien de coloresque, cette majesté portait au scepticisme. Mais on la comprenait en pensant à la très grande majorité de ces juges qui étaient austères et laborieux et dont plusieurs étaient des types admirables de dignité morale, de gravité religieuse et d'une rectitude de conduite qui faisait frissonner d'aise les hauteurs du cœur.

Toutefois le président Séguier détestait vraiment trop les moustaches. On racontait là-dessus des histoires de l'autre monde,

— Maître Patin, dit-il à un jeune effronté qui passait devant moi les lèvres ornées de ces hor-

reurs, faut-il vous lire l'arrêt qui ferme les portes de cette barre à ceux qui portent moustaches?

— Je remercie monsieur le président de la peine qu'il veut bien se donner. Je me permettrai de lui faire observer qu'elle est inutile. Je connais bien cet arrêt, il est du moins noté à côté d'un autre qui interdit aux juges de siéger sans perruque.

Il paraît que la harangue faisait partie de la même tradition que la tradition aux poils, et le président offrait aux stagiaires un même discours qui semble un extrait de l'*Art de Parler,* du P. Lamy, dont j'avais une édition de 1675 avec quelques ornements tirés des *Règles* pour former un avocat de M. de Ferville — je commence à donner une bonne idée de mon érudition — Paris, Mesmes, 1740.

Jusqu'ici rien ne me blessait, je n'avais pas encore sur les lèvres de quoi offenser le farouche président et les règles qui convenaient aux gens du barreau m'intéressaient autant que le Jeu Olympique.

— Maître, me dit l'huissier — et cette appellation, que j'étais destiné à ne plus jamais entendre, me parut douce, brillante et digne d'être conservée comme une fleur à peine éclose dans l'herbier du souvenir. Le romancier se montre immédiatement après l'érudit.

— Maître, jamais M. le président ne vous permettra de prêter serment avec une cravate noire.

— Diable! dis-je à cet homme qui paraissait bienveillant et courtisan de la piécette. Bah! je vais ôter ma cravate et le col de ma chemise qui est d'une entière blancheur...

— Ah! non, M. le président ne s'y trompera pas et ce serait une affaire.

— Comme l'affaire Bugnet, pensai-je.

— J'offrirai bien à monsieur, mon mouchoir en guise de cravate, reprit ce conseiller de basse-cour, mais je prise, et puis je n'ai que des mouchoirs rouges.

Ce suppôt de Thémis était sérieux comme il convenait à l'endroit.

— Voilà une raison, repris-je avec la même gravité et en réfléchissant à l'idée de mettre à mon cou le mouchoir de l'huissier. Mais mon imagination avait été mise en éveil et laissant mon homme ébahi, je tournai sur les talons vitement et me mis à courir.

Je me rappelai que j'avais un ami, deux amis, très voisins du Palais.

L'un était un médecin qui avait non des clients mais deux qualités : une obligeance sans nom et une cuisinière somnambule.

J'arrivai chez lui au galop. Il était absent et Marie ne somnambulait pas, elle faisait cuire des côtetettes de porc frais.

« Monsieur avait emporté les clefs. » L'armoire aux cravates avait une serrure redoutable. Marie ne trouva pas de clefs pouvant l'ouvrir. J'eus envie de l'endormir pour lui demander conseil. Je n'avais pas de scrupules sur le somnambulisme, qui m'a toujours paru une affaire innocente, amusante, naturelle, une sorte d'électricité dont le courant était encore inconnu. Mais je ne voulais pas m'en mêler, excepté à titre d'observateur équitable.

Marie qui était aussi candide dans sa cuisine que futée dans son sommeil, m'évita ces extrémités. Elle me fit une offre naïve, qui me parut dictée par Minerve elle-même.

— Un client de monsieur m'a donné un joli mouchoir de batiste. Il n'a jamais servi.

— Pas de prises, bonne prise. Je le préférai au mouchoir rouge du suppôt. J'en entourai mon cou, et me voici regaloppant. J'arrivai à temps. L'huissier cligna de l'œil de complicité. On n'était pas magnifique en ce temps-là, je bornai ma munificence à lui donner un petit écu.

« Pour acheter du tabac », dis-je à mi-voix, compensant par mon esprit la maigreur de mon cadeau. J'avais acheté, la veille, une folie, les six volumes des *Fables de La Fontaine*, illustrées par Flessart et bellement reliés.

Le président jeta un regard menaçant sur les ombres légères qui voltigeaient sous mon menton, mais le mouchoir de la somnambule le ravit évidemment ; cette cravate avait l'air d'être la petite-fille des rouleaux de linge blanc qui entouraient les illustres cous de la Restauration.

Ce mouchoir ne fut pas le seul lien qui m'attacha à la vieille dame aveugle. Je faillis même me compromettre grandement avec elle, et je mis les pieds dans son antre, dans l'antre de la chicane ; et comme il ne faut jamais négliger aucun moyen d'instruire l'innocente effronterie des journalistes, j'apprendrai en passant, à ceux de mes confrères qui s'en vont à tous les diables chercher l'étymologie du mot *chic*, qu'il vient tout simplement de

chicane. On nommait *gens du chic* les clercs de basoche, et comme ils étaient turbulents, spirituels, très brillants dans leurs fêtes, notamment dans la plantation du Mai, on prit l'habitude de dire non plus voilà les gens du chic, mais les gens de chic, et, actuellement, les gens chic. J'avais averti Magnard, dont un rédacteur avait pesamment donné une étymologie allemande à ce mot-là. Mais le rédacteur était Juif; il voulait bien céder l'origine allemande, à condition qu'elle fût anglaise, ou hollandaise, ou même scandinave, mais française, jamais. Le bon sceptique Magnard ne voulait pas lui faire de peine. Mais si quelqu'un se rebiffe, je le renvoie à l'une des brochures publiées au dix-huitième siècle, lors de la querelle de la Rognure et du Portrait. Ah ! mais.

Je continuai donc avec un détachement qui allait jusqu'à la plus blessante négligence, à faire ma cour à la déesse du chic. Je pris une des inscriptions doctorales, et comme on assurait à ma mère qu'il était impossible d'être un notable magistrat sans avoir pâli sur la procédure civile, elle essaya de me persuader que cette chose devait être pleine d'attraits dramatiques.

J'en parus convaincu en principe et je lui promis « d'aller chez l'avoué à titre de clerc amateur ». Amateur, ce mot me parut amer. Toutefois, cela qui pourrait indiquer une folle passion pour l'art d'assigner les gens à comparaître, signifiait tout simplement qu'on ne vous donnerait pas un rouge liard. Il est vrai qu'on était à deux de jeu et qu'on en donnait à son patron pour son argent.

Le principe eut beaucoup de mal à dégager les conséquences. C'était l'an 1848, où il y avait beaucoup de tocsin, de tambours, de clubs, de coups de fusil, de vie tapageuse et joyeuse pour la jeunesse. Cela va paraître peut-être monstrueux, mais je dois cette déclaration à l'impartiale histoire; jusqu'aux affaires de juin, qui furent terribles et nous vîmes bien du sang couler dans notre voisinage, cette année parut par son bruit continuel, son mouvement, son activité, par tous les appels qu'elle faisait à la vie extérieure, une vie très douce pour les gens de ma génération, pour leur esprit comme pour leur imagination,

J'étais bien décidé à aller chez l'avoué. C'était Me Oscar Moreau, parent d'un de mes camarades de collège, homme d'ailleurs poli, jeune, avec des yeux très noirs qui perçaient les gens. Dès ma première visite, il vit bien que je n'étais pas un amateur bouillant. Son étude gisait dans la rue Drouot, si j'ai bonne mémoire, et, entre la rue de Vaugirard où je demeurais alors et cette rue Drouot, je trouvais toujours mon exeat.

Puis la vie littéraire l'emportait définitivement. Une génération nouvelle avait monté au Cercle catholique. Je n'y trouvais plus mes anciens compagnons, peu de gens « voués aux lettres » ; je commençais à hanter les bibliothèques. Je me trouvais, par une série de petits hasards, dans une compagnie moins fine mais moins juridique et plus libre.

Après l'affaire du 15 mai, qui aurait été fomentée par les *démocs-socs*, comme on disait alors, les gens mal informés affirmaient que tout ce tapage

qui mettrait les marchands parisiens à la paillasse, était fini.

J'étais mieux, quoique mystérieusement, informé. Je crois qu'après bientôt cinquante ans de discrétion, je puis ouvrir les lèvres.

Un jour de la fin de mai, je vis débarquer un de mes amis, Louis Chauveau, que nous retrouverons si nous avons le temps d'entrer dans la section du journalisme après les érudits, les poètes et les romanciers. Il était de Boulogne, où son père était maire; il avait l'air absorbé et important.

— Sais-tu, lui dis-je après l'avoir embrassé, que tu me rappelles l'âne chargé de reliques ou le mayeux d'Etaples, qui passait pour l'homme le plus embesogné du Boulonnais.

— Sauf l'âne, que je récuse, tu as un peu deviné. Je sais que tu es discret. Voici la chose, et tu pourras me servir.

C'est Ayraud-Degeorges qui est notre sous-préfet, il ne passe pas pour un sot ni un malhonnête homme. C'est un républicain des plus avancés, ultra autant que possible. Mon père, appelé pendant son absence à remplir la fonction de sous-préfet, a ouvert naturellement les lettres adressées audit sous-préfet. Il en a trouvé une qui lui a fait dresser les cheveux sur la tête. La voici. On y indique que le gouvernement provisoire devient de plus en plus l'esclave de l'infâme réaction, et qu'il est temps d'arriver aux moyens extrêmes si l'on ne veut voir l'aristocratie relever sa tête hideuse.

Bref, on indique clairement un mouvement déci-

sif et terrible pour la fin de juin. Les ateliers nationaux mettront, s'il le faut, Paris à feu et à sang. Les grandes villes de Lyon, Marseille, Lille, etc., étaient prêtes à prendre part à la Révolution qui donnera définitivement le pouvoir à la démocratie, pouvoir *momentanément* absolu, implacable et terroriste. On était sûr de la discrétion d'Ayraud, et on lui écrivait pour savoir si on pouvait compter sur lui et sur Boulogne.

Louis venait avec l'intention de communiquer ce document au gouvernement provisoire, et il me demandait mon avis. Il me parut bien qu'il y avait là quelque abus et indiscrétion. Mais le salut du pays ne devait-il pas l'emporter? Fallait-il laisser faire tant de ruines, exterminer tant de Français par respect pour cette gentillette vertu de discrétion! On me jettera peut-être la pierre, je conseillai à Louis de ne pas garder ce secret pour lui et pour moi.

Il porta donc la lettre à Crémieux, avec lequel son père avait eu des relations jadis. Si bien que quand, à la fin de juin, le gouvernement provisoire pensa s'évanouir de surprise, j'en conclus qu'il avait l'évanouissement facile. A moins que Crémieux n'eût gardé le renseignement pour M^lle Rachel.

C'était un homme d'esprit étonnant que ce Juif éloquent, et je dirai encore un dernier mot sur lui puisque je suis en veine d'indiscrétion et qu'il est bien entendu que ces souvenirs sont une causerie.

On avait condamné à mort pour assassinat un pauvre Frère des écoles chrétiennes. Il n'y avait

pas de doute sur son innocence. Une députation du Languedoc était venue implorer sa grâce. Elle avait été présentée à Crémieux, représentant le gouvernement provisoire, par l'éminent député de Nîmes, Ferdinand Béchard.

— Eh! messieurs, dit ce succédané de saint Louis, que voulez-vous que fasse au gouvernement l'innocence ou la culpabilité du Frère Léotade et qu'importe à la République qu'un Frère soit guillotiné? Il a été condamné régulièrement, n'est-ce pas?

Ce prince d'Israël garda-t-il pour lui ce document compromettant pour plusieurs de ses collègues et beaucoup de ses amis? Nous n'en sûmes rien, mais bien averti comme je l'étais qu'il y aurait un terrible tumulte dans le courant de juin, je décidai ma mère à quitter Paris. Donnant, donnant. Il fallut lui promettre que je me déciderais à aller chez l'avoué.

Le mardi 20 juin, ne voyant rien venir, je me dirigeai mélancoliquement vers l'étude de Me Oscar Moreau.

J'avais *lasciato ogni speranza*. Je n'avais pas d'espérance, sans quoi je l'eusse bien laissée à la porte, jamais elle n'eût voulu entrer. Dieu! que cela me parut froid, noir, lugubre, et quelle étonnante odeur de vieux cuirs et de vieux papiers! Deux pièces sombres, vêtues de cartons verts sans autre vêtement, quelques chaises en bois, quelques pupitres malpropres, quelques jeunes gens mal vêtus. Trois levèrent le nez, l'un goguenard, l'autre honteux, le troisième hébété. Le reste de

la troupe continua de faire crier sa plume sur du papier jaunissant. On avait le plus parfait mépris pour les clercs amateurs. Ils le méritaient. Le maître clerc, averti, me conduisit avec une politesse altière vers le coin le plus sombre des deux pièces. Il ne voulait pas que mon oisiveté vraisemblable scandalisât les vaillants travailleurs.

J'étais à côté d'un petit bossu qui copiait des rôles avec une écriture enviable et de l'autre côté il y avait un pupitre vide. C'était le pupitre d'un autre amateur, probablement aussi enflammé que moi.

Le maître clerc me mit doucement sous les yeux un papier écrit. Il me dit d'un air mystérieux que c'était une assignation et qu'il m'engageait à la copier pour apprendre *le style*. Eh bien, je l'adorai ce style. Il avait l'air si sûr de lui, si convaincu qu'on n'avait rien à lui reprendre, rien à lui répondre. Et avec cela une bonne petite routine vieillotte qui me transporta au commencement du seizième siècle, dans l'étude de maistre Jehan Bouchet, procureur et poète, auteur de plus de vingt mille vers, où l'on trouve ce puissant calembourg : « Cela luy convenait autant que bas-aux-chiens. »

Après une heure de travail, je m'en allai.

Le lendemain, c'était le 21 juin 1848. J'avais un ami, une sorte de Gil Blas très original, étudiant en droit, chimiste, peintre, agriculteur, journaliste, ingénieur, sceptique. Pour le moment, il raillait joyeusement la République, et il était républicain très ardent et piqueur aux ateliers nationaux. Il vint m'avertir dès le matin que la société allait

craquer, que les 117.000 hommes des ateliers nationaux, la moitié des dix légions de la garde nationale, les capitaines de la garde républicaine de Caussidière et de Sobrier et cent mille soldats qui devaient accourir des quatre coins de l'Europe entière devaient ce jour même couvrir Paris de barricades et mettre tout à feu et à sang. Il n'était que temps, me dit-il tendrement, de gagner la province. Je l'engageai à déjeuner, j'envoyai chercher quelques camarades, notamment Louis Chauveau que cette annonce n'étonna pas comme on pense; je leur distribuai à chacun un morceau de mon équipement de garde national : à l'un ma tunique, à l'autre mon pantalon; je gardai mon shako et serrai mon ceinturon sur un vieil habit bleu à larges boutons d'or, qui me fit bien endéver, car mes compagnons d'héroïsme me harcelèrent tout le temps avec cette plaisanterie que tous les coups seraient pour moi, l'éclat de mes boutons d'or devant inévitablement attirer l'attention des insurgés. Or on ne demandait pas mieux que de faire son devoir, et la preuve c'est qu'on y allait quand on pouvait rester chez soi, ainsi qu'il arriva à maint de nos compagnons d'armes.

Nos compagnies, en effet, étaient de 400 hommes et nous partîmes 60 pour le faubourg Saint-Antoine. Encore y avait-il plusieurs volontaires : mon porteur d'eau qui croyait devoir à sa clientèle de la suivre au champ d'honneur et qui fit ma désolation. Sa taille l'appelait à marcher derrière moi et il ne pouvait se mettre au pas, si bien que tous les cinq pas il me marchait désordonnément

sur les talons; il ignorait aussi le talent d'employer des armes à feu et il avait adopté ce moyen de désarmer son fusil en tirant tout droit devant lui sur les camarades. On n'en voulait pas à tous ces braves gens, mariés, pères de famille, de rester chez eux; c'était bien à nous, jeunes et lestes gaillards, à faire campagne. Mais, il faut l'avouer, on n'était pas sans émotion, on n'avait pas à prodiguer de l'héroïsme et on savait, tout en souriant des lèvres, que l'on était aussi aimé de sa mère que ces braves gens pouvaient l'être de leurs femmes.

Pourtant, nous achevâmes de déjeuner assez gaiement et bûmes à la confusion et à la destruction de la République une vieille bouteille de la case maternelle. Elle nous tint les nerfs en joie; pour nous tenir également le cœur en gaieté, je leur racontai une histoire nationale que ma vieille servante Victorine — la sœur du grand Antoine dont il a été question — m'avait racontée le matin même. C'était une aventure de son neveu, jeune soldat qui venait d'arriver en Algérie. On l'avait mis en embuscade avec une vingtaine de camarades derrière un buisson de je ne sais quoi. Les Arabes se montrent et voilà un homme au cœur d'or et vaillant quittant son embuscade et se précipitant vers l'ennemi en agitant les bras et criant : « Ne tirez pas par ici, il y a du monde. »

A peine avions-nous fini de rire qu'il se passe quelque chose d'assez singulier. Tout brusquement ce murmure ronflant et sourdement puissant qui se compose de tous les bruits de Paris passa à l'état d'indistinct et imposant ronronnement con-

tinu, sur lequel se détachaient tous les bruits aigus et voisins. Ce ronflement curieux de la grand'ville avait cessé tout à coup. Nous nous regardâmes, il semblait que le vide se faisait autour de nous, le vide accompagné de froid glacial et d'angoisse.

C'était le recueillement mystérieux qu'on constate dans la nature quelques instants avant le déchaînement de l'orage. L'orage se déchaîna, l'orage commencé depuis trois mois; tambour et tocsin, le rappel, la générale qui éclatèrent au milieu de ce silence d'une attente épouvantée.

Ce bruit, quoiqu'il annonçât l'approche de la guerre civile — et nous pensions qu'elle serait terrible — nous soulagea. Ce fut, en effet, le plus saisissant côté de cette lugubre semaine que le désert et le silence dans les rues qui n'étaient plus occupées que par des hordes de gardes nationaux dans le voisinage des barricades, et par quelques pauvres gens, quelques ménagères allant aux provisions en rasant les murailles et en parlant à mi-voix.

Notre ami, le piqueur des ateliers nationaux, n'avait pas voulu rester avec nous. Il valait mieux, dit-il, dans l'intérêt général, qu'il fût avec ses hommes. Je lui donnai une lettre pour M. Oscar Moreau. Il me promit qu'elle serait remise, elle le fut. La voici d'après un brouillon, car je n'arriverais pas à lui donner le ton de majesté désirable.

« Monsieur, le salut de la patrie l'emporte sur mon goût prouvé pour la procédure civile. Le tocsin m'appelle au champ d'honneur. On me dit d'ail-

leurs que le chemin qui conduit de la rue de Vaugirard à la rue Drouot est changé en une forêt vierge de barricades.

« Je dois vous avertir, d'après un capitaine d'insurgés qui m'honore de ses confidences, que le plan de ceux-ci est de piller tous les banquiers et qu'ils ne distingueront pas suffisamment la caisse des avoués du coffre-fort de la Banque de France. Je crois vous témoigner ma reconnaissance pour votre bonne réception dans votre étude (je ne l'y avais jamais vu) en vous conseillant de la mettre dans un abri mystérieux.

« Si je succombe au champ d'honneur, soyez assuré que l'avant-dernière de mes pensées sera pour vous, monsieur, pour votre maître-clerc et pour un bossu que vous m'avez donné pour voisin.

« En tout cas, vous ne me reverrez pas avant que Paris soit nettoyé de ses barricades. »

Je ne raconterai pas mes campagnes. Il m'en est resté le souvenir d'un véritable roman de chevalerie. Je tirai quelques coups de fusil, je vis un homme tomber à côté de moi, pas plus; je marchai sur beaucoup de pavés sanglants et escaladai plusieurs barricades mal occupées; j'entendis une unique balle siffler à mon oreille gauche, bien que nous eussions été accueillis par une vive fusillade en arrivant sur la place de la Bastille. Sur cette même place, quelques heures après ladite fusillade, je sauvai la vie à un insurgé que les gardes républicains menaient à la fusillade et auxquels je livrai un homme de mauvaise mine, que j'étais

chargé d'exécuter. Cet insurgé reconnaissant, dont j'avais sauvé les jours à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, me le rendit rue des Lions-Saint-Paul, en me faisant baisser la tête; il n'y eut de blessé que le pompon de mon shako, où peut-être tomba-t-il de peur ou de vieillesse. Je fis amitié avec un allumeur de réverbères et avec Remy, l'insurgé à qui j'avais évité la fusillade. Je les avais convertis aux bons principes conservateurs. Remy, qui avait été soldat, se rengagea; mon allumeur se mit à vendre du charbon et devint un réactionnaire bouillant. Je rentrai chez moi après cinq jours de charcuterie, de vin bleu, de bivouac et avec... des vermines.

Je trouvai ma bonne Victorine dans les larmes. La réception enragée qu'on nous avait faite place de la Bastille avait engagé bon nombre de nos voisins à rentrer dans leurs pénates. Pour expliquer comment ils avaient ainsi lâché leurs boucliers en rentrant dans un désordre extraordinaire, ils firent courir le bruit que tous ceux qui n'étaient pas revenus étaient morts. La bonne fille me raconta, en essuyant ses larmes, une scène qu'il faut confier à l'histoire. En apprenant que j'étais tué, elle avait mis un mouchoir noir sur son bonnet blanc, et s'en était allée à la mairie de notre arrondissement, rue Garancière, à l'endroit où se trouve aujourd'hui la librairie Plon. Elle était accompagnée par la femme de notre capitaine, M^me^ Marion, une parente de l'illustre professeur Saisset, et la mère d'un de nos compagnons, spirituel et vaillant guerrier qui mourut tristement au Mexique. C'était Quinet, le

grand Quinet, mon vieil ennemi Quinet, qui était colonel. Mme Marion, qui le connaissait, avait une petite estime pour lui. Elle demanda à le voir et entra, suivie de bon nombre de mères de famille, dans une pièce où Quinet déjeunait plantureusement. Elle demanda des nouvelles de notre bataillon. Quinet répondit qu'il n'en savait rien.

— Comment, monsieur, dit Mme Marion, petite, maigre, jaune, belle pourtant d'énergie avec des yeux noirs éblouissants, comment, monsieur, vous êtes le colonel et vous êtes là à déjeuner tranquillement pendant que vos soldats se battent, et vous vous en inquiétez si peu que vous ignorez s'ils sont morts ou vivants! Monsieur le colonel, vous êtes un lâche.

Victorine trouvait que c'était bien tapé.

Outre la vermine, je rapportai un grand principe de cette expédition, Je ne l'exposerais pas, s'il n'était partagé avec le grand Napoléon : c'est que la guerre civile virilise les simples.

Augustin Cochin, que j'avais connu dès les premières heures de l'adolescence, me fit appeler. L'Assemblée, après les journées de juin, avait voté plusieurs millions pour venir en aide aux pauvres, notamment aux femmes et aux enfants des insurgés.

Trélat, qui était, je crois bien, — sur ce détail ma mémoire n'est pas précise, — maire du XIIe arrondissement, l'avait prié de l'aider dans la distribution de la portion des secours attribuée à cette circonscription, l'une des plus misérables, des plus grouillantes et des plus révoltées de Paris,

et il me demandait de visiter la rue Mouffetard, qui avait fourni le plus farouche contingent à l'émeute.

On devine les réclamations, parfois furieuses chez des gens persuadés, par cinq mois de paradoxes révolutionnaires, non pas que nous leur apportions un bienfait, mais que nous leur restituions une minime partie du bien à eux volé. Notre propriété, c'était le vol!

On devine aussi les écœurantes comédies que l'on nous jouait, les petits enfants que l'on se repassait de maison en maison, d'étage en étage, pour augmenter avec le nombre d'enfants la quantité des secours.

L'on nous recevait parfois dans des antichambres sordides. Poussions-nous la porte, nous nous trouvions dans un salon qui n'était pas, comme dans le *Pré-aux-Clercs*, le rendez-vous de bonne compagnie.

En somme, les menaces n'étaient pas bien dangereuses après la leçon que nos faubouriens venaient de recevoir, et l'on déjouait assez aisément les ruses des faubouriennes. Mais il y avait un autre ennui.

Cochin n'était pas seul à choisir des amis pour visiteurs. Tous les coquins n'avaient pas passé aux insurgés. Il y en avait beaucoup dans les administrations républicaines des mairies.

Nous ne tardâmes pas à apprendre par les pauvres eux-mêmes, qui en devenaient plus insolents, que certains de nos collègues faisaient danser l'anse du panier et se distribuaient à eux-mêmes une quote-part des bienfaits de la République.

Cette mauvaise compagnie n'avait rien d'encourageant. Je m'en vins dire à Cochin que la rue Mouffetard avait perdu tout attrait pour moi et que je m'en allais en vacances.

Je connaissais sa sensibilité et sa délicatesse, je ne voulais pas l'attrister en lui dévoilant ces vilenies. Il me parla de la charité, comme il en savait parler. Je fis un pas de plus vers la vérité et je lui racontai les insupportables roueries de cette population malodorante — je dis moralement, car la Société de Saint-Vincent de Paul nous avait bronzé les narines.

— Eh ! mon cher ami, me dit Cochin, malgré tout, ces gens-là sont encore plus malheureux que nous.

Il avait de ces arguments renversants qu'il tirait du fond de son cœur charitable.

Il fallut donc lui dire la fin du jeu : c'est que je ne voulais pas être le collaborateur de coquins. Il devint triste.

— Que deviendrons-nous si les honnêtes gens refusent de faire la charité, par la raison qu'il faut traverser un ruisseau pour entrer dans la maison des pauvres? Voyez-vous, mon ami, continua-t-il en reprenant son paisible sourire et en fixant sur moi ses grands yeux bleus, de ce bleu, comment dire? de ce bleu austère que j'ai rencontré encore dans les prunelles de Guizot, la charité est comme la cuisine. Si l'on regardait les mains des cuisiniers, hein !... Nous dînons, pourtant, et même avec gourmandise. Allons, un peu de gourmandise pour la rue Mouffetard.

Mais j'étais moins incomparablement charitable que lui. La cuisine du faubourg m'avait coupé l'appétit de la charité, et je persistai à regagner mes « prairies vertes et fleuries ».

Quelques mois après, en rentrant de vacances, je rencontrai Mᵉ Oscar Moreau. Il n'était pas sot. Il me dit en souriant : — Est-ce qu'il y a encore des barricades entre la rue de Vaugirard et la rue Drouot?

— Il y en aura jusqu'à la fin de nos jours, lui répondis-je en riant.

Ce fut, en effet, la dernière affaire que j'eus avec l'antre de la justice.

Ma chère mère, que des devoirs de famille appelaient pour longtemps hors de Paris, n'était plus là pour me rappeler sans cesse aux devoirs judiciaires. Enfin, l'abbé Duquesnay la décida à ne pas me laisser plus longtemps dans cette vie où je travaillais mal, sans goût, sans encouragement et dès lors sans avenir. Je n'ai jamais oublié ce service qu'il me rendit avec cette chaleureuse et affectueuse amitié qui m'avait attaché à lui... Quand il fut nommé évêque, je le perdis de vue, je fus plus de vingt ans sans le voir et par un mot qu'il me fit dire, peu d'heures avant sa mort, je vis qu'il ne m'avait pas oublié.

Me voici maintenant voué aux belles-lettres et Dieu montra qu'il m'y voulait. Il voulait peut-être aussi me récompenser d'avoir obéi du moins mal que je pouvais aux intentions maternelles, et la Providence m'accorda pour mon entrée dans le labeur littéraire — car jusqu'alors j'avais peloté

en attendant partie — trois dons les plus précieux qu'elle puisse accorder dans ce bas monde : un grand et ferme dessein, un bon et intelligent compagnon et un début de lettres magistral.

## III

### L'ÉRUDITION

Définition. — Le public tel qu'il se compose aujourd'hui n'est pas très imposant puisqu'il embrasse à peu près toute l'humanité; en ce siècle, tout homme se mêlant de savoir lire, il est loisible à ceux qui se mêlent de savoir écrire de penser à leur portier quand ils prennent la plume. Pourtant je connais peu de parrains plus embarrassés que l'auteur qui veut donner un nom au lecteur.

Il est difficile de l'appeler, comme Rabelais : *Beuveurs très illustres;* plusieurs se fâcheraient en disant qu'on joue à saute-mouton sur le mur de la vie privée. Sire, serait risqué. L'appeler comme fait Sterne : Votre Seigneurie, il me jetterait mon livre à la tête; ou, comme font les bons nigauds : citoyen, il me traiterait de diffamateur! Cher lecteur est compromettant; lecteur bénévole, suranné; le lecteur, c'est maigre. Le public, c'est présomptueux, mais que c'est gracieux, et quel attrayant spectacle! On entrevoit une foule immense qui s'entretue à la porte d'un éditeur, une queue d'admirateurs

éblouis qui se déroule en replis tortueux jusqu'aux horizons lointains.

Nous disons donc : le public, sans nous refuser toute autre appellation qui nous semblerait séduisante.

Le public donc voudra bien comprendre que par le mot *érudit* nous entendons surtout les *médiévistes*, comme on dit en décente compagnie; les moyenagistes, comme disent les envieux; les moyenageux, comme disent les jaloux et les haineux. Des haineux, il y en a; le plus houspillé, le plus étonnant de la bande, c'est un homme obèse qu'on nommait ou qu'on nomme Soury, je crois; il faisait de la critique dans quelque journal de moyenne, représentant la bourgeoisie républicaine, je ne sais plus quel succédané du *Temps*, peut-être le *Temps* lui-même. Il n'était pas ignoré, je crois même qu'il avait été à l'École des Chartes. Un de ses confrères lui porta les *poésies complètes* de Charles d'Orléans que je venais de publier. Ce Soury se mit en grande colère. — J'ai une telle horreur du moyen âge, s'écria-t-il, indigné, que j'aimerais mieux ne jamais écrire que de dire un mot de Charles d'Orléans.

— Omar, lui dit son ami.

Ce gros garçon était fort rouge et pas très frais. Il se fâcha, mais on ne put jamais savoir ce que Charlemagne lui avait fait.

Des envieux, il y en a aussi, il y en avait du moins; des gens de grande valeur intellectuelle sans doute, mais qui ne comprenaient pas bien d'où sortait ce tapage littéraire. Ils étaient tentés

de dire comme Louis XIV à l'aspect des tableaux de Téniers : « Qu'on m'enlève ces magots : » comme Voltaire à propos de Shakespeare : « C'est un recueil de somptuosité, un marécage où nagent des choses monstrueuses. » L'Université en 1850 en était encore, dans sa presque totalité, aux fameux vers de Boileau :

Villon sut le premier, en ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

les plus étonnants vers que l'on puisse présenter à la stupéfaction humaine, car ils ont réussi à renfermer autant d'erreurs que de mots.

Il n'était donc pas possible d'appliquer le mot d'érudition à ces études sur le moyen âge. Je l'appris à mes dépens, à mes petits dépens, car le mal ne fut pas très grand.

Montalembert, lui, était passionné pour le moyen âge. Il y mettait cet enthousiasme chaud qui lui attachait si aisément les cœurs et qui les lui détachait aussi ; car, s'il était candidement attrayant, cet enthousiasme, il était très exigeant, et il n'admettait pas volontiers qu'on comprît le temps passé autrement que lui. Nous étions capables d'écrire sur le moyen âge, et c'est ma passion pour ces études qui me valut sa sympathie. Je lui avais proposé de faire chaque mois dans le *Correspondant*, vers 1860 — je ne me rappelle plus bien les dates, mais sûrement avant 1860 — un article intitulé Courrier de l'Érudition. « Vous êtes mieux qu'homme du monde capable de faire cela très

bien », me répondit-il avec son aimable politesse.

J'envoie donc mon Courrier de l'Érudition. Peu de temps après, je revis Montalembert, non pas précisément penaud, mais légèrement embarrassé. D'une part, comme il était délicat, il lui en coûtait de ne pas tenir sa promesse; de l'autre, comme il était très accessible à la critique et, de plus, quoi qu'on en eût dit, plein de modestie, très respectueux de l'autorité, il ne voulait pas démentir Lenormant, personnellement chargé de la direction du *Correspondant.*

Celui-ci, en bon universitaire, trouvait impertinent le mot érudition appliqué aux études du moyen âge. Il voulait m'imposer un autre titre. Montalembert n'y voyait pas d'inconvénients, mais c'était le temps de la bouillante et impatiente jeunesse; elle venait de me faire quitter la *Revue des Deux Mondes.* Elle me roidit encore cette fois et, dès lors qu'on ne voulait pas que nous autres, médiévistes, nous fussions les érudits par excellence, je reprenais mon projet comme j'avais repris mes articles à Buloz. Toutefois je ne rompis pas avec le *Correspondant*, où je suis, je crois bien, le plus ancien collaborateur.

Au fond, je reconnais qu'ici, comme dans mes rapports avec la Revue, j'avais purement tort. Pourquoi, en effet, Champollion et Boissonade, parce qu'ils s'occupaient des papyrus égyptiens, ne méritaient-ils pas le titre d'érudits comme Raynouard et Ampère qui étudiaient les manuscrits français? Pourquoi le *Ramayana*, l'*Illiade*, l'*Énéïde* ne conféraient-ils pas autant de titres de gloire à leurs

annotateurs que la *Chanson de Roland?* Mais nous étions en pleine réaction, et puisqu'on en était encore à l'*Enfin Malherbe vint*, nous montrions patriotiquement le poing aux assyriologues et aux égyptologues comme aux hébraïsants et aux indianisants. Mais si l'érudition était pour nous plus respectable quand elle traitait du moyen âge, nous ne chantions pas la *Marseillaise* contre les humanistes latins; ceux du collège de Saint-Bertin, où l'on avait conservé des traditions qui paraissaient remonter au bon Rollin, avaient cherché à faire de bons humanistes. Je me gardai, comme je l'ai dit et le dirai peut-être, dans les meilleurs termes avec le latin, jusqu'en ces dernières années où, me livrant tout entier à la société des Jacobins, je n'eus plus rien à faire avec lui.

Le grec, que mon professeur de rhétorique m'avait fait prendre en gré, fût oublié plus facilement, quoiqu'il me fût bien plus sympathique, et je me trouvais un peu éperdu quand j'en eus besoin en 1855, car je n'ai guère de livres grecs.

Mais ma première fureur de bibliophile me précipita vers les classiques latins. J'avais quelques amis avec qui je causais des elzévirs en lettres lourdes ou en lettres italiques. Ils n'étaient pas trop chers, et cela convenait à la modestie obligatoire de mon modeste boursicot d'étudiant. Tous les pédants prétentieux, envieux, impies et railleurs du seizième et du dix-septième siècle, depuis Érasme jusqu'à Bayle, trouvaient grâce à mes yeux à cause de leurs inquiétudes passionnées, qui se portaient sur les mêmes découvertes de l'érudition

classique. Mon imagination hanta souvent les Ulric de Hutten, comme les Guy Patin, les Henri Estienne, les Naudé, les d'Aubigné, les Scaliger, les Ménage, et cent autres membres de ce petit clan dont la passion était l'amour des livres et qui, en France, en Italie, en Allemagne, en Hollande, en Suède même, attendait comme un événement considérable un Alde, un Elzévir, et s'enfiévrait dans l'espérance de comprendre un jour tous les vers de Perse.

C'est ainsi qu'en ces temps héroïques, nous étions abandonnés même par nos amis naturels, et, quand on fut parvenu à faire admirer les beautés épiques du « moindre romancero », nous eûmes grand'peine à faire valoir ensuite les droits de l'histoire littéraire, l'utilité d'étudier les genres moins élevés et les auteurs moins originaux.

Sainte-Beuve se croyait un peu le père du médiévisme poétique par ses études sur Ronsard. Comme le bibliophile Jacob avait été proclamé par les Allemands le père du médiévisme satyrique par ses grossiers romans, il n'admettait pas, à cause surtout de ce bibliophile et de ces romans, qu'on se préoccupât d'autres choses que de la bande poétique du moyen âge. En 1868, il me reprochait, avec une aigreur que je n'ai pu oublier, de quitter le treizième siècle pour me perdre dans des études sur le quinzième et le commencement du seizième siècle.

Mais, monsieur, je ne m'y perds pas, je m'y retrouve. C'est par là que j'ai commencé, et je voulais lui expliquer une méthode que j'exposerai tout à l'heure. Mais il ne sortait pas de la *Chanson de Roland*, il n'avait pas le sens philosophique de

l'histoire. C'était un esthète, un raffiné, il ne voyait rien entre cette *Chanson de Roland* et la Pléïade.

De tous les bons devis qui précèdent on voudra bien conclure que, tout en faisant amende honorable à Montalembert et à Lenormant, et en excusant Sainte-Beuve à cause de la splendeur poétique de Ronsard, j'applique les mots érudit et érudition uniquement au moyen âge.

Peut-être voit-on se détacher dans le vague cette œuvre que j'ai qualifiée de grande, quels qu'en pussent être les ouvriers, la voici dans sa pleine lumière.

## IV

### LES ÉTUDES SUR LE MOYEN AGE

Ce projet que nous avions ne manquait pas d'originalité, et il y avait de quoi faire la fortune et la gloire d'un habile homme.

Il s'agissait de *vulgariser* la littérature du moyen âge, de gagner l'opinion publique de façon à forcer les portes de l'Université et à donner à la vieille littérature française une place dans l'instruction, dans les cours, dans les programmes, à côté des classiques grecs et latins.

Nous ne disions pas comme le bon Clément, l'ennemi de Voltaire :

Qui nous délivrera des Grecs et des Romains ?

Non, nous admirions la beauté des classiques. Nous reconnaissions la nécessité de cette éducation du goût. Nous voulions bien admettre que cette beauté fût incomparable; mais elle n'était pas à nos yeux exclusive. Le génie national en « sa plus verde nouveauté » présentait des grâces différentes, des lueurs intenses d'un autre génie, et il paraissait bon de mieux connaître le génie des ancêtres et de tirer profit esthétique de cette intelligence nationale.

Cette idée était triomphante, et j'en puis donner la preuve : c'est qu'elle triompha. L'étude de la littérature du moyen âge est entrée dans le programme du baccalauréat, et la *Chanson de Roland* n'est plus un monstre inhumain. Entre Berthold, le premier vraiment connu, vraiment grand poète du moyen âge, et Marot, le dernier, le ciel littéraire, qui était jadis un simple rideau de brume froide, d'une noirceur épique, s'est piqué d'étoiles filantes qui ont répandu autour d'elles une lumière destinée à former une atmosphère brillante et sans nuage.

Il ne fallait pas un esprit très lumineux pour prévoir le succès de nos efforts; outre le bon sens, la logique, la vérité et le patriotisme, nous avions pour nous l'attrait de la nouveauté et l'instinct de réaction comme de révolte.

Que manqua-t-il à notre projet pour former école? Un ambitieux doublé d'un Dubarry ou d'un Géraudel, qui eût offert au public le moyen âge avec un peu de l'insistance qui ont rendu triomphante la douce Revalescière et les pilules.

On eût trouvé un drapeau flamboyant et des

gens tout prêts à souffler dans les trompettes de la Renommée, mais, encore une fois, il fallait que l'un de nous fût doué de cette faconde méridionale qu'on raille parce qu'elle est risible, parfois insolente et qu'elle sert fréquemment de cornac à la médiocrité, mais qui sert parfois aussi à mettre en branle les idées.

Nous étions tous des gens modestes ou indolents, des sincères, des débonnaires; les meilleurs de nous aimaient la beauté littéraire et la vérité historique; ils pouvaient l'aimer avec une gentille passion et un parfait dévouement, mais avec désintéressement, pour elles-mêmes, et nul de nous n'avait ni assez de génie, ni assez de défaut pour chercher dans l'amour de la poésie française et l'étude des vieilles mœurs un tremplin, une tribune, un boniment politique ou académique.

En 1856, en tête des nouvelles en prose du treizième siècle, nous exposâmes, Louis Moland et moi, la pensée que nous avions jusqu'ici gardée derrière la tête.

Nous développâmes le mystère de notre plan avec une paisible modestie, sans tambour ni trompette. Nous y disions ceci :

« Notre but, en publiant ce volume de Nouvelles du treizième siècle, a été de donner un livre de lecture et de littérature, plutôt qu'un livre de science et d'histoire. Nous avons moins pensé aux savants qu'à toute autre partie du public intelligent. Nous portons comme il convient une grande estime aux érudits, nous rendons entière justice aux travaux de nos prédécesseurs dans l'étude du

moyen âge, mais nous pensons qu'il est temps, pour le moyen âge, d'exercer une plus large influence sur les tendances littéraires de notre époque. La littérature actuelle n'est point tellement féconde qu'elle ne puisse trouver le temps de regarder en arrière, l'imagination n'est pas assez riche pour faire dédaigner la mémoire. Les œuvres contemporaines, généralement médiocres, les écoles littéraires déroutées, incertaines, nous ont donc engagé à chercher dans le passé quelques-uns des germes de l'avenir, à montrer aux esprits fatigués de l'imitation des étrangers, les prémices, les spontanés, les vigoureux essais du génie de la France.

« La langue française n'a point à retourner en arrière. L'idiome du moyen âge peut l'aider à retrouver quelques mots perdus, quelques locutions maltraitées par les savants, les latinistes, les précieuses, les courtisans ou les philosophes des siècles qui nous précèdent; il peut lui fournir le modèle de quelques tournures plus concises ou plus gracieuses; mais nous reconnaissons que la grammaire du treizième siècle n'a point le devoir de tenter une insurrection contre la syntaxe du dix-neuvième. Celle-ci est trop formée, trop arrêtée, pour profiter, comme aussi pour perdre, à tout contact extérieur.

« Mais, si la langue du moyen âge est une langue morte, — c'est une opinion qu'on est excusable d'admettre, — la littérature du moyen âge est vivante. Elle nous touche par les mœurs, par les idées, par le caractère, mais principalement par

nos qualités et nos défauts, qui sont en partie restés les mêmes : elle nous prend par les liens du sang ; elle nous instruit surtout, parce qu'elle est, ainsi que nous l'indiquions plus haut, l'expansion de notre génie, de notre intelligence, de notre esprit ; mais de notre génie plus libre, de notre intelligence plus jeune, de notre esprit plus sincère. L'imagination du dix-neuvième siècle doit gagner à entrer dans les voies de cette méthode naturelle, simple et logique, qui va au but en cueillant les fleurs du chemin, en faisant ressortir les traits caractéristiques des personnages et tous les éléments du drame, mais sans efforts et sans perdre de vue ni la loi morale, ni la donnée principale de l'œuvre. Notre génie ne saurait être gêné au milieu de cette atmosphère tantôt grandiose, tantôt gracieuse, parmi ces acteurs toujours réels, agissant nettement, sensément, sans embarras comme sans prétention. A coup sûr, enfin, l'invention de ce temps-ci a grandement besoin de cette observation sincère, de cette analyse fine et ingénieuse, mais sage et large, regardant de haut, fouillant profondément parfois, et concluant moralement. »

Le manque de tambours et de trompettes enleva toute espèce de sonorité à cette proclamation. Personne n'y fit attention. Je me trompe, elle frappa un Italien et me gagna la sympathie de Pierre Angelo Pierotti. Pourquoi me choisit-il plus que Moland pour me décocher les traits de son admiration, c'est un mystère qu'il a emporté dans l'autre monde, car il est mort après m'avoir longuement interrogé sur une famille Cornu, qui

avait existé au treizième siècle et dont le nom le ravissait.

En somme la posture historique des érudits du milieu de ce siècle fut assez fâcheuse. Nous jouions les grandes utilités, c'est tout.

Nous trouvions en avant de nous des individualités plus grandes que nous, et nous avions après nous des groupes plus savants que nous. Nous ne découvrîmes pas la contrée. Nous y bâtîmes les premières maisons avec des matériaux que quelques autres avaient déjà commencé à tirer de terre, et les pierres de ces maisons, nos successeurs les sculptèrent.

Nous ne fûmes guère que des pionniers, mais je crois qu'il serait injuste de nous refuser ce qualificatif.

Ce serait trop long, n'est-ce pas, monsieur, de vous exposer l'historique du voyage du moyen âge dans le dix-neuvième siècle, bien sec aussi; un autre vous racontera comment ce mélange de grossièreté licencieuse et d'exquise naïveté, qui se rencontre dans les poésies populaires du moyen âge, frappa dans la seconde moitié du dix-huitième siècle quelques esprits curieux, bercés par le libertinage voltairien ou le sentimentalisme de Rousseau.

Le comte de Caylus, puis Legrand d'Aussy, Méon, puis vingt autres gens de quatrième ordre amenèrent les esprits légers à regarder les mœurs antiques sous le manteau des grands savants; les Bollandistes, les Bénédictins apportèrent de plus austères lumières.

Mais on peut dire que, pour le public, le moyen âge fut découvert par les illustres esprits qui répondent aux noms de Raynouard et d'Ampère. L'un découvrit le génie de la langue; l'autre donne la synthèse de la littérature. Cela incomplet sans doute, et non sans erreurs, mais lumineux, excitant l'esprit comme l'imagination et ouvrant les barrières. Au-dessous d'eux, et après eux, Fauriel Méon qu'il faut encore nommer, Francisque Michel, Le Roux de Lincy, Géruzez, au-dessous encore Cherbuliez, Jubinal.

C'était là les principaux de nos anciens, qui nous entraînèrent dans l'école.

Vitet, avec ce goût large, exquis, fureteur qu'il possédait; cette passion pour le beau dont il recherchait les rayonnements partout, avec une si ingénieuse pénétration, Vitet venait de donner un grand appui à nos idées. Il avait publié, dans la *Revue des Deux Mondes*, un article qui fit quelque bruit sur la *Chanson de Roland.* Je l'aimais de grand cœur et vais bientôt parler de lui, longuement sans doute; je songeai à lui demander de prendre la tête du mouvement médiéviste. Mais il n'était pas assez érudit sur les origines, il n'était plus assez jeune et il était trop arrivé. Riche et académicien, avec une grande situation politique, littéraire, sociale, il n'eût pas eu la ferveur nécessaire.

Nous continuâmes donc de semer paisiblement et modestement notre petit grain, en pensant que Dieu ferait pousser la moisson s'il lui plaisait.

Je dis nous, car je pense à plusieurs des érudits que nous allons rencontrer bientôt à la Bibliothèque

Elzévirienne, mais je pense surtout à ce bon et cher compagnon déjà nommé, Louis Moland.

## V

### LOUIS MOLAND. — LA BIBLIOTHÈQUE ELZÉVIRIENNE. MES AUTRES COLLABORATEURS.

Cet ami fut mieux qu'un compagnon, plus qu'un collaborateur : ce fut un frère, un frère de lettres, et jamais il n'y eut de meilleure fraternité littéraire, plus unie, plus loyale, plus fidèle. Il vit encore pour la grande joie de mon cœur (1), mais en ce moment, pour la gêne de ma pensée, qui ne s'ébattra pas aussi aisément et n'osera pas tant appuyer sur ses mérites. Si je ne le dis, qui le dira? Personne à coup sûr, car si, comme on l'a déjà constaté, comme on le constatera encore, je suis un notable échantillon de cette belle et entraînante vertu de modestie, il est lui la modestie en cheveux blancs comme il le fut en barbe blonde.

Nous étions presque compatriotes, à quelques mois près du même âge; placés sur le même degré de l'échelle sociale, nous avions été au même collège, nous nous étions retrouvés faisant les mêmes études de droit avec le même mépris intime pour

(1) M. Louis Moland, depuis qu'ont été rédigés ces Mémoires, a devancé de bien près dans la tombe notre tant regretté M. d'Héricault.

icelui. Nous n'avions ni les mêmes relations, ni les mêmes amis. Il était un plus *escolier* mais un peu plus mondain. Il n'était pas un catholique militant. Mais quand, je ne sais comment, tout doucettement, sans rien précipiter, nous découvrîmes que nous avions le même goût pour l'érudition, les liens de compagnonnage intellectuel commencèrent à se nouer et l'amitié, toujours la même, toujours pure, toujours loyale, toujours sûre d'elle-même et de l'autre, toujours riante, toujours fidèle, a fait comme le soleil de Louis XIV *vires acquiret eundo*, et après cinquante ans de cette collaboration de nos esprits, de cette juxtaposition de nos cœurs, je dis juxtaposition — et ce fut, en effet, la curieuse loi de nos relations intellectuelles — il ne se fit nul mélange, apparent du moins, de nos esprits, de nos âmes. Nous gardâmes chacun nos relations, parfois différentes; nous conservions également notre naturel, nous avions nos travaux particuliers à côté de nos travaux communs. Nous nous en faisions confidences pourtant, nous nous demandions conseil. Nous n'eûmes jamais d'autre confident que l'un l'autre et nous ne nous cachâmes jamais rien. Nous avions assez d'estime l'un pour l'autre, nous connaissions assez notre loyauté, notre éloignement naturel pour toute vilenie, exploitation, trahison; nous étions assez intelligents de la nature humaine pour que nos imperfections et faiblesses pussent se montrer sans confusion, sans rompre la dignité de notre amitié et le fond de respect réciproque sans lequel nulle relation ne dure en sa beauté et bonté.

Nos qualités et nos défauts — même les défauts — s'accordaient très bien. Il avait l'intelligence, moi l'imagination plus étendue. Il s'ensuivait qu'il voyait très clair plus vite et moins loin; la synthèse lui venait plus promptement, à moi plus largement mais plus lentement. Cela étonnait bien, même nos plus intimes amis, habitués à voir en moi le représentant de l'impétuosité junévile, en lui le modèle de la sérénité un peu flegmatique; mais les ardeurs de mon imagination remuante et colorante galopaient encore dans les nuées, quand son froid et précis jugement arrivait au but. Il avait publié deux romans que je battais encore les buissons.

Quelle belle, douce et riante vie nous menions pendant les premières années de notre jeunesse activement laborieuse, aisément ensoleillée par les joies simples. Jouissant de toutes les ardeurs de l'amitié, du paisible contact de deux intelligences vives et honnêtes. Tous deux aisés aux rires, et comme il nous fallait peu de chose pour être heureux!

C'était une journée passée dans les champs aux jours du frais printemps ou de l'été brûlant qui nous apportait la plus grande joie. Joie parfaite de l'esprit et des muscles, intensité de la passion poétique et pastorale, bonheur des yeux, mouvement des idées, caprices de l'observation, échange d'illusions et d'espérances, causeries sous le gai soleil, au milieu des plaines verdissantes et des bois pleins d'ombre et d'oiseaux.

Quand nous avions bien travaillé, nous nous don-

nions un jour de fête; nos bourses juvéniles n'étaient pas bien gonflées. Mais en ce temps-là, cinq francs c'était quelque chose, et nos plus luxuriantes journées ne nous coûtaient pas plus de dix francs. Nous mettions donc chacun dix francs à la masse. Je suis un méprisable financier, mais Moland était au-dessous de tout et c'est moi qui avais la caisse. Nous prenions le premier train du matin et nous descendions à une station quelconque à une dizaine de lieues de Paris, à un endroit où un souvenir de roman, une annonce de gazette, une étude longuement faite d'une carte routière nous avaient persuadés qu'il y avait du pittoresque au chapitre, du sauvage, des bois, de l'eau, du Robinson Crusoé. Et nous voilà partis à l'aventure, découvrant des villages, des paysans, auxquels notre seule imagination donnait de l'originalité; des auberges et des victuailles auxquelles notre seul appétit donnait du relief, riant aux humains ou maugréant contre la pitance, fumant, chantant, traversant les clairières, les ruisselets, les sentiers serpentant sous bois. Et encore à l'heure qu'il est, toute notre imagination de soixante-dix ans veut tressaillir et nos vieux cœurs sourire de bel aise : « Te rappelles-tu? Te rappelles-tu le jour où je faillis me noyer à Saint-Omer; le jour où tu étais pris dans les hautes herbes de la Seine à Corbeil; la chasse que nous donnèrent les moustiques dans la forêt de Bondy ; le village de Chevry, que nous surnommâmes Chevry-les-Bonnes-Gens, parce que nous y trouvâmes un cabaret où on ignorait ce que c'était que le café, et le village de Livry que nous visitâmes en l'hon-

neur de Mme de Sévigné, et où il nous fallut attendre que le train de Paris fût arrivé pour avoir du beurre; et cet horrible vin de Clamart que nous payâmes trois sols les deux litres; et cette bonne tourte au godiveau, dont nous croyions la recette perdue depuis le dix-septième siècle; et la forêt de Compiègne; et les bois de Meudon, de Bellevue, de Clamart, qui nous semblaient si ravissants; et cette forêt de Fontainebleau où je détalai si prestement devant une vipère ». Tout cela, et mille autres souvenirs de cette naïveté semblent puérils. Que de joies nous y avons trouvées, et, quand je les regarde dans le lointain clair, où nous promenions nos espérances, où nous jetions au vent quelques bons proverbes, quelques lambeaux de la poésie du moyen âge, quelque éclat de rire sans grande cause, il me semble que j'aperçois un coin du Paradis terrestre,

C'est qu'alors nous n'avions eu ni soucis, ni fièvre, et que si nous avions reçu de Dieu un triste présent, qui était l'inhabileté à nous faire valoir, la mollesse pour agir, la paresse pour solliciter, la honte de demander et l'impossibilité de l'insistance; il nous donnait un cadeau, le plus doux de tous après la Foi, c'était la bienveillance, le don de voir le bon côté des choses, des hommes et des paysages.

Je vais dire ce qui, à l'heure qu'il est — et il y a plus de quarante-cinq ans que cela est passé — nous fait encore rire aux larmes; ce n'est pas dramatique, ni bien intéressant, et vous en conclurez à quel point nous étions jeunes.

Nous étions donc allés, au temps d'août, passer deux jours auprès de la Seine, à Corbeil. Nous nous étions logés à l'hôtel de la *Belle-Image*, Moland, Jules de Vic et moi. Jules de Vic ne touchait en rien à la littérature, c'était un de nos compatriotes, bon et joyeux garçon. Notre sacoche était assez bien garnie en ce moment. Nous fêtions je ne sais plus quel succès littéraire, nous fûmes sardanapalesques et la note se montait à une trentaine de francs. Au matin, quand nous partîmes, le maître de l'hôtel, la servante et les deux domestiques se présentèrent en faisant des rêves d'or sur l'ampleur de ma bourse. Je payai — j'étais toujours caissier — et je dis avec magnificence : « Vous garderez le reste et le partagerez entre vous. » Je partis majestueusement, comme il seyait à un homme opulent et quand je me retournai, les quatre personnages me regardaient avec des yeux étonnés. Je les saluai avec une grâce conquérante et je partis. Mes deux compagnons me suivaient. Tout à coup, quand nous fûmes hors de Corbeil, je les entendis éclater de rire, tomber à terre et se tordre.

Le reste que j'avais donné avec un aplomb de grand seigneur et des airs de prince indien se composait d'un sou ! Un sou à partager en trois ! J'avais cru donner un petit écu.

J'avais envie de retourner sur mes pas, mais je me contentai de ne plus retourner à *Belle-Image*.

Après ces débauches de l'âge d'or nous nous remettions au travail. Pendant près de vingt ans nous hantâmes les bibliothèques de Paris avec une gravité magistrale, tantôt l'une, tantôt l'autre, rare-

ment la Mazarine, rarement les Archives, un peu plus Sainte-Geneviève, presque toujours l'Arsenal ou la bibliothèque de la rue Richelieu. Celle-là, nous la vîmes sous ses trois couleurs : royale, impériale, nationale. En principe, nous travaillions chacun chez nous le matin, après le déjeuner; nous nous rejoignions pour aller ensemble visiter nos chers livres. Nous revenions chez l'un ou l'autre lire, causer, travailler; l'heure du dîner poussait chacun de nous à la table maternelle, et le soir nous nous retrouvions au café, au milieu de compatriotes et de *gendelettres.* Mais je parlerai plus tard de cette espèce de cercle, et je veux dire comment j'entrai à la Bibliothèque Elzévirienne. Ce fut en voiture. Je me rappelle le début de ce jour illustre, non pas absolument par mon entrée dans l'antre de l'érudition, mais parce que ce fut en l'espace d'un demi-siècle le jour où il plut davantage à Paris.

Il semblait que le Créateur eût gardé une assez forte provision de l'eau du déluge, ou plutôt il semblait avoir vidé le lac de Genève pour le verser sur les hauteurs de Lutèce en un rien de temps. Le déluge n'avait pas duré plus que cela et le ciel était redevenu clair, mais chaque rue qui descendait du faubourg était changée en un torrent paisible ou impétueux suivant la pente, formant çà et là de mignons lacs où on avait de la boue jusqu'aux genoux; le reste du chemin roulait des flots gris qui offraient un bain de pied jusqu'aux mollets.

Quand la pluie eut cessé, je quittai le café de Fleurus, qui touche au Luxembourg, pour aller à la Bibliothèque de l'Arsenal, puis voyant que le jardin

avec ses flaques d'eau où nageaient les feuilles, les branches brisées, les fleurs déracinées, rappelait les marais d'Irlande dont je connaissais les attraits trompeurs, je me dis que j'irais à la bibliothèque de la rue Richelieu, et je me dirigeai en pataugeant fort, car les trottoirs eux-mêmes avaient participé au partage des eaux du lac de Genève, vers la rue Madame.

Là je rencontrai torrent lui-même, comme aimait à dire Murger. Il descendait à flots pressés du carrefour de l'Observatoire, peut-être de plus haut encore et par la rue de l'Ouest — aujourd'hui rue d'Assas — en déversant ses ondes furieuses par la rue Madame.

J'étais mélancoliquement devant la rencontre de cette rue et de la rue de Fleurus. Tous les Parisiens étaient encore rencognés chez eux; çà et là, on apercevait un malheureux comme moi faisant le pied de héron au bord de l'eau.

Je ratiocinai en moi-même sur cette triple hypothèse : remonter le trottoir jusqu'à la source de cette inondation pour aller à la rue Richelieu en passant par la gare de Sceaux, c'était une promenade qu'il valait mieux réserver pour le temps chaud; me précipiter à la nage et regagner mon domicile, qui n'était pas très loin, mais il me semblait que je n'eusse pas dîné en paix si je n'eusse visité Charles d'Orléans, avec lequel je causais de bonne amitié depuis quelques jours et dont pourtant je ne publiai les œuvres que vingt ans plus tard.

J'accédai à la troisième hypothèse, qui était de rester là jusqu'à ce que le fleuve se fût écoulé.

Je restai donc et je tombai en mélancolie, je veux dire que je me mis à rêver latin. Je fus bientôt harcelé par des doubles souvenirs de pluie classique. Je ne pouvais pas dépétrer le *tota nocte pluit* du *Jam satis* et de la suite qui paraissait se rapprocher de mon cas.

*Omne cum Proteus pecus agit altos*
*Visere montes.*

Quand les poissons s'arrêtaient sur les ormes,
De la colombe asiles regrettés,
Et que les daims parmi les flots énormes
Nageaient épouvantés.

comme le traduit M. de Séguier dans sa tentative, assez réussie d'ailleurs, de traduction d'Horace vers pour vers et dans la mesure correspondante au mètre latin.

— Mais, me dis-je, voici la civilisation qui reparaît. Au milieu de cette morne et liquide solitude, une voiture débouchait du haut de la rue Madame. Elle menait évidemment un monsieur pressé. Le cheval trottait ferme au milieu du fleuve qui tendait à devenir ruisseau, et il envoyait à droite et à gauche des paquets d'éclaboussures, perdues pour l'humanité, car il n'y avait personne pour les recevoir.

— Voilà un homme heureux, me dis-je, si je profitais de l'absence de toute espèce de police pour prendre son cabriolet d'assaut.

Je repoussai cette tentative criminelle, mais j'en étais si occupé que je négligeai de tirer à quartier et je restai, défiant les éclaboussures au coin du trottoir.

Tout d'un coup j'entendis une voix qui sortait de la voiture et qui me disait :

« Monsieur, puis-je vous jeter quelque part? »

La voix était grêle, mais qu'elle me parut pleine d'attrait!

Je vis sortir de la voiture un petit monsieur jeune et jaune, vêtu d'une redingote noire serrée, très maigre, qui avait l'air d'un créole un peu mâtiné de négrerie. Une barbe noire bien fournie, des moustaches noires assez minces, cachant mal un museau qui avançait laidement, un nez un peu épaté, un beau front honnête et intelligent, sous de beaux cheveux noirs brillants et ondulés et des yeux clairs, francs, pétillants d'aspect, vif et malicieux.

C'était Pierre Jannet, et cette entrée en matière c'était tout lui-même.

Pierre Jannet était bien portraicturé par cette laide bouche et ces beaux yeux, cette bouche sans dents et spirituelle, mais qui était volontiers cynique, et ces regards, expression d'une âme riante et d'une intelligence remarquable pour tout ce qui ne touchait pas à la philosophie. Il était actif, laborieux, dextre à la reconstituance, apprenant vite, retenant bien, et par là, merveilleusement doué du don des langues.

Il n'avait pas fait d'études classiques et il s'en sentit toujours par un manque de tact dans l'esprit, par une sorte d'incohérence dans le goût et un défaut d'ampleur dans le jugement. Il ne savait pas un traître mot de grec et de latin; il avait ce qu'il avait pu gagner à la volée, en lisant non pas son livre de messe, c'était peut-être le seul livre que le

pauvre garçon ne connût pas bien (car il était un des bibliographes bien notés), mais le titre des livres et les citations de latin.

Pour les langues vivantes, il était étonnant. Il connaissait toutes celles de l'Europe. Quand il eut quitté la Bibliothèque Elzévirienne, il s'adonna à la culture des canards et de la langue chinoise. L'idée d'étudier cette langue lui était venue par les canards aussi bien que par les positivistes; les plus beaux de ces palmipèdes étaient nommés mandarins, et les positivistes adoraient le peuple chinois parce qu'ils le croyaient naïvement porté à l'athéisme. Jannet qui aimait également les sinologues, — c'est à lui que je dois ce nom savant — et les positivistes, s'enthousiasma pour la langue chinoise. De plus, l'homme le plus raillé chez lui était Stanislas Julien, qui représentait officiellement l'érudition sinologique officielle.

Jannet prétendait qu'il ignorait en même temps la langue française et la langue chinoise, et quand on voulait parler d'une traduction étonnante, on disait couramment que cela était traduit en Julien. Je cite ce mot parce qu'il représentait bien l'esprit de Jannet qui produisait des accès de fou rire par des moyens simples et peu attendus. On ne voit rien, en effet, de plus vraiment comique qu'un savant traduisant une langue qu'il ignore. Il avait, du reste, ce bon petit défaut de mettre ses mots à l'avoir de ses amis sans penser que cela pouvait être cruel. Ainsi c'est moi qui passais pour l'inventeur de l'ignorance julienne et cela était encore assez embarrassant, parce que si j'étais assez fat

pour prétendre connaître la langue française, de la langue chinoise je savais seulement qu'elle était la plus difficile de toutes.

Mais j'avais assisté un jour dans la salle de la Réserve où je travaillais à la Bibliothèque Impériale, à une scène comique que je m'étais empressé de raconter.

Cette salle de la Réserve était ainsi nommée parce qu'il fallait y aller pour avoir les livres rares et précieux qui étaient mis sous la garde spéciale du conservateur. On la nommait aussi la salle des Globes, à cause des globes gigantesques qui étaient parmi les curiosités de la Bibliothèque, aussi y venait-il un tas d'étrangers que nous exécrions pour les distractions qu'ils nous donnaient et les explications données, toujours les mêmes, par les garçons qui leur servaient de ciceroni.

Un beau jour nous vîmes entrer deux Chinois. Ils étaient alors encore une denrée rare, de vrais Chinois jaunes, pommettes saillantes, yeux bridés, la culotte en soie, les longues nattes, la longue robe, les babouches à semelles de feutre. Ces Tartares, jusque-là indifférents à cette quantité de livres qu'ils voyaient, tombèrent en admiration devant ces rondeurs énormes. Les voici sortant de leur gravité, et se mettant à gesticuler, à bavarder, à interroger avec des gestes fiévreux leur guide. C'étaient des notables, sans doute, on leur avait donné pour cicerone un homme austère, le chef des garçons de salle. Celui-ci, embarrassé de ce *piaillement*, retira son chapeau qu'il était fier de

porter *en bataille*, se gratta le front et se mit à faire des gestes aussi ahurissants que ceux des mandarins. Il entremêlait ses gestes d'un langage étrange, convaincu sans doute qu'en retranchant beaucoup de choses de la langue française il la rapprocherait de la chinoise.

— Vous voir le monument.

Les Asiatiques s'obstinaient à ne rien répondre à ce *sabir*, lui posant de nouvelles questions mandchoues, qui naturellement augmentaient l'ahurissement de notre bon Français.

Le rire me gagna et je criai :

— Envoyez chercher M. Julien.

C'était une révélation.

Un garçon de salle amena bientôt M. Jullien, le meilleur des hommes, je crois, un peu prudhommesque d'apparence, majestueux, mais poli.

Il se mit à parler chinois à ces étrangers, qui le regardèrent avec attention, s'interrogeant l'un l'autre d'un regard inquiet.

Édouard Fournier me dit à mi-voix :

— Je connais la langue chinoise... des gestes. Ces Célestes se demandent si M. Julien ne se fiche pas atrocement d'eux. Ils vont lui percer le flanc.

Mais la physionomie grave et débonnaire de ce savant leur persuada qu'il était sérieux, et ils lui posèrent quelques questions.

Cette fois la comédie se corsa. Julien ne comprenait pas plus ce qu'ils lui demandaient que les autres n'avaient compris ses salutations. Cela dura une demi-heure. Les mandarins tournaient à l'hébétude. Julien suait à grosses gouttes.

— Aux trois magots, dis-je à Fournier qui trépignait.

Enfin, un bibliothécaire qui était là eut pitié du pauvre sinologue, il fit un signe poli aux visiteurs, qui comprirent que la visite étaient finie. Ils se retournèrent de notre côté, firent un beau salut très bas, qui fit frétiller leur longue queue sur leur nuque, et se retirèrent.

Quand ils furent sortis, Stanislas Julien nous dit avec majesté :

— Ces Chinois sont de vrais Chinois, mais ils ignorent la langue chinoise.

Cette fois, nous ne nous tordions plus, nous pleurions et nous faillîmes étouffer.

Je racontai cette risible histoire. On en conclut aisément que le professeur de sinologie n'en savait pas un traître mot. Tout s'explique. Il paraît qu'il y a deux langues dans l'empire du Milieu : la langue parlée qui est populaire et la langue écrite qui est pour les mandarins.

Julien ne connaissait que le langage écrit.

— Savez-vous, me dit Edouard Fournier, ce que signifient les révérences prosternées de ces braves gens ?

— Messieurs, c'est pour vous remercier de vous être moqués de ce gros imbécile. Si jamais vous venez à Canton, nous ne vous disons que ça. Nous vous offrirons une tasse de thé comme on n'en boit pas. Seulement comme vous vous êtes aussi fichus de nous, nous la sucrerons avec de la poudre de Perlinpinpin dont vous nous direz des nouvelles dans l'autre monde.

En fin de compte, au bout d'un an, Jannet, sans professeur, connaissait la langue chinoise. Il paraît que c'est une merveille — et, quand il mourut pendant la Commune, de la petite vérole noire et de son médecin, il troussait un embryon de dictionnaire. Il n'était pas un homme chimérique, quoiqu'il eût l'esprit alerte, et les canards ni les positivistes n'avaient pas tout fait. Il s'était dit qu'une langue aussi peu connue, en un moment où le commerce prenait de l'extension dans l'Extrême-Orient, était une poulette aux œufs d'or.

Je reviens de loin dans la voiture de Jannet. Cela m'arrive souvent. Je n'ai pris personne en traître, et j'invoquerai pour ma défense tous les maîtres en bavarderies.

Jannet se nomma; nous fûmes bientôt en pays de connaissance, par le cher moyen âge, et il m'entraîna à la Bibliothèque Elzévirienne. Quand j'y eus mis les pieds, j'y conduisis Moland. Nous nous y rendions à quatre heures, après la fermeture des bibliothèques, et le soir. En ses plus beaux jours, cette librairie savante, où nous publiâmes plusieurs volumes, siégeait au bas de la rue Richelieu — à peu près à l'endroit où l'on veut que fut blessée Jeanne d'Arc — et nous n'allâmes plus guère qu'à la Bibliothèque Impériale, qui se trouvait dans le voisinage.

Il s'y rencontrait beaucoup de gens de toute opinion et je me liais avec plusieurs comme Chasles que nous retrouverons à la *Revue Européenne*, Livet, Georges Duplessis, Edouard Fournier, Asselineau, de jeunes érudits de province comme

Eugène de Beaurepaire, et surtout Victor Fournel. Ce fut là que je trouvai mon second collaborateur Montaiglon. Mais il n'y eut entre nous jamais grande sympathie, nos relations furent courtes, purement littéraires et il n'en reste guère de trace que sur la couverture de Gringoire.

Mérimée, qui annotait Brantôme, y venait parfois. Nous étions d'accord Fournel, Célestin Moreau — des Mazarinades — et moi pour trouver exaspérant ce sénateur académicien — courtisan — galantin. Il avait la passion des plaisanteries froidement impies, quelques-unes assez drôles, mais débitées avec ce flegme, ce ton tranchant où il excellait et qui eût mis en ébullition la statue de Mathieu Molé.

Aussi longtemps qu'il nous racontait l'entrée de Jean Hiroux dans le paradis, c'était drôle, agaçant, mais il fallait passer quelque chose à sa dignité littéraire que nous reconnaissions. Un jour, il ajouta à la légende un nouveau trait : ce n'était plus saint Pierre, mais la sainte Vierge que ledit Jean Hiroux interpellait vilainement. Me voilà aux mots rudes, le sénateur stupéfait, et Jannet — en sa qualité de directeur de la Bibliothèque Elzévirienne, il n'aimait pas les querelles — qui, avec son gentil esprit, essaye de raccommoder les choses.

— Voyez-vous, monsieur Mérimée, dit-il, il faut excuser M. d'Héricault; on ne peut pas, ici ou ailleurs, parler de Dieu et des saints, sans qu'il croie devoir monter à la tribune pour une question personnelle

Je n'ai pas oublié ce jugement et pense que c'est la gloire de ma vie et un bon augure pour mon ta-

lent, mais à ce moment, je n'en goûtai pas la douceur et je regardai Mérimée d'un air dur.

— Je n'ai pas besoin d'excuse. Je suis de ceux qui admirent Colomba, mais je n'aime pas les plaisanteries qui insultent ce que je vénère. Si M. Mérimée recommence, je saurai que lui dire.

Nous ne revîmes plus cet illustre.

Beaucoup d'incidents rompaient cette régularité de travail. Je ne parle pas des courbettes hypocrites que nous étions obligés de faire à dame Thémis, ni du harnachement de garde-national que nous devions endosser si souvent depuis le 24 février jusqu'à la proclamation de l'Empire. Mais il y avait les devoirs du monde; les trois mois que je passais à la campagne, tantôt dans mon Boulonnais, tantôt chez ma sœur en Normandie ou chez un de mes amis, dont j'ai déjà parlé, Constantin de Nettancourt, n'étaient pas perdus pour le travail : je notais dans ma mémoire les paysages que je voyais, les traits de mœurs et des anecdotes qu'on me racontait. Il m'arriva là maintes aventures, et si je n'eus pas plus de relations avec les esprits et les fantômes, ce ne fut pas de ma faute, car je n'en ai connu qu'un.

C'était un vrai fantôme, il était très beau, et il revenait chaque année le jour de la Sainte-Thérèse, le 15 octobre, à minuit. Bien qu'il ait tué, à ma connaissance, un homme et, d'après la tradition, plusieurs autres individus, il était très paisible, presque immobile, souvent muet. Il n'allait jamais chercher les gens, mais quand on venait le narguer, il se vengeait, et quand il ne tuait pas les assaillants, il les rendait fous.

Il était d'une pâleur marmoréenne et toujours vêtu de blanc ou de gris, mais il changeait de costume selon les événements, et c'était un baromètre politique. Les grands-pères des vieilles gens avec qui je m'entretenais de ses déportements l'avaient vu, avant la première Révolution, coiffé d'un bonnet de coton et armé d'une faulx. On ne comprenait pas ce que cela signifiait, mais on vit clairement plus tard qu'il annonçait le bonnet rouge et la guillotine.

Sous le premier Empire, il portait un grand sabre recourbé, et les gens que j'interrogeais se rappelaient fort bien lui avoir vu un parapluie en 1827, signe incontestable de l'avènement de Louis-Philippe. Au moment où j'entendis parler de lui en 1854, il était vêtu en chevalier; on le nommait le *Chevalier blanc*. Il était coiffé d'un casque de vieille chevalerie, d'un casque à lambrequins, et il avait une longue lance. C'était l'annonce évidente du retour du roi, et on assurait qu'il chantait: *Vive Henri IV!* Il se tenait en Basse-Normandie dans le pays Bessin, entre Bayeux et Fort. Non loin du village de Maisons, il y avait une longue allée de très grands et très vieux arbres. Elle traversait un bosquet et allait autrefois rejoindre un château actuellement inhabité et en ruines.

Entre le bosquet et les ruines, dans cette allée très large, à deux portées de fusil du petit bois, le Chevalier Blanc venait donc, gigantesque, effrayant de blancheur, ne quittant pas sa place, agitant son panache et sa lance. Il semblait défendre ce passage comme dans les pas d'armes du quinzième

siècle. Il était impossible de mettre en doute son existence. Tout le monde l'avait vu. Les gens les plus réfléchis, les plus sages me l'affirmèrent et, quoiqu'il n'eût jamais fait un pas pour nuire à qui que ce soit, il était implacable.

Constantin et son père, ancien officier supérieur de la garde royale, renommé par sa vaillance et son sang-froid, ne mettaient pas en doute l'existence de ce mystérieux personnage. Quand j'allai passer quelque temps chez eux à Maisons, je rencontrai une des victimes du Chevalier Blanc. C'était un de ces petits gentilshommes champêtres qu'on appelait sous l'ancien régime des *Gentilshommes à lièvres.* Il se nommait, je crois, Cateau du Céletait et signait toujours « écuyer », comme l'avaient fait ses pères. Il était pauvre et hardi, et bas-normand. Il paria une grosse somme, presque tout son avoir, qu'il irait tirer un coup de fusil sur le Chevalier Blanc.

Il y avait été, en effet, il avait tiré et il avait eu le bonheur, disaient les gens du pays, de devenir fou. Je le vis, en effet; il était devenu muet; de temps en temps il faisait le geste d'épauler un fusil et il tombait comme s'il eût reçu un coup sur la tête.

Son bonheur consistait à n'avoir pas été tué, comme il était arrivé à un vieux brave qui avait fait les guerres de l'Empire et qui se consolait avec du cidre pur de la trahison de Blücher. Il déclarait souvent que ce soldat de l'ancien régime l'ennuyait, et, en 1854, il déclara que, pour montrer que le vieux de la jeune garde ne craignait pas les Chouans, il lui ferait son affaire.

Le 15 octobre, en effet, après avoir passé toute la soirée en nombreuse compagnie à pousser vingt verres de cidre à l'aide de vingt verres d'eau-de-vie de marc, notre brave se dirigea vers l'avenue. Une partie du village le suivait à distance. Le Chevalier Blanc était à son poste, son casque, sa lance, sa taille gigantesque se détachaient clairement sur le chemin, sous le couvert des ormes énormes qui gardaient encore leurs feuilles. Ils formaient berceau au-dessus de la tête du revenant.

Notre grognard s'avance fort échauffé, mais le cœur ferme, le Chevalier l'attendait immobile. Arrivé à une dizaine de pas, il parut avoir quelque hésitation, il s'arrêta, enfonça son bonnet de coton sur les yeux et se lança sur l'ennemi.

Chacun ferma les paupières. On revit l'assaillant de l'autre côté du Chevalier sans que celui-ci eût daigné se déranger. Le soldat se retourna, releva son bonnet, et il tomba comme s'il eût été épouvanté de voir toujours immobile et ferme celui contre lequel il s'était jeté. Tous les spectateurs s'enfuirent. Le lendemain on se hasarda : le soldat était mort. Un médecin de Bayeux voulut dire qu'il avait succombé à une congestion causée par l'ivresse et l'effroi. Mais il perdit la clientèle de cette partie du Bessin.

Depuis lors, il n'eût pas fait bon de dépenser quelque ironie au sujet de ce spectre. Il était passé à l'état de bienfaiteur rural : on avait remarqué que quand il ne paraissait pas, la saison était malsaine et les fois où on l'avait tourmenté, il y avait eu des tempêtes. Le feu avait été mis chez des bourgeois

qui avaient montré du scepticisme, et on avait trouvé évanouis dans les chemins creux des horcins (des gens du dehors, des étrangers) qui paraissaient disposés à se mêler des affaires du Chevalier.

Cet être mystérieux agaçait un peu mon ami, et il avait bien envie de le voir de près, mais comme il ne tenait pas à ce qu'on vint mettre le feu au château, il ne s'en était ouvert à personne.

Je n'avais jamais vu de revenant que dans les romans d'Anne Radcliffe. On les avait un peu raillés; je me dis que si j'en pouvais rencontrer un de saine et belle tournure, je pourrais peut-être les remettre un peu à la mode. Cela nous changerait de Champfleury qui était boueux, et de Murger qui ne sentait pas toujours bon.

Nous décidâmes donc, mon ami et moi, que nous irions visiter ce gentilhomme, non pas avec un fusil comme l'écuyer, non pas avec un bâton comme l'ennemi des Chouans, mais avec de belles révérences et tous nos vœux pour la restauration du roi.

Il n'était pas facile de sortir du château sans bruit. Nous quittions bien le salon à dix heures, mais le colonel ne dormait que d'un œil, la marquise et ses filles prolongeaient assez tard la prière du soir et la lecture spirituelle. Avant tout, il fallait gagner Huguet de Sonef. C'était un vieux lancier de la garde dévoué à son colonel, mais qui ne savait rien refuser au fils de son colonel. C'était Huguet qui faisait la ronde chaque soir, fermait la porte et les volets.

Il consentit à grand'peine à notre escapade et à la

condition qu'il nous accompagnerait. C'était ennuyeux, mais il fallait en passer par là.

Nous voici dehors assez joyeux, un peu austères pourtant. Dame, on ne voit pas un revenant à chaque coin de bois, et celui-ci était certain. Huguet ne cessait de grogner. « Ça portera malheur! si c'était seulement pour risquer sa vie, la mienne et la vôtre, à nous tous les deux, c'est le devoir des hommes; mais ça portera malheur. La mort, c'est rien, mais ça portera malheur! »

Enfin nous approchâmes. Je ne dissimulerai pas que le cœur nous battait fort. Y avait-il de l'émoi ou de la curiosité? Je suis certain qu'il ne pouvait y avoir de peur. Il n'y avait aucun danger à courir, mais j'étais fort ému.

Nous arrivâmes au petit bois, il n'était pas encore exactement minuit. Huguet continuait son murmure de hibou.

— Quelle heure? demandai-je.

Constantin fit sonner sa montre douze coups.

— Allons.

Nous allâmes un peu vite. Nous sortons du bois et... point de guerrier.

Le lendemain, nous eûmes l'explication.

Le Chevalier Blanc avait bien existé, c'était une disposition particulière des rayons lumineux de la lune. Ils découpaient toutes les branches et plaquaient sur la terre une image toute blanche qui variait selon la pousse des arbres. On en avait abattu trois, quelques jours auparavant, et la lune, au lieu de dessiner un personnage, plaquait sur la terre un grand lac blanc.

C'est à Maisons, chez ces bons amis de Nettancourt, que j'eus l'idée de la *Fille au Bluet*, de la *Reine Sauvage;* chez ma sœur, dans le pays de Caux, que je pris les paysages des *Aventures d'amour d'un Diplomate*, des *Cousins de Normandie*. Ces vacances n'étaient donc inutiles ni à mon intelligence ni à mon travail.

Puis je revenais à Paris retrouver Moland; nous n'avions pas la régularité d'employés de bureaux, mais nous avons travaillé avec intensité *toutes les matières* du moyen âge pendant une vingtaine d'années, jusqu'en 1860 surtout. Après quoi, nous rayonnâmes, et le roman, le journalisme, la critique, l'histoire politique et enfin l'étude enragée de la Révolution m'arracha au cher moyen âge.

Mais comme il nous fut cher, comme nous songions peu à utiliser cette passion! C'était bien l'érudition pour l'amour de l'érudition. Quel malheur, disions-nous, qu'on ne puisse pas travailler, fût-ce seize heures par jour, sans se préoccuper d'autre chose. Nous rêvions qu'un messager céleste — ah! oui, il nous eût paru angélique — vint prendre nos essais si tendrement soignés, si chaleureusement pensés, si consciencieusement écrits et les portât là où il le fallait, nous épargnant les angoisses de chercher, de quêter, de mendier, de faire le pied de grue, d'avaler des couleuvres et de recevoir des camouflets. Comme tout cela nous paraissait possible et comme toute notre vie se passa à tâcher d'éviter le plus possible ces démarches!

Dieu, prenant en gré notre désintéressement et

en pitié notre délicatesse et notre timidité, nous évita les angoisses du début.

Nous avions « la vesture et la nourriture » comme disaient nos amis du quinzième siècle, de bonnes mères tendres et faibles, et pendant des années il nous fut permis de travailler pour l'amour du savoir, uniquement pour voir de nouveaux pays de l'intelligence, pour connaître de nouvelles idées, de nouvelles formes, de nouveaux poèmes, de nouveaux poètes et voir se développer devant notre imagination de nouveaux, plus larges et plus brillants horizons intellectuels.

Pourquoi ne suis-je pas toujours resté dans cette quiétude bénédictine? Parce que c'est seulement dans la prime adolescence qu'on peut travailler pour son propre égoïsme, pour le propre bonheur de ses pensées.

Plus tard il faut travailler objectivement pour autrui, pour Dieu ou pour l'éloge. Plus tard la passion pour les uns, le devoir pour les autres; le désir de plaire à quelqu'être qu'on aime ou d'obéir aux gens sages, aux prudents conseils des confesseurs intelligents, font violence à la timidité, à l'amour-propre, au désintéressement, à la molle volonté.

J'avais abrité tous ces défauts — car malgré toute l'apparence noble de quelques-uns ce sont des défauts, et la paresse à se produire est aussi blâmable quoique moins blessante que la passion de se montrer partout et toujours, et la marmotte ne vaut pas mieux que l'écureuil — j'avais donc abrité mes timidités derrière une thèse que le bon Rollin

m'avait soufflée. L'homme sage, dit-il, ne doit rien offrir au public avant l'âge de trente ans.

Je n'attendis pas tout à fait jusque-là.

Nous étions, mon compagnon et moi, également passionnés pour l'ensemble du moyen âge, mais nous avions nos préférences pour tels gens, ou telle époque. Instinctivement, j'aimais mieux ce qui était plus romanesque, plus primesautier; lui ce qui était plus savant, plus grave.

Nous différions aussi sur la méthode à employer pour vulgariser le goût et les connaissances du moyen âge.

Je croyais qu'il valait mieux le prendre là où il finit; lui, là où il commence. Lui disait qu'il en serait plus frappant, moi plus agréable et que, pour le faire plus aisément comprendre par les gens d'aujourd'hui, il fallait débuter par montrer les points par où, touchant déjà au monde moderne, il touchait encore le moyen âge. Sur ce pont les esprits nous suivraient plus aisément que s'il fallait faire un saut immense par-dessus un abîme. Je voulais donc monter de Marot à la *Chanson de Roland*: lui, descendre des poèmes d'aventure à Ronsard.

Nous suivions chacun notre voie, mais sans nous quitter, nous côtoyant toujours, nous rencontrant fréquemment. Il s'ensuivit que je connus plus tôt que lui le quinzième et le seizième siècle et lui plus tôt que moi le douzième et le treizième siècle. Ainsi, tandis qu'il allait plus souvent aux manuscrits de la Bibliothèque Royale, j'allais plus longtemps à l'Arsenal fort riche en ouvrages de la fin du moyen âge.

Puis l'Arsenal était une aimable bibliothèque. Elle avait le tort d'être loin du quartier Saint-Sulpice où nous demeurions, mais c'était une bibliothèque de famille. On y connaissait presque tout le monde, et presque tout le monde y était obligeant.

Il avait couru quelques mauvais bruits sur elle et l'on nommait quelques personnages notables dont on disait qu'ils avaient fait leurs propres bibliothèques des *meilleurs livres d'une grande Bibliothèque*. Je suis convaincu qu'il y avait là de la calomnie. En tout cas, quand j'y fréquentai, tout y était débonnaire mais soigneux.

Je vois une lettre de Cousin, le bibliothécaire de la Ville de Paris, qui me porte à croire qu'on le fut trop parfois; mais elle met Thierry hors de cause. Je n'ai jamais connu de plus honnête homme. Son intégrité égalait son talent. J'envoie un bon sourire à la mémoire de ce galant homme qui, critique théâtral à l'*Assemblée Nationale* et au *Moniteur*, puis directeur du Théâtre-Français laissa la réputation la plus intacte, mais la plus enviable. Je le vois encore, l'air doux, timide et réfléchi, la tête penchée en avant, la bonhomie un peu rustaude, le teint rouge comme un buveur de vin de Bourgogne, l'œil noir, paisible et profond, ayant la bonté candide de nous demander pardon de son passage et excuse à chacun de l'avoir frôlé, mais courtois avec son apparente gaucherie, fin avec sa bonhomie champêtre, ferme avec son allure timide et toujours probe de caractère comme élevé de talent; il fut dans cette république farouche de la

Comédie-Française un administrateur respecté comme il avait été un critique estimé.

Comme je ne reviendrai probablement plus à cette Bibliothèque de l'Arsenal, ni à celle de Sainte-Geneviève, je nommerai ici encore deux des conservateurs. Et d'abord celui de l'Arsenal. On l'appelait Veyssière. Comment était-il arrivé là? C'était un mystère; on le raillait fort à cause de sa bonhomie, de son obligeance empressée. Il n'avait rien d'un bureaucrate. On voyait à cette obligeance, à son absence de raideur, à son manque de froideur et à son égale politesse, que ce n'était pas un « homme de la carrière ».

Les jeunes archivistes par-dessus lesquels il avait passé comme une bombe disaient cent choses amusantes : ils prétendaient que c'était un bon bourgeois, il avait en effet l'honnête, paisible, et *cossue* tournure d'un riche rentier de province, dont l'éducation avait été négligée et qui venait à la Bibliothèque de l'Arsenal pour apprendre à lire. J'ai toujours supposé que l'Arsenal avait été un peu pillé et qu'on avait voulu renforcer le clan des honnêtes bibliothécaires, comme Thierry et les autres, en nommant un conservateur qui fût indépendant, assez riche et dégagé de tout lien de camaraderie. Il avait été nommé au temps où Falloux était ministre. On le soupçonnait d'être légitimiste et *clérical*, comme on dit aujourd'hui. Cela je le crois, et j'ai toujours cru que je devais à cela la bienveillante sympathie qu'il me montra. J'avais fait quelque honnête tapage, étant étudiant, je continuai de parler assez haut, et je n'y avais pas de

mérite. Il n'y eut jamais une si parfaite liberté sociale que sous l'empire; même dans les milieux officiels, on ne faisait pas la grimace aux royalistes. Le courage avec lequel les catholiques avaient défendu la liberté d'enseignement, le désintéressement que les légitimistes avaient montré pendant la République, l'imbécile candeur avec laquelle ils s'étaient laissé jouer, les avaient rendus respectables. M. Veyssière avait donc pu apprendre aisément que je n'étais pas républicain, pouah! (intermède historique), ni orléaniste, ni impérialiste, bien que je réservasse mon mépris et l'intermède précédent aux seuls démocsocs. Quoi qu'il en soit, je lui dois un bon rang dans ma galerie de courtoisie. En même temps que la politesse, je constatai qu'il avait le génie de l'observation. Il n'hésita pas à me confier les plus précieux volumes de la Bibliothèque, et me permit aussi de pouvoir les emporter chez moi à Paris et à la campagne. Je crois bien que je dois quelques cheveux blancs à la préoccupation que j'avais de veiller sur ces manuscrits et rarissimes volumes. Mais je n'aurai pas la cruauté de les reprocher à cet homme obligeant.

Je le perdis de vue quand je cessai de hanter l'Arsenal. J'eus l'ingratitude de ne pas m'informer de lui. A moins qu'il ne descende en ligne assez directe de Mathusalem, il a des chances de n'être plus de ce monde. C'est de grand cœur que je dis : « Dieu ait sa bonne âme », et, s'il a quelque descendant, je lui fais ma révérence.

L'autre était bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et je n'ai jamais cessé de le voir. C'était un vieil-

lard tout petit, tout menu, le plus vénérable et le plus savant des hommes. Mes enfants le nommaient monsieur le curé, tant il était mesuré, grave et doux. En effet, il couronnait par la plus charmante piété les qualités fines et délicates de sa nature. Bien que, sensé et intelligent, il eût, avec un abord timide, une grande fermeté morale, cette finesse et cette délicatesse en avaient fait un homme irrésolu. Il avait des indignations de saint qui se terminaient en heurts de papillon. Le hasard des affaires lui avait donné, pendant un certain temps, la codirection d'un journal politique de Paris. On l'avait accouplé pour cette besogne avec un homme intelligent et insensé qui était une sorte de Machiavel de vitres cassées : celui-ci ne voyait dans le journalisme que l'art de faire du bruit par les autres pour en attirer l'attention sur lui, et, comme je disais, la science de faire casser les vitres de ses ennemis par ses amis, afin de présider l'affaire, à titre de pacificateur important. Il avait été franc-maçon, puis philosophe de la Bohème, puis Ronkiste. En ce moment, il était catholique. Il devait devenir gallican et Père de l'Église loysonnienne. Mais comme il avait été, entre temps, un homme de bonne volonté, et que, bien qu'insensé, il fût intelligent, je dois dire qu'il mourut dans la paix du Seigneur et se garda bien d'être enterré par le P. Hyacinthe. On devine les étranges scènes et de très haut comique que présentait ce bureau de journal entre un directeur timoré, qui n'eût pas voulu, par charité chrétienne, dire du mal d'un jacobin sans demander communication du casier

judiciaire, et ce Jean Wallon. C'était le nom de notre journaliste Fracasse. Plus tard, quand il fut bibliothécaire, notre vieil et timide ami eut pour collègue un autre fou, mais celui-ci vraiment fou à enfermer, comme il le fut, en effet, quelques mois plus tard. Il était brave, un homme de main, volontiers duelliste. Il avait, je ne sais pourquoi, une dent de maniaque contre son vénérable collègue, et comme ils étaient seuls dans un bureau où le public ne venait pas ou guère, il fallait un véritable héroïsme à celui-ci pour gagner chaque matin son poste. Il n'eût pas voulu se plaindre, de crainte de faire enfermer un homme qui n'était peut-être fou qu'aux quatre-vingt-dix-neuf centièmes. Il se coulait en glissant jusqu'à sa place, et là, remparé par les gros in-folios de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, il ne respirait pas, tremblant de rappeler sa présence à son terrible collègue.

Il se consolait de tout dans la compagnie de Madame Élisabeth; il avait été saisi, dès l'adolescence, par le charme incomparable de cette beauté morale. Cette délicatesse caressante ravissait ce délicat; cette modestie, cette pureté, ce cœur attentif, sans cesse aux aguets de la tendresse, cette piété héroïque, sage et douce, cette innocence mêlée à la plus perspicace clairvoyance et ce dévouement parfait sans l'aide de l'aveuglement, avaient captivé ce candide intelligent et pieux. Cet irrésolu s'attachait à cette âme ferme, comme s'il eût voulu lui rendre grâce de l'attachement qu'elle avait montré inébranlablement à Louis XVI, le frère en irré-

solution de notre savant. Pendant quarante ans, il vécut sa vie intellectuelle auprès de Madame Élisabeth, recueillant tout, apprenant tout ce qui regardait son idole et ne lui faisant d'infidélité que pour apprendre le danois, par exemple, et autres choses aussi désordonnées. Ce qu'il a rassemblé en ces quarante années, on le devine. Mais comme son irrésolution et sa conscience grelottante le poursuivaient jusque dans les choses de l'intelligence, et qu'il était de ces esprits paresseux plus portés à amasser qu'à produire, il ne se trouvait jamais assez préparé, il ne savait pas suffisamment. Je le haranguais souvent, je le raillais, je le sermonnais. Il promettait toujours de commencer la rédaction de son livre, *bientôt*, le mois prochain, l'année prochaine. Il est mort sans avoir rien écrit, le cher, saint et savant homme, me laissant un grand regret de voir toute cette érudition inutile, et, cette *Vie de Madame Élisabeth,* dont j'attendais des lumières nouvelles, perdue pour toujours.

Il m'a entraîné loin, mais j'ai été heureux de dire un mot de tendresse à la mémoire de l'excellent M. Mongin: j'espère que ceux qui l'ont connu le reconnaîtront.

Je continuai de travailler joyeusement à voir du pays littéraire.

Moland avait un oncle qui avait à mes yeux deux belles qualités : il préférait son neveu au reste de l'humanité et le vin de Bourgogne à tous les autres vins du monde. Il avait une sacoche ronde et un bon cœur, homme d'ailleurs riant, loyal, ouvert, bon chrétien. Il aida Moland à publier ses deux

livres de début : *Saint Omer dans la Morée,* qui annonçait l'intelligence lumineuse, méthodique et le soin minutieux de l'érudition, des qualités qui ne sont pas les seules, mais qui donnent à tous ses travaux leur certificat d'origine. Après quoi il donna *Peuple et Roi*, épisode du règne de saint Louis, vivement et savamment traité, d'où ressortait clairement l'union intime du peuple de France à la royauté.

J'indique cela parce que c'était alors, entre 1850 et 1852, la préoccupation de nos esprits. Je continuai sans doute de battre les buissons. Pour ce moment, un moment court, j'avais abandonné toute idée romancière, et je donnais toute ma tendresse à la philosophie historique et littéraire.

J'ai là, dans un coin de mes cartons, deux liasses que je n'ai pas ouvertes depuis environ quarante ans. Mes autres essais ont été brûlés comme ils le méritaient, non pas pour crime d'hérésie au moins, mais pour défaut de constitution. L'un de ces travaux est intitulé *l'Hérédité* ; afin d'émerveiller la jeunesse d'aujourd'hui, je dévoilerai que j'eus la sagesse de lire quelques Sommes de Saint-Thomas sur le péché oblique, *de Regimine principum*, etc.

Dans cette dernière, je trouvai la conclusion : « De tout cela, dit le plus puissant, le plus sage, le plus illuminé des esprits humains, après avoir établi les vices et les qualités des diverses formes de gouvernement, de tout cela il résulte qu'il vaut mieux vivre en monarchie qu'en république. »

Cette conclusion, venant d'un si grand saint et

d'un si rare génie, me parut bonne pour répondre à tous les incidents de l'histoire. Je la mis dans mon esprit, comme dans ma conscience, et je l'y ai gardée, bien qu'elle ne soit pas une source d'honneur et de richesse.

L'autre travail était intitulé : *La femme chez les conteurs*, il doit être impertinent et littéraire, parce que, si je connaissais bien les conteurs, je ne connaissais pas la femme.

Mais ce n'est pas dans un grenier, c'est dans la témérité qu'on est bien à vingt ans.

Laissons un moment l'ami Moland, qui est le fidèle compagnon de ma vie entière, pour présenter le troisième de mes collaborateurs. Il tient à ma mémoire par la double attache de l'intelligence et du cœur. Sympathie de l'esprit, affection de l'âme, contraste des caractères, tout se rencontrait qui rend cordiale une collaboration littéraire; elle ne fut pourtant pas bien longue. Langlé mourut en l'extrême de l'année 1869.

Je revois peut-être trop complaisamment ces messieurs, à la claire lumière de la jeunesse; il me semble pourtant qu'il y a quelques traits minuscules, mais intéressants, de l'histoire anecdotique du second Empire.

Comment avais-je connu Aylic Langlé? Je crois bien que ce fut dans les bureaux de la *Revue européenne* que je le vis pour la première fois. Nous rencontrions là quelques jeunes hommes d'un esprit élégant et actif, fin ou ferme, que j'aimais ou que j'estimais ; parmi eux, Émile Perrin, qui n'était pas encore directeur du Théâtre-Français, mais qui

avait été directeur de l'Opéra, et dont l'intelligente urbanité nous faisait oublier qu'il était un personnage, quand nous n'étions désireux que de le devenir; Ernest Michaux, qui, après s'être distingué comme directeur des colonies, a fini comme sénateur de la Guadeloupe; le grand-maître queux, baron Brisse; Louis Chauveau, qui avait le cœur d'un poète avec les aptitudes d'un grand économiste et que ce cœur de poète rendit fou; — de celui-là, je parlerai souvent, il était mon compatriote, ainsi que Cucheval-Clarigny, que nous trouverons plus tard; le baron de Chadenet, le plus courtois des sourds; Armand du Mesnil, le baron de Montagnac Jules Richard, Edmond Joigny, le plus heureux des malheureux; Émile Chasles, dans la famille duquel je passai, à Varennes, les plus aimables journées de ma jeunesse; le baron de Watteville, que je n'ai jamais séparé de son frère dans mon esprit comme dans mon cœur, et qui fut le plus cher, le plus délicat et le plus aimé de mes amis.

Je crois qu'il y a en amitié le coup de foudre comme en amour. Aylic et moi, nous nous sentîmes attirés l'un vers l'autre.

Il avait quelque peu, je crois, sauvé la vie de M. Fould, ou, du moins, il avait empêché un cheval emporté de lui casser trop de côtes. Je ne suis pas sûr que ce ne fut pas cette aventure qui lui avait donné l'idée d'une comédie en trois actes et en vers : *La Corde de pendu*, qu'il venait de faire représenter au Théâtre-Français, au moment où je le connus. A vingt-cinq ans, c'était une bonne fortune, non pas de me connaître, on m'entend, mais

de protéger les côtes d'un ministre influent. On peut supposer d'ailleurs que le talent d'Aylic et M. Fould furent fort aidés par l'excellente situation dramatique qu'avait son père, Ferdinand Langlé. Sa parenté avec Eugène Sue et Romieu ne nuisit pas non plus à cette bonne fortune.

Un beau jour — la date de cet événement n'est pas assez notable pour qu'il faille la rechercher laborieusement — il vint me trouver. J'avais publié dans le *Correspondant* et dans cette *Revue européenne* quelques romans et nouvelles qui l'avaient frappé. Il me le dit et il ajouta qu'Eugène Sue, son parent assez rapproché, comme je viens de le dire, lui avait légué une idée, un titre de roman et un traité avec la *Presse*. L'idée était vague, le titre était bon, le traité meilleur encore. La *Presse* était alors un des journaux les plus renommés, et un traité qui assurait la publication d'un roman en *plusieurs centaines* de feuilletons, c'était pour Aylic Langlé et pour moi la continuation de la bonne fortune. Il m'assura, avec sa gentille urbanité, qu'il en voyait la marque surtout dans la chance qu'il avait eue de me rencontrer, car il se sentait incapable, disait-il, de faire l'œuvre à lui seul, et il pensait qu'à nous deux nous pourrions composer un illustre roman.

Le titre : *Les Filles de Caïn*, me plut. L'idée me parut grandiose et on reconnaîtra là la pente d'esprit d'Eugène Sue : il s'agissait d'indiquer dans quelques grands épisodes de l'histoire du monde la lutte des filles de Caïn contre les fils d'Abel, la lutte des incarnations du vice, du mal moral, poli-

tique et social contre les représentants de la vertu et du bien.

L'idée me plut donc, et j'acceptai. Seulement — il y a toujours un seulement — Aylic me confia qu'avant de me connaître, on lui avait lancé dans les jambes un collaborateur qui était d'une très épaisse lourdeur, et qu'il l'avait consigné à la porte des *Filles de Caïn*. Celui-ci, sachant que Langlé devait, à cause de sa situation officielle — (il était chef du bureau de la presse au ministère de l'Intérieur) — redouter tout procès de presse, menaçait de faire grand tapage si on ne lui donnait beaucoup d'argent. Notre imagination avait besoin de tout son ressort pour essayer d'établir harmonieusement, de lancer vivement et de faire puissamment mouvoir la gigantesque machine dont on nous montrait les très vagues contours. Je ne voulais pas empêtrer mon esprit soit dans l'exaspération que causaient les exigences de l'individu, soit dans les sottises qu'il avait pu commettre à propos des *Filles de Caïn*. Nous donnâmes douze cents francs à ce personnage — dont je n'ai pas voulu savoir le nom, ayant assez de gens à mépriser sans lui — à condition qu'il emporterait et détruirait tout ce qu'il avait pu écrire à ce sujet. Quelques semaines après, les murailles de Paris annonçaient à la grande ville, en lettres formidables, que la *Presse* publierait prochainement *les Filles de Caïn*, par Charles d'Héricault et X. Ce n'était pas Charles d'Héricault, c'est cet X. qui faisait valoir l'affiche.

J'avais réclamé, étant moins occupé que Langlé et n'ayant en dehors du travail littéraire qu'une

correspondance politique de quinzaine avec l'empereur Maximilien — cela plaît à rappeler malgré les douleurs que me causa son héroïque mort — et le grand vizir Aali-pacha, j'avais réclamé la plus grande partie de l'œuvre. — J'étais arrivé, du reste, à m'en enthousiasmer si bien que Gérusez, que je rencontrai chez Langlé, se moquait de moi. — J'en étais enfiévré et je l'eusse voulu faire tout entière. Aylic avait donc exigé que mon nom fût mis en vedette. Les fonctions que j'ai dites ne lui permettaient pas, croyait-il, de mettre son nom dans un journal. Il attendait la mise en volume, et l'X marquait, marquait et gardait sa place.

Roussy, qui était alors directeur de la *Presse*, pensa qu'on pouvait, en attendant, utiliser cette lettre de bonne composition. J'ai gardé le meilleur souvenir de ce petit homme fin, intelligent et courtois. Mais il s'entendait en réclame. Quelques journaux annoncèrent donc que l'X en question n'était autre qu'Eugène Sue. Grand coup de fouet pour la curiosité. En ce temps-là *Mathilde* et les *Mystères de Paris* n'étaient pas complètement oubliés, et le *Juif Errant* n'était pas édenté et chenu comme aujourd'hui; Aylic, qui n'était pas pressé de jouir de sa gloire, acceptait la chose doucement. Il assurait que je devais être plus fier d'avoir Eugène Sue pour collaborateur. Moi je répondais, avec une franchise danubienne qui le réjouissait, qu'Eugène Sue m'écrasait tandis qu'entre nous on ne savait pas lequel soutenait l'autre. Et je continuais d'argumenter *in barbara :* Si l'œuvre est bonne, pourquoi n'en aurions-nous pas la gloire? Si elle est

mauvaise, pourquoi en écraser la mémoire d'autrui? A vrai dire — et c'est le fond de tout — l'auteur du *Juif Errant* me paraissait de méchante compagnie. Bref, on sut bientôt qui était cet X, et qu'il ne revenait à Eugène Sue que l'idée fort vague que j'ai indiquée.

Où avions-nous trouvé des filles de Caïn? Nous avions fait, à ce sujet, un raisonnement que nous n'aurions pas volontiers laissé traiter d'inepte.

Il existe, disons-nous, un peuple dont l'origine est inconnue, qui a un caractère très tranché, très primesautier, où les femmes sont très belles et sorcières, les hommes braves et voleurs. C'est un peuple primitif et qui a traversé le masque très accusé de sa *primitivité*. Il est répandu partout et ne se mêle nulle part avec les peuples qu'il hante. Ce sont les zingari, les zingyni, les gypsies, les tziganes, les bohémiens. Voilà la race de Caïn.

Nous voici donc lisant maint livre en diverses langues sur les descendants de Caïn et interrogeant des gens qui prétendaient les avoir fréquentés dans les Pyrénées. Mais il devait y avoir quelque auteur français ayant étudié cette intéressante peuplade.

« Sans doute, me dit Armand du Mesnil, c'est Rataillard. »

.Nous voici donc à la poursuite de Rataillard. Il était peu trouvable. Je me désespérai (je dis *je*, car, dans la collaboration, c'est moi qui représentais volontiers le désespoir). Un jour — jour heureux — un jour d'été, j'étais aux bains Vigier, en caleçon; j'entends un monsieur costumé de même, criant à un autre qui piquait une tête : « Eh, Rataillard! »

Je pique une tête dans le sillon. En remontant sur l'eau, je me trouve nez à nez avec un jeune homme qui avait fait le même voyage. — Monsieur Rataillard, je crois? Voudriez-vous bien me renseigner sur les Bohémiens? il n'y a que vous...

— Monsieur, répondit-il, en se mettant sur le dos, soyez béni. J'ai publié un livre là-dessus. On en a vendu dix exemplaires, les dix acheteurs sont des parents dévoués. Il y a cinq ans de cela. Je commençais à craindre que cette question n'intéressât pas le public.

Nous voici donc à la besogne, courant du paradis terrestre au faubourg de Belleville, traversant l'Italie, fondant la république de Venise, visitant la Hongrie, nous arrêtant longuement en Irlande, revenant sans cesse à Paris, peignant les mœurs du temps de Louis-Philippe, découpant en morceaux dramatiques la révolution de 1848 et nous préparant à partir pour l'Australie, mettant en scène toutes les classes de la société de tous les pays, les plus adorables et les plus diaboliques filles de Bohême que nous avions pu rêver. Que d'études accessoires il fallut! J'en puis jurer par Rataillard, et j'ai là sous les yeux les notes qu'il me donna sur les Bohémiens, — que de discussions, que d'heures passées ensemble, que de lettres, que de pensées échangées !

La publication du roman se poursuivait *haud ingloriose*. Ah! l'excellent Roussy! L'œuvre était fiévreuse, très tendue, ardente, violemment dramatique. On pense bien de nous qu'elle était honnête et faite par les honnêtes gens. Mais nos *Filles*

*de Caïn* ne pouvaient être constamment vêtues de fleurs d'oranger.

Comme d'autre part cela était vivant, emporté, haut en couleur, l'excellent Roussy était perplexe. Que de traits il nous demanda, en soupirant, de biffer, que d'effets dramatiques à atténuer, que de couleurs à éteindre! J'enrageais parfois. Mais il prétendait qu'il y avait à la *Presse* quelques lecteurs obtus et que c'étaient ceux-ci qui l'assommaient de réclamations saugrenues, mais obligatoires, car ce sont eux, disait-il, qui représentent les abonnés solides. Aylic, plus sceptique et moins enthousiaste, acceptait tout cela benoîtement. En compensation, nous eûmes de jolies fleurettes d'éloge. Il en est resté deux très fraîches dans l'herbier de ma fierté littéraire.

Un homme peu consciencieux — il n'aura pas notre estime — qui préparait un *Guide en Irlande*, vint nous demander la permission de copier la description que nous donnions de la curieuse vallée de Glendalough, et des ruines illustres des Sept Villes. Sans avoir visité ce glorieux pays, nous le décrivions avec plus de fidélité qu'il n'eût pu le faire, lui qui en revenait, disait-il. Peut-être n'y avait-il pas été plus que nous, qui laissâmes dire — *meâ culpâ* — que nous avions poussé la conscience romancière jusqu'à aller boire dans le *Bol du diable* et nous asseoir dans la *Chaise de saint Patrick*.

Au vrai, je vivais en ce moment au milieu d'amis irlandais, et ils me donnèrent dans leur conversation le ton et la couleur locale. J'avais à Dublin un

ami qui était rédacteur littéraire du principal journal catholique de l'Irlande; il m'avait donné maints renseignements, et un jour du mois de mars 1863, au moment même où nous travaillions à ces *Filles de Caïn*, il m'écrivait — je traduis : « Je vous demande, mon cher ami, l'autorisation de vous présenter John Savage, notre grand poète, car bien qu'il soit naturalisé Américain, il est toujours Irlandais; et même je vous déclare qu'il est le chef des Fénians d'Amérique. Il est de plus consul des Etats-Unis en Angleterre, c'est à ce sujet qu'il vous demandera un grand service, et vous verrez un vrai type irlandais. »

Un chef de Fénians, agent diplomatique en Angleterre! Je savais comme tout le monde que Fénians est le nom donné à une Société secrète formidable, dont le but est de faire au gouvernement britannique une guerre à mort. Mon imagination rôda autour de ce personnage, puis elle trotta, finalement elle prit le galop, et je dévalisai tous les mélodrames afin d'y trouver un masque assez farouche pour me représenter John Savage.

Dix jours après cette lettre, on annonça chez moi John Savage.

J'eus un léger frémissement. Je me le rappelle fort bien, c'était une belle journée de printemps. Je vis entrer, encadré dans un rayon de soleil, le plus gracieux petit homme qu'on puisse rêver. Rien d'américain, pas même d'anglais, nulle raideur; un jeune homme leste, souple, aisé, ayant évidemment du bon monde; une jolie figure rondelette, des yeux d'un bleu clair, doux, presque

candides! Rien ne détonnait, ni les lèvres, ni les oreilles, ni les pieds. Par exemple, il était rouge de teint comme s'il avait été peint par un fort coloriste.

Il se précipita vers moi comme un frère qui revient d'un long voyage, et il me pressa les mains avec une affabilité si énergique que je lui rendis son serrement avec vigueur; il ne fallait pas que les nerfs de la France royale fussent battus par les muscles de la libre Amérique.

Après nous être un peu secoué les doigts, nous causâmes. Notre conversation était animée de sympathiques intentions et de beaucoup de gestes. Mais c'était ce qu'on peut appeler une conversation à trois; il y avait de larges lacunes dans sa connaissance de la langue française comme dans ma connaissance de la langue anglaise. Toutefois avec beaucoup de gestes, comme je disais, de grimaces, de sourires et de clignements d'yeux, de bonne volonté, de contorsions étonnantes, au bout de quelques jours nous arrivâmes à nous entendre.

Il me communiqua quelques volumes de poésie. Je n'étais pas assez savant pour en goûter le charme. Je vis qu'il y avait beaucoup d'épées, beaucoup plus encore de herpes; c'était un torrent de lyrisme, un flot d'enthousiasme, un mouvement entraînant. La haine y exultait dans sa puissance et le patriotisme dans sa tendresse. On y montrait le poing à la perfide Albion avec un élan si sincère et si noble que j'en étais touché profondément.

Il affirmait qu'il avait été nommé consul des États-Unis en Angleterre. C'était un bon tour que

frère Jonathan avait voulu jouer à sa vieille mère en lui envoyant un ennemi sous la protection du drapeau diplomatique. Mais la vénérable dame avait flairé le sac à malices et avait refusé l'*exequatur*.

Savage occupait ses loisirs à escarmoucher dans le voisinage. C'est pour cela qu'il venait me demander un conseil et un service.

Il était réellement passionné pour la France, si passionné qu'il y trouvait tout beau, même les ivrognes qui, à son sens, tombaient dans le ruisseau avec des grâces inconnues à la race saxonne.

Il avait basé sur cette admiration une théorie large, ingénieuse et saugrenue. Pour lui il n'y avait de race vraiment civilisée que la race celtique. Il s'agissait de grouper toutes les parties éparses de cette race : la France, l'Irlande, certaines portions de la Belgique, du pays de Galles, de l'Écosse, de la Suisse, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Amérique, d'autres encore qu'il avait cru retrouver. De tous ces tronçons, on formerait un faisceau qui civiliserait peu à peu les fragments des nationalités qui se trouveraient enclos dans cette masse celtique

On aurait ainsi l'aristocratie de l'humanité. La France serait la fille aînée de cette famille.

Je profitai des lacunes de notre conversation pour lui dissimuler les ténèbres dont ce projet me paraissait recouvert.

Il avait une idée politique plus pratique pour le développement de laquelle il avait besoin d'une entrevue avec l'Empereur, et c'est pour cela qu'il me demandait mon aide.

Il tombait mal; toutefois, je l'ai dit, à cette date la légitimité ne faisait guère d'opposition. Napoléon n'avait pas encore irrité complètement contre lui les catholiques, et, sauf les libéraux déterminés des partis orléaniste et républicain, personne ne bataillait vivement. Je fis connaître Savage à Aylic Langlé, et par lui il arriva jusqu'à Rouher.

Il m'assura qu'il avait vu l'Empereur, je n'en suis pas sûr. Je crois qu'il avait seulement causé avec Rouher. Les idées échangées, je ne voulais pas les connaître, cela me paraissait indélicat; mais il poussait l'indiscrétion jusqu'à la violence. Il voulut absolument m'apprendre qu'il avait offert, en cas de guerre avec l'Angleterre, le soulèvement de toute l'Irlande, une diversion sérieuse en Amérique où le parti irlandais se faisait fort de neutraliser toute sympathie pour la Grande-Bretagne. L'Empereur, assurait-il, lui avait répondu qu'il n'était pas question en ce moment d'une lutte avec notre voisine, mais que cela était toujours possible; qu'on prenait bonne note de ses offres de service, et qu'on le priait de préciser.

Comme, en somme, c'était une personnalité fort curieuse, comme le chef du fénianisme était bon à présenter aux gens d'esprit et qu'il ne demandait pas mieux que de s'exhiber, j'engageai, outre Aylic, nombre de mes amis à déjeuner avec lui. Il était vraiment homme de bonne compagnie, délicat, vif; et le mélange qui était en lui de préjugés démocratiques et de naïf respect pour la noblesse était fort intéressant à observer.

Le déjeuner fut d'une longueur qu'il est inutile

de préciser. Savage était devenu resplendissant de couleur incarnadine. Nous le priâmes de chanter. Il avait une belle voix martiale et franche. Il ne se fit pas prier. Il chanta pendant deux heures, en nous suppliant de répéter avec lui les refrains. C'étaient des chants de guerre contre la perfide Albion. Un des nôtres, aujourd'hui conseiller d'État, les chantait avec frénésie. Il est clair qu'il ignorait totalement la langue anglaise.

Beaucoup d'entre nous n'étaient pas plus savants, et cette douzaine de gens, gais mais calmes, chantant des airs qu'ils ne connaissaient pas sur des paroles qu'ils ne comprenaient pas, avec une prononciation insensée, formaient un concert qui eût tué net, du même coup, un professeur de musique et un professeur d'anglais. Mais vraiment ce diable de petit homme était si ardent, ses gestes étaient si enlevants et si expressément haineux que nous eussions volontiers opéré la fameuse descente en Angleterre qui doit apporter, avec le salut de l'Irlande, la paix au monde.

Savage ne dissimulait pas que ses poèmes eussent eu beaucoup plus de puissance s'il avait pu les chanter avec la harpe de Cara; mais comme la dernière corde de cette harpe avait été brisée au septième siècle, on s'en passa. Il la remplaçait par des coups de talon qui mettaient mes voisins en émoi et par des coups de poing sur la table qui firent trembler ma vaisselle. Je crois bien que beaucoup de verres ne se relevèrent pas.

Quand il partit, il m'embrassa en pleurant et en me jurant une amitié éternelle. Il ne me dissimula

pas que ce qui lui avait plu en moi, c'était la discrétion. Je lui répondis avec une louable franchise que je lui croyais un profond mépris pour ce défaut. Il ne sourit pas et continua en me disant qu'il avait été frappé du soin avec lequel je m'étais gardé de lui parler du fénianisme. Il voulait me remercier en m'instruisant et il déborda d'indiscrétion et de révélations.

Il était, en effet, le chef des Fénians, mais un chef discuté parce qu'il y avait deux partis. Ils étaient d'accord pour faire une guerre implacable à l'Angleterre. On différait sur les moyens. Lui représentait le parti parlementaire, il voulait créer dans les États-Unis un parti assez important pour activer l'antagonisme naturel des Américains contre les Anglais, pour faire voter des lois qui ruinassent le commerce britannique, etc.

Il y avait un progrès dans ce sens, mais un progrès très lent, dont ne se contentait pas aisément le caractère irlandais. Un groupe plus ardent prétendait essayer des moyens plus actifs, plus directs, plus farouches. Il voulait l'état de guerre violent et incessant.

Ce parti avait pour lui l'avenir. Il était arrêté encore, non par le manque d'argent, mais par le défaut de moyens mécaniques. Il cherchait quelque machine redoutable, quelque agent chimique puissant; le jour où on l'aurait trouvé, les hommes de main l'emporteraient vraisemblablement sur les hommes politiques.

Il ne blâmait pas ces moyens violents, ni comme homme, ni comme chrétien. Je protestai et je fis

avancer contre les Sociétés secrètes, contre les assassinats, contre les incendies, tout ce que je pus trouver de prose anglaise dans mon arsenal, d'ailleurs fort restreint, comme je l'ai dit.

Il me répondit tranquillement que c'était la guerre; que si les opprimés n'avaient pas le droit de combattre la force violente par la ruse, ils seraient toujours opprimés; que l'emploi d'engins puissants contre les plus redoutables tyrans qui aient jamais existé, n'est pas plus criminel que l'emploi de la poudre contre des sauvages qui n'ont que des flèches.

Il ajouta, ce qui me frappa, qu'il connaissait assez le génie de l'Angleterre pour pouvoir prédire que, le jour où l'Angleterre trouverait utile d'employer une poudre nouvelle, si effrayants qu'en puissent être les effets, contre ses ennemis, même contre les sauvages les plus désarmés, elle n'hésiterait pas.

Je continuai de protester. Nous n'en fûmes pas moins amis.

A la longue, nos relations devinrent plus vagues. Pourtant, je vis bien qu'il ne m'avait pas oublié. Il mourut il y a peu d'années, non sans avoir recommandé à M$^{me}$ Savage de m'envoyer les éloges funèbres que l'on ferait sur lui. Je reçus un ballot de journaux d'où il résultait qu'il était le plus grand poète de l'univers et le plus illustre citoyen que les États-Unis eussent connus après Washington.

J'ignore s'il utiliserait aujourd'hui la dynamite. J'espère que non, parce qu'il était sincèrement *papiste*, et il est resté dans mon souvenir comme

un vaillant enfant de cette Irlande que tout cœur catholique aime, parce que, malgré des siècles de persécution, elle est restée toujours vaillamment catholique.

Je laisse à penser comme la société de cet original mit nos imaginations en fièvre et quel aperçu elle nous donnait du caractère irlandais.

Un personnage politique notable se joignit à ce guide léger pour nous pousser en orgueil. C'était un des députés chargés par l'Assemblée Nationale de faire l'enquête sur les journées de juin 1848.

Il nous envoya dire qu'il admirait l'extrême fidélité avec laquelle nous avions rendu tout, les hommes, les incidents, les lieux, et que l'enquête officielle ne lui avait rien donné de plus que ce que nous avions décrit et dépeint.

— Vous vous rappelez, mon cher Watteville, les bonnes matinées que nous avons passées à faire notre enquête historique et artistique dans les faubourgs.

Bien des circonstances, hélas! nous empêchèrent de mettre ce chef-d'œuvre en volume. J'attends avec impatience, pour la mémoire d'Aylic comme pour ma propre gloire, que le goût du public revienne à ces drames gigantesques, à ces séries qui esquissent toute une société. Maintenant on aime mieux peindre un trognon de chou, les jupes d'une gardeuse de dindons, — à la ville, à la campagne — les curiosités des ulcères et la poésie de l'anatomie. Si je ne pensais à M. Josse, j'écumerais. Mais je pense à M. Josse. Puis, pour tout dire, nous étions encore fort jeunes, et l'idée de nous borner

ne nous venait pas ; avec ce seul roman, on en ferait bien cinq bons.

On devine quelle intimité dut mettre entre nous cette collaboration de plusieurs années et qui ne se borne pas aux *Filles de Caïn*. Je pus ainsi connaître et goûter les qualités intellectuelles de Langlé, l'élégante souplesse de son esprit, sa bonne humeur, sa riante camaraderie, ce cœur ouvert et bon qui aimait à se recouvrir d'un voile bien léger, et bien transparent d'ironie. Il avait surtout le respect, non pas précisément du bien, mais du très bien ; un véritable entraînement vers les gens sincères et désintéressés. Il était heureux de n'avoir pas à se méfier. Non qu'il manquât d'une sorte de diplomatie aisée, voltigeante, une diplomatie de vaudevilliste, si je puis dire ; mais il ne méprisait pas instinctivement l'humanité, et, connaissant l'effervescence naturelle de son esprit, il se trouvait joyeux et rajeuni en honnête compagnie. Il pratiquait, sans effort, cette tolérance des opinions d'autrui, qui, pour le bien ou pour le mal, fut le caractère particulier de la jeunesse du second Empire.

Nous avions la plus entière confiance l'un dans l'autre. C'est ce qui explique l'intimité entre deux hommes d'opinions politiques si différentes. Il comprenait fort bien les joies que ma curiosité rencontrait dans les bureaux de la Direction de la *Presse*, dont il était devenu le directeur — grande autorité et puissante charge en ce temps d'absolutisme légal — mais il savait, sans avoir jamais cru devoir me demander la moindre discrétion,

que cette curiosité était purement intellectuelle. Je vis là bien des dessous de l'Administration impériale, et je me faisais un devoir scrupuleux d'en oublier vite les détails.

Toutefois il m'est bien difficile de ne pas sourire de mépris en voyant le masque que portent aujourd'hui de notables personnages dont on me fit lire alors les effusions impérialistes.

Ce bureau de la *Presse* était une bourriche de gens de lettres. Mais là même où se tissaient les fils les plus délicats de l'Administration impériale, il n'y avait ni espions, ni espionnés, ni délateurs, ni basse défiance; et je crois que Jules de Saint-Félix, Octave Féré, et le bon petit William Hughes, pour ne point parler d'autres, ne s'enrouaient pas à crier : « Vive l'Empereur! »

Je passai là de fort bonnes heures. Langlé comprenait fort bien que je défendisse les journalistes de mon opinion. Il avait une tendresse instinctive pour les gens de lettres et de gazette. Un matin — c'est un souvenir que je veux choisir entre ceux qui l'honorent — je le vis soucieux.

— Qu'avez-vous? Madame Langlé est-elle plus souffrante? Alix est-elle indisposée?

— Non, tout va bien dans le nid, mais je suis ennuyé, é, é, dit-il en chantonnant comme il aimait à le faire pour dissimuler une forte préoccupation. On va supprimer la *Gazette de France*, et ça m'ennuie que cela arrive : *Aylico regnante*. Tenez, vous voilà rouge, vous aussi, et vous me regardez avec des yeux féroces. Mais elle a déjà eu deux avertissements et on a décidé hier, en conseil, de lui en

donner un troisième, qui est accompagné de suppression. Ce Janicot est enragé!

— Enragé, répliquai-je en souriant, cela se traduit par brave, hors du bureau de la *Presse* et, à l'Académie, cela se traduit par héroïque puisqu'il s'agit d'affronter la mort.

— Eh! parbleu, vous tombez bien, je suis aussi agacé que vous. Que vont dire vos amis du faubourg Saint-Germain?

— Ils disent que vous êtes des tyrans et ils ont tort. Ils vont dire que vous êtes des sauvages. Beaucoup de gens lettrés et moi, sauf le respect que je vous dois et l'amitié que j'ai, vous le savez, pour vous et pour beaucoup des vôtres, nous dirons que vous êtes des imbéciles.

— Voilà un effet! Voyons ça, dit Aylic en souriant.

— Que vous supprimiez l'*Opinion Nationale*, la liberté hurlera, mais ce sera un bienfait pour la littérature française. Il y aura quelques Piémontais qui gémiront, et ils ne tarderont pas à se consoler en pensant que c'est autant d'économisé pour leurs fonds secrets.

Mais la *Gazette de France* est le plus ancien journal de la création. Ce n'est pas seulement un journal français, c'est un journal européen. Si vous le supprimez, c'est un cri universel. Tout ce qui en Europe et en Amérique déteste l'Empire — et cela fait une jolie petite armée — va profiter de la chose pour crier que la France retourne à la barbarie et que la tyrannie impériale, loin de l'adoucir, sort des voies de la civilisation.

— Ma foi, vous avez raison, *Gentilhomme catholique* — c'était le titre d'un de mes romans, et dans ses moments d'hilarité, il aimait à me l'appliquer — cela touchera l'empereur et surtout l'impératrice, il faut que je le lui fasse dire personnellement.

— Voulez-vous, dis-je, me permettre de faire avertir M. Janicot ?

— Parbleu !

Et la *Gazette* ne fut pas supprimée.

Une autre fois, dès l'aube, le voici chez moi. Je fus effrayé. C'était l'homme le moins matinal qui fût.

— Ne vous dérangez pas (j'étais encore couché), connaissez-vous Brionne?

— Brionne ! Jamais de la vie !

— Ah ! c'était bien la peine de vous réveiller ! Voici ce qui nous arrive. Ce Brionne a envoyé à l'empereur un mémoire flattant les tendances les plus enracinées en Sa Majesté, qui est très préoccupée du peuple et qui est au fond socialiste. Ce mémoire expose les bases d'une union du socialisme et de l'empire, de façon à créer une démocratie impériale. Il est très bien fait.

L'empereur en est très frappé. Il voit le moyen de reconquérir sa popularité. Il en a parlé à Rouher avec ce qu'en tout autre on appellerait de l'enthousiasme. Rouher, fort ennuyé, ne trouve qu'une solution. Il faut démolir le Brionne. Il m'a fait appeler ce matin et me charge de savoir ce que c'est que cet être-là. Vous connaissez mieux que moi les gens de lettres et les journalistes de l'opposition. J'ai cru que vous pourriez me renseigner.

Voulez-vous me rendre le service de me dire ce que c'est au fond que ce bavard-là?

— Ma foi, ni moi, ni mes amis ne connaissons le genre Brionne. C'est un orateur de réunions publiques, un journaliste des bas-fonds républicains. *Nescio vos.* Je ne hante pas ces lieux mal odorants. Je vous trouve candide de venir réveiller un honnête homme avant l'*Angelus* pour lui demander des renseignements sur Brionne. C'est à la préfecture de police qu'il faut s'adresser.

Il fit un bond.

— *Gentilhomme catholique*, me dit-il en m'embrassant, vous êtes un homme de génie!

Et Brionne fut *coulé*. Je ne veux pas dire que le personnage eût des relations particulières avec la police, mais elle devait être renseignée sur un homme aussi bruyant.

Je m'attarde en chemin. J'hésite à arriver au lit de mort de mon pauvre ami.

Il avait fait représenter avec succès deux comédies : *Un homme de rien* et la *Jeunesse de Mirabeau;* publié un roman, *La Toile d'araignée.* Il avait été pendant l'été de 1869 nommé préfet de la Meuse. C'était un grand département. Il n'était pas fait pour les menus détails. Mais il voulait exercer son métier de préfet aisément, élégamment, lestement, et comme il était fort intelligent, il savait qu'il n'y serait élégant qu'en le connaissant bien. J'étais à la campagne quand il fut nommé et il m'écrivait quelque temps après, qu'il était fort las, à cause du grand travail qu'il s'imposait depuis plusieurs mois pour connaître à fond l'art préfectoral en général et la

Meuse en particulier. A mon étonnement, la lettre était mélancolique et attendrie.

Quand je revins à Paris aux environs de Noël de cette année 1869, je reçus un mot de lui.

— J'arrive, je ne puis aller vous demander à déjeuner. J'ai mille choses à faire. Voulez-vous venir chez Durand me demander? Nous déjeunerons ensemble.

Après le déjeuner, nous nous promenâmes pendant des heures dans le passage Choiseul. Il ne savait pas être exact, c'était son défaut, et c'était en voulant apprendre l'exactitude qu'il s'était si fort fatigué. Je lui rappelais de temps à autre les mille choses qu'il avait à faire et qui l'avaient empêché de venir jusqu'à la rue de Rennes.

— Laissez-moi tranquille. Je suis heureux, je suis détendu, et vous voulez me rejeter dans la Meuse.

Nous prîmes rendez-vous pour le surlendemain. Ce surlendemain, je reçus ces mots : « Si vous voulez voir encore Aylic, hâtez-vous, il est à la mort. »

Je courus. Il était logé sur le boulevard, chez son frère Fernand.

La chambre était pleine d'hommes graves. Je vis là M. de La Valette, M. de Forcade, M. Rouher, je crois M. de Saint-Paul, et beaucoup d'autres gens de cette valeur.

Dès la porte d'entrée, j'entendis l'un d'eux, disant à mi-voix : « En tout cas il est fini. »

Je m'approchai du lit où il était étendu, les yeux clos, la respiration haletante. Il avait eu une attaque

d'apoplexie. Toutefois il reprenait quelque peu connaissance. Je lui pris la main.

— Tu ne reconnais pas d'Héricault? lui dit l'excellent Théo Dubois, son beau-frère.

— D'Héricault, répondit-il d'une voix dont la force m'étonna, ah ! oui, le *Gentilhomme catholique*.

Ce fut le dernier mot qu'il m'adressa, et je le garde dans mon cœur.

Il nous faut retourner loin en arrière pour retrouver l'année 1850 et le temps où je cherchais encore ma voie dans les études sur le moyen âge.

Enfin, ce n'est pas Malherbe qui vint, ce fut Roger de Collerye.

Qu'est-ce qui attira mon attention sur ce poète de l'extrême moyen âge?

Mais c'est d'abord cela, cette posture curieuse dans l'histoire littéraire, entre les influences d'une puissante littérature qui meurt et les conseils d'une littérature non moins puissante qui sort du berceau.

Puis ce prototype du personnage légendaire qui est venu jusqu'à nous. Ce Roger Bontemps baptisé de son nom de Roger, ce vieux type du Bontemps, cher aux escoliers, à tous les basochiens, à tous les conteurs ironistes comme à tous les *Sans-soucis* du moyen âge, qui en résume le type et qui fut, comme je le dis, Roger Bontemps, ce personnage et ses œuvres dont il ne restait plus qu'un seul exemplaire m'a paru bon à être sauvé de l'oubli, propre à fournir une étude morale et littéraire, et je passai par-dessus les ignorances de quelques-unes de ses pièces, dans une édition du reste destinée non au public mais aux érudits.

Je pensais qu'il était de bon enseignement de montrer dans sa vérité cette période de l'histoire littéraire et morale de la vieille France. Ce Roger Bontemps me plut-il pour sa personne comme pour son habillement intellectuel, pour son nez rubicond comme pour ses entours, pour sa gaieté suivie de tant d'angoisses et ses faiblesses finissant en de sincères, attendrissants et pieux remords? C'est cela, oui.

Sainte-Beuve m'accusait, en un de ses jours d'aigreur qu'il se permettait trop souvent, d'être « le vertueux défenseur du trône et de l'autel ». Il y mettait en son temps, je devine pourquoi, de l'âcre méchanceté. Je répondis avec quelque impatience et comme il me reprochait l'attention que je donnais à cette école de la fin du moyen âge — il oubliait Charles d'Orléans, Villon, Marot, pour se rappeler uniquement René d'Anjou, Christine de Pise, Eustache des Champs, Coquillard, Collerye — après quelques vives répliques, je lui dis :
— Il n'y a pas de trône dans Roger de Collerye.

— C'est, me répondit-il, que le moyen âge en est plein, et dans Collerye il y a un autel.

C'est vrai. Il est certain que l'étude de la littérature du moyen âge, même avec ses grossièretés, développe la connaissance, l'amour et le respect de la société catholique et monarchique, et il est vrai aussi qu'il y a dans l'œuvre et la vie de Collerye avec ses vices et leur pénitente conclusion un bon exemple.

Certes, parmi ceux qui étudiaient alors passionnément le temps passé, il y en avait beaucoup qui

cherchaient surtout le savoir, la connaissance et l'enseignement de choses belles, intéressantes, originales, nationales et à peu près inconnues; d'autres qui suivaient simplement une carrière littéraire que le hasard, ou un instinct, une personne leur avait lancée.

Ceux d'entre nous qui voyaient dans leurs études un but facile, bien déterminé, bien préparé, pour l'employer à la défense de cette société catholique, ceux-ci se disaient que leur premier devoir pour avoir quelque crédit, autorité, renommée et pour lutter contre les ennemis déclarés ou sournois de leurs croyances, c'était d'être aussi savants qu'eux et de prouver qu'ils l'étaient. Ils n'étaient pas des moines, point austères, hélas! non, point saints, hélas! comme il s'en fallait! Ils étaient des hommes mondains avec une pensée apostolique. Le règne des iconoclastes, des huguenots, des jansénistes était passé. Ils savaient que c'était l'Église qui avait sauvé la littérature antique, parfois plus cynique et toujours plus corruptrice que ces grossières compositions de Fathaux. Ils savaient que c'était l'Église qui avait protégé la Renaissance, bien souvent païenne aussi, et bien des œuvres grossières, pour ne pas dire plus, se montrent sur les murs extérieurs des vieilles églises.

Le catholicisme ne voulait pas que ces défenseurs fussent imbéciles et ignares, et ses enfants les plus dévoués furent les partisans de la civilisation; la charge de brûleur dans la bibliothèque d'Alexandrie n'eût jamais été la sienne, elle ne disait pas : « Brûlez tout, il y a assez de bibles et nous n'avons

pas besoin d'autres livres », elle ne pouvait donc nous en vouloir d'aimer les livres, de les étudier, de hanter les bibliothèques, d'en former une à nous, aussi complète que possible afin qu'elle pût nous servir quand nous ne pourrions plus hanter les dépôts publics dont elle ne demandait pas, encore une fois, l'incendie.

Je dois ajouter à toutes les raisons qui attirèrent mon attention sur ce poète bohème du seizième siècle que j'avais rencontré Murger et ses compagnons de Bohème, que je commençais à les connaître comme je vais bientôt le dire longuement, et que la comparaison entre ces deux enfants perdus des deux écoles, de deux périodes si différentes, s'imposait sans doute à mon imagination sans que j'en eusse bien conscience.

Enfin, nous débutions du mieux que nous pouvions et nous revêtissions, de tous les habits les plus décemment brillants et attirants les idées que nous ne pouvions encore que timidement lancer dans le monde.

Je pense que le farouche Buloz m'eût montré la porte, de son œil sauvagement blanchâtre, si je lui avais apporté une homélie.

Le *Correspondant* lui-même m'aurait remis aux calendes babyloniennes où je serais encore.

Buloz eut déjà quelque mal à ne pas grogner sur mon enthousiasme pour la pénitence du bon Roger Bontemps. Mais il était au moment où, avec une merveilleuse lucidité, il constatait que les républicains de 1848 avaient blessé cruellement le voltairianisme, et quoiqu'il eût lui-même la foi du

charbonnier à rebours, quoiqu'il attachât un prix énorme à l'opinion de trois avoués et de deux avocats savoyards qui étaient libéraux comme des sots, il sentit que s'il voulait sauver la *Revue* d'un nouvel appel de fonds, il fallait pencher sans retard du côté des conservateurs et faire appel non seulement à M. de Broglie qui était de la famille de la *Revue*, mais à Montalembert et à Veuillot, qui étaient ses ennemis.

## VI

### LE DÉBUT. — A LA « REVUE ». — L'ACADÉMIE

Me voici donc avec mon *Roger de Collerye*, bien étudié, lui et le petit clan littéraire qui frétillait à Troyes, comme aussi dans la plupart des bonnes villes provinciales de la fin du moyen âge. L'amour du savoir, de la rhétorique et des Muses s'était développé dans la bourgeoisie, dans le monde clérical, à l'ombre des Universités, des écoles, à l'aide des corporations, surtout sous la protection des abbayes, où l'on trouvait l'activité de l'esprit, des Mécènes et des demi-sinécures.

Mais quel puissant intérêt pouvait avoir la ville de Troyes et un Roger Bongtemps de l'époque de Louis XII, fût-il le prototype de ce personnage que Désaugiers, Béranger et les autres chansonniers avaient gardé dans la mémoire des hommes.

C'était le moment où florissait la loi Tinguy, je veux bien dire sévissait pour faire plaisir à mes frères les romanciers.

L'Assemblée qui suivit la Révolution de 1848 renfermait, comme il arrive toujours après chaque révolution qui a effrayé le peuple, une foule de braves gens, royalistes que des électeurs terrifiés par la crainte des « abîmes » tirent d'une demi-obscurité, ou si l'on veut, de la lumière provinciale.

La sincère préoccupation de ces sages chrétiens est de sauver la France, et d'abord la morale. M. de Tinguy — j'ai oublié beaucoup de détails comme on le verra, surtout de quel département cet honnête homme était député — était convaincu que le roman-feuilleton était la grande cause de la démoralisation. Il trouva un second dans Henry de Riancey qui, journaliste d'un talent vigoureux, éloquent à ses heures, quand la chaleur de ses convictions monarchiques et catholiques, qui étaient ardentes, l'entraînaient, fit passer la loi proposée par M. de Tinguy : défense absolue de publier dans les journaux tout ce qui ressemblerait à un roman.

Henry de Riancey était sincère en cette ardeur romancide. Nous avons souvent discuté la question, tandis que nous jouions des proverbes et des charades avec Auguste Cochin et La Landelle. Naturellement, celui-ci m'avait aidé à défendre l'innocence relative du pauvre roman-feuilleton; Cochin, très austère, avec une exquise douceur et une charmante sensibilité, — mais nous l'avons vu et le

reverrons à mainte reprise — soutenait vivement Riancey.

Celui-ci était rédacteur à l'*Union*, qui était alors un journal très important et dont il devint le rédacteur en chef.

Je lui rappelai que son journal n'avait pas toujours été aussi sévère et qu'il avait commandé un roman à Balzac.

Bref, la loi passa avec des pénalités assez sévères pour les contrevenants.

Grand émoi dans le journalisme *gazetteux*. Mais qu'est-ce que c'était qu'un roman, en quoi différait-il de tout autre récit ou chronique? Là-dessus, grande et comique discussion. Enfin, il fut décidé que ce qui distinguait le roman de tout autre genre littéraire, c'était l'amour. Là, encore, il y avait matière à discussion et à interprétation chinoise; car enfin, si je voulais narrer le traité des Pyrénées, le petit dieu malin se trouvait dans le voisinage , et nous fîmes une charge très amusante, où l'on voyait Mazarin, les plénipotentiaires espagnols, Louis XIV, l'infante sa fiancée, et tous les personnages des deux cours, se pavanant, discutant, signant le contrat de mariage avec tous un bandeau sur les yeux et une armure complète, de crainte que l'amour ne parvînt à lancer quelques flèches dans l'assemblée.

C'était en effet une loi morale et en soi très sage, mais impolitique et surtout impossible. Elle servait uniquement les démocrates, qui en prenaient texte pour démontrer la farouche et étroite tyrannie du parti conservateur. Toutefois elle fai-

sait remonter les actions de l'histoire, de la biographie, de la chronique historique. Les directeurs des grands journaux comme la *Patrie*, le *Siècle,* le *Constitutionnel*, journaux populaires à grands tirages et les romanciers attitrés de ces feuilles étaient dans le même embarras que me racontait La Landelle avec une si comique indignation. L'*Univers* lui avait demandé un roman-feuilleton, où il n'y aurait ni amour, ni haine. Il lui donna les *Aventures d'un gentilhomme*, qui me parut ma foi fort intéressant.

Il est impossible de faire comprendre à qui n'a point passé par là les préoccupations puériles, les extravagances saugrenues, les appréhensions timidement touchantes d'un écrivain à ses débuts. Va-t-il rester éternellement dans la cave ou resplendir en météore? Il n'y a guère de milieu. Il semble que l'humanité doive tourner uniquement autour du chef-d'œuvre que vous avez couvé et que la Providence dirige tout pour ou contre vous.

Je n'hésitai pas à croire que la loi Tinguy n'eût été faite particulièrement à l'honneur de *Roger de Collerye.*

Je cherche vainement qui m'avait mis en relation avec deux gens notables d'alors, MM. Mallac et de Pontalba. Ils étaient l'un et l'autre fort connus *mondainement*. Le premier avait été fort bien avec la famille du maréchal Soult et secrétaire général de l'intérieur sous Duchâtel. C'était une des *maladies* du règne de Louis-Philippe, et il avait fondé l'*Assemblée Nationale*, très important journal, très lettré, vivement rédigé et qui, après avoir défendu

l'orléanisme, défendit avec une énergique sagesse la fusion. Mallac, très perspicace, dit un jour devant moi à des orléanistes récalcitrants qui ne pouvaient pardonner aux légitimistes la guerre âpre et injurieuse qu'ils avaient faite au roi Louis-Philippe pendant dix-huit ans :

— Vous ne voulez pas d'un Bourbon, eh bien, vous aurez un tyran ou de la canaille.

— Tous les deux, murmura je ne sais quel Nostradamus dans mon voisinage : l'un d'abord, l'autre après.

Mallac était un petit homme sec, de tournure élégante, glacial mais poli, jaune exactement comme un citron, avec de beaux yeux noirs, froids et pénétrants. Il rappelait l'acier et avait quelque chose de Mistral. Je me disais que ce capitaine gascon, compagnon de d'Aubigné, devait lui ressembler. Par exemple, il avait moins de chaussures.

Il m'avait donné rendez-vous chez lui de bon matin, j'y allai de plus matin encore ; j'avais l'habitude du monde et j'en voyais de bon, mais *Roger de Collerye* m'affolait, et ce premier rendez-vous de la littérature me faisait perdre toute gravité.

Il n'était pas encore levé. On me fit traverser dans une pièce meublée de souliers, jamais je n'en avais tant rêvé, il y en avait des étages sur des planches. J'eus grand'peine à ne pas demander au valet de chambre s'il y en avait une paire pour chaque jour de l'année.

Ici *Roger de Collerye* me servit, et je n'avais pas envie de rire. M. Mallac me reçut vite et fort bien, s'excusa de m'avoir fait attendre, le tout avec une

politesse flegmatique, bienveillante pourtant, et me promit de lire mon manuscrit.

Au bout de peu de jours, je retournai le voir — moins tôt. — Il me dit qu'il serait obligé de me demander le retranchement de toutes les citations. Je n'étais pas *retranchant* alors et j'avais le plus pieux respect pour mes œuvres. Il ne m'en voulut pas, au contraire, je crois.

J'allai voir le marquis de Pontalba, que les excentricités de sa mère avaient noté, comme ses propres aventures avaient pu le faire pour Mallac.

J'arrivai cette fois assez tard dans la matinée. Mais *Roger de Collerye* avait le mauvais œil en ses débuts. M. de Pontalba me fit dire qu'il était forcé de me recevoir dans sa chambre à coucher, à moins que je ne voulusse revenir dans quelques jours.

Quelques jours! *Roger de Collerye* ne le voulait pas. Il avait la fièvre. J'entrai donc.

Par exemple, il y avait ici aussi peu de chaussures que là-bas il y en avait trop. M. de Pontalba avait la goutte.

Toute la différence entre lui et Mallac ne consistait pas seulement dans les souliers. Malgré tout, malgré son élégance, sa politesse, son air martial, Mallac était toujours un bourgeois, bourgeois de haute allure et de gouvernement. Le marquis de Pontalba était plutôt grand seigneur, un grand seigneur bon enfant, bon vivant, courtois quand l'autre était poli, aisé quand l'autre était roide; ouvert, souriant, obligeant. Je ne l'ai pas revu et il y a longtemps de cela. Il est resté dans mes souvenirs en posture gracieuse. Grand, un peu gras, la

figure rouge, les yeux clairs; si l'autre me rappelait les capitaines gascons du seizième siècle, lui me représentait un peu en épais les chevaliers normands du moyen âge.

Il me dit aisément qu'il n'était pas un grand connaisseur, qu'il fondait un journal par une sorte de devoir et parce qu'il n'avait rien de mieux à faire; qu'il ferait passer cela avec bonheur dans son journal, mais qu'il voyait bien que ce serait fâcheux et qu'il lui semblait que c'était un article de Revue.

Je ne voulais pas forcer les portes, même à demi ouvertes, et je remportai mon manuscrit.

Bien que j'aie toujours eu pour devise non seulement de la confiance, non pas seulement de la tendresse, mais de l'admiration pour la Providence, je crois que je lui fis un peu la mine.

Ingrat que j'étais, les chaussures fines de Mallac comme les grosses pantouffes de Pontalba me menaient à la fortune.

Je ne sais, en effet, ce qu'il en est aujourd'hui, mais c'était alors une vraie fortune que de débuter dans la glorieuse *Revue des Deux Mondes*, où s'étalait tout ce qui était grand dans la littérature et la politique du temps.

Voici comme la politique, pour me punir de la petite noirceur que je lui avais faite, m'y mena.

Elle choisit pour cela un homme de Normandie, — de cette partie de la Normandie qu'habitait ma chère sœur et où j'avais tant de bons amis. — Il avait des goûts littéraires et de l'amitié pour moi, il était conseiller général dans un arrondissement qui avait Ludovic Vitet pour député. Celui-ci

était un notable à la *Revue des Deux Mondes*, mon vieil ami était un notable dans la circonscription de Fécamp, moi j'étais un notable dans l'estime de ce conseiller général, et voilà comment *Roger de Collerye* comparut devant François Buloz.

Vitet n'était pas notable là seulement, il était renommé dans les lettres comme dans la politique, et s'il eût eu un peu moins de qualités, il eût été illustre. J'ai expliqué de mon mieux, dans une étude détaillée que je publiai sur lui il y a peu d'années, comment les délicatesses de son esprit comme de son cœur, le haut sentiment et les devoirs de la politique qui étaient pour lui les devoirs du patriotisme, remplacèrent en lui le génie par le talent. Le talent fut exquis, le goût d'une pureté parfaite. Quelques-unes de ses études restèrent des modèles de style et de composition. Mais cette fleur d'originalité qu'il avait montrée dans ses premières œuvres, *les Barricades* et ses suites, dans *la mort de Henri III* surtout, ne fut pas cultivée.

Il perdit ainsi ses chances à l'admiration ; à part cela il eut tout ce qui constitue la plus belle vie humaine : l'estime universelle, l'attachement des plus nobles cœurs, des plus délicats, l'influence sur les plus fiers esprits, la fortune, un vieux nom, hors de la banalité, par conséquent souligné, influent à la Chambre dont il était le vice-président et qu'il présidait effectivement lors du coup d'Etat, comme je vais le raconter, et encore en 1873 lorsqu'il mourut. Il fut le premier dans tous les seconds rangs, l'ambition l'eût rendu le premier en beaucoup d'endroits, à condition qu'elle fût âpre, fiévreuse,

sans scrupules, c'est-à-dire exactement l'opposé des qualités délicates, fières et douces de Vitet.

La première fois que je le vis en Normandie dans un dîner électoral, je le trouvai poli, obligeant, bienveillant même. Mais ce fut plus tard que je compris la beauté, si je puis dire, la beauté de sa bonté. La disposition hautaine de ses traits, sa prestance grave semblait vouloir cacher l'aimable sensibilité et la chaleur de dévouement qui étaient au fond de lui.

Je fus frappé surtout par son apparence britannique ou plutôt écossaise, ce visage long et osseux, ce teint d'un blond roux, ce ferme menton carré, ce nez vigoureux; l'austérité flegmatique de toute la face éteignaient pour un temps l'expression de ces regards clairs et doux.

Il y avait là un saisissant effet d'atavisme. Quand je le vis en 1851, il était arrivé au point élevé de son intelligence et de sa vie. Il avait montré cette triple qualité qui était remarquable en lui : tout d'abord dominer le sujet et le voir de haut, puis donner au plan les plus larges contours, enfin faire du travail actuel un traité complet sur le point grand ou petit qu'il était appelé à traiter.

Il avait un goût très fin de la beauté artistique, qu'elle se dévoilât par les lettres ou la musique, par la peinture, la sculpture ou l'architecture. Cette même passion qui le mena aux catacombes où il faillit trouver la mort, l'engageait à me venir prendre de bon matin, afin que je le conduisisse chez un ami qui avait vu les ruines de Bangkok et qui en rapportait des photographies.

Il avait le don naturel de la clarté, il l'avait cultivé en artiste et en écrivain. Il était arrivé à ce style souple et lumineux dont il donnait le modèle, et quelles éblouissantes leçons il en donnait!

Je lui avais donc porté mon *bonhomme*, il lut mon travail, il le trouvait bon; il le voulait meilleur. Avec sa bonté parfaite, il le relut, en ma compagnie, la plume à la main. Je le dis simplement, ce fut une illumination. Je compris en cette heure de causerie appliquée, le génie de la langue française mieux que je n'avais pu le faire en dix années d'études persévérantes, de causeries avec les plus intelligents, de cours patiemment suivis, de sermons, de discours, de pièces de théâtre sérieusement écoutés et analysés. Je voyais la lumière française. Je comprenais bien, pour la première fois, et je l'espérais pour toujours, la vraie clarté, la logique, la transition, la simplicité la souplesse, et, quand plus tard de jeunes écrivains vinrent me demander conseil, c'est en pensant à lui que je m'efforçai d'être pour eux ce qu'il fut pour moi.

Ce qu'il me prêchait surtout, c'était la simplicité. L'idée doit être tout, le style n'est que l'enveloppe de cristal au milieu de laquelle se trouve cette idée.

C'était mon amour pour le moyen âge qui avait conquis sa sympathie, comme elle me valut l'estime de Montalembert. « Grâce à vous autres, me dit un jour Vitet, la France peut désormais défier l'esprit révolutionnaire d'annuler la gloire et l'honneur du moyen âge. »

Les autres, c'étaient les gens de ma génération,

les jeunes d'alors dont il suivait les débuts avec son aimable condescendance. Ce qui le frappait en nous, c'était la variété des aptitudes qui nous poussait à cultiver à la fois le roman d'aventure, l'histoire ou la critique. Il voulut bien me faire ce compliment quand il présenta mon édition des œuvres choisies de Marot aux lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* en 1867, et je trouvai le compliment agréable. Je suppose qu'il n'est pas nécessaire que je l'affirme par les dieux immortels.

C'était bien de l'honneur qu'il faisait à ma prestance en me rangeant alors parmi les jeunes; mais en 1851 je ne repoussais pas ce qualificatif, et je l'étais plus que mes vingt-sept ans ne voulaient le reconnaître.

Or Buloz ne les aimait pas, à moins qu'ils ne fussent désignés par l'opinion, par quelques succès retentissants; il prétendait qu'il était payé pour s'en défier, et il montrait le poing notamment au jeune About qui lui avait joué des tours, disait-il, non pas précisément à cause du scandale qu'on accusait ledit About d'avoir fait en peignant en *Tolla* les ridicules de gens chez lesquels sa mère avait été, disait-on, femme de chambre, et qui avaient, disait-on toujours, payé son éducation; mais, parce que ce normalien malin avait vendu son roman à Hachette avant le temps fixé par les règles de la *Revue.*

Car il y avait des règles à la *Revue*, et même elles étaient roides. Celle à laquelle Buloz — le dogue, comme disait Vitet — faisait allusion à propos d'About, c'était l'interdiction de reproduire ses articles avant un an. De plus, on ne payait jamais le

premier article. On ne payait pas à la page mais au mille d'*n* et l'on défalquait aussi tous les blancs, les titres, toutes les citations, plus les notes. Si bien que quand je quittai la *Revue* pour le *Correspondant*, les huit francs qui se payaient à la page étaient beaucoup plus rémunérateurs que les dix francs de la *Revue*.

Je parle d'argent comme un Juif, je ne le suis pas, mais pas du tout.

Quand il me fallut aller chercher mes premiers droits d'auteur, j'arrivai trois fois jusqu'à la porte de la *Revue*, et la quatrième fois je n'eusse jamais osé demandé de l'argent, si le bon Gardés, le caissier, ne m'avait dit, aussitôt que je lui eus dit mon nom : « J'ai votre affaire. »

Il paraît que Buloz ne grinça pas les dents en présence de *Roger de Collerye*. Ce savoyard ahurissant avait des naïvetés d'insulaires de la mer du Sud : une finesse étonnante pour deviner le goût du public ; sourd, mais entendant à merveille les plus légers souffles de la trompette de la Renommée ; brusque, vindicatif, impérieux, mais passionné pour l'honnêteté et la devinant avec le même flair qu'il avait en littérature.

Quand maître Roger fut aux mains de Victor de Mars, le secrétaire de la *Revue*, la comédie habituelle commença. D'abord le titre était trop maigre.

Asselineau, pour qui les raisins de la *Revue* avaient toujours été trop verts, raillait gaiement cette manie des titres larges. Il assurait qu'il avait un jour porté un article ainsi intitulé :

*De la plantation des haricots dans les deux hémisphères.*

I

Les haricots conservés

et que l'article avait failli passer à cause de la majesté de cette titulature.

On ne me parla pas d'hémisphère, mais *Roger de Collerye* était trop maigre. D'ailleurs c'était un inconnu, Buloz pensait que seul j'avais entendu parler de lui. Je proposai *Roger Bontemps*. Buloz protesta dédaigneusement que la *Revue* n'avait rien à faire avec les chansons de Béranger. Cela m'étonna, le poète *national* était alors à la mode mais à une mode qui paraîtrait aujourd'hui bouffonne, et j'eusse imaginé que Buloz avait une passion pour ce chansonnier bourgeois et voltairien. Je le calomniais.

Il avait quitté la petite, puis la moyenne bourgeoise où régnait Béranger, celui-ci en était devenu un parent pauvre. Buloz hantait la Chambre des pairs.

Victor de Mars proposa d'ajouter « et les poètes bohèmes du seizième siècle ».

— Mais, lui dis-je doucement, il n'y en a pas d'autres que Roger de Collerye.

Il sourit, mais moins doucement.

Mon objection, qui venait d'une âme pure, fut mal récompensée. Buloz me demanda d'établir les origines du genre que représentait mon bohème.

— Mais, lui dis-je effrayé, c'est toute l'histoire littéraire du moyen âge.

Buloz tomba dans une surdité inguérissable, et Victor de Mars recommença à sourire doucement.

J'avais vraiment bien travaillé depuis des années. Au bout de quinze jours j'apportai mon travail, qui ne manquait pas d'ampleur. Cela me mit dans les papiers de ce bon de Mars, et il dissipa un peu la surdité du maître. Il ne dissimula pas à M. Vitet que je n'avais pas l'air d'un coquin, et de Mars fut convaincu que j'avais l'âme tendre. Il me l'indiqua; un jour, je lui parlai du cochon de saint Antoine et il se mit à sourire doucement. C'était l'exaltation de sa joie.

Je reviendrai sur ce bon monde. Je l'ai dit, je le répéterai sans doute plusieurs fois encore, il ne faut pas me demander autre chose qu'une causerie voyageuse, un pèlerinage autour de moi-même.

Quelques-uns d'entre nous croyaient, sans aucun doute, qu'il fallait un changement dans l'état politique. Il était évident pour nous tous que la France s'en allait en déconfiture et que la République tournait à l'anarchie. J'avais beaucoup voyagé en province pendant l'été précédent et je racontais à mes amis mes impressions de voyage. Dans le pays de Caux, je voyais les paysans faire des patrouilles nocturnes pour épouvanter les voleurs. La basse Normandie était plus anxieuse encore. J'avais été passer quelques jours chez le père d'un de mes amis, chez le marquis de Nettancourt, auprès de Bayeux. Je savais que les propriétaires

de la province essayaient de s'organiser et de s'appuyer sur les troupes du Bessin, de la plaine de Caen, du Cotentin, etc., pour résister aux menaces des pillages prochains. Ils ne paraissaient pas avoir tort de se garder. J'avais rencontré un jour, en me promenant aux environs de Port-en-Bessin, une troupe de paysans avec des chaînes d'arpentage.

— Que diable faites-vous là?

— Eh! monsieur, nous partageons le pays. Chacun va avoir un lopin de terre de M. le marquis. Le château servira à faire la cuisine pour tout le monde et à midi, au coup de la cloche, chacun y viendra dîner.

Chez moi, en Boulonnais, paisible et sage pays, où l'on abhorrait la République presque autant que dans le pays de Caux, le socialisme avait lancé quelques fumerons. Je me rappelais, et je rappelais à mes amis de Paris, que j'avais été voir à Questrecques un de mes fermiers. A ce moment, aucun journal ne venait dans nos villages. La politique était aux yeux de nos paysans, une occupation de loisir, d'ordre inférieur, et bonne pour les bourgeois paresseux. Ils attrapaient quelques notions vagues ne tenant pas entre elles, bouffonnes ou monstrueuses, dans les marchés entre une tasse de café et la vente d'un porc.

— Eh bien, Féron, lui dis-je, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

— Ah! rien, monsieur Charles, n'était qu'on dit que les fermiers vont partager avec les propriétaires.

Il était un habile maquignon, laborieux cultivateur, âpre au gain et malicieux. Il voyait sans doute dans cette réponse une bonne plaisanterie très fine. Mais je crois que le partage lui eût paru doux. Il y avait là une vingtaine de domestiques et ouvriers, qui, tout en ayant pour moi quelque amitié, trouvèrent l'idée joviale et qui se mirent à rire.

— C'est vrai, Féron, dis-je froidement; mais vous ne savez pas tout : quand ces fermiers auront partagé avec les propriétaires, les domestiques partageront avec le fermier.

Le rire fut bruyant; les domestiques trouvaient que la plaisanterie devenait décidément bonne. Le fermier qui était un fort calculateur, devina, à l'aide d'une multiplication un peu hâtive suivie d'une leste division, que sa fortune augmentée de la moitié de la mienne, c'était doux, mais le tout divisé en vingt-deux parties! ce n'était plus de jeu. Il devint rêveur.

— Tout ça, monsieur Charles, c'est des farces de Parisiens, qu'on nous conte, à nous autres paysans. Il n'est rien de tel que de garder chacun le sien en essayant de gagner sa vie, entendez-vous, vous autres, tas de fainéants! Allons, propres à rien, à l'ouvrage!

Chacun de nous sentait donc la nécessité d'une main robuste pour arrêter le mouvement socialiste, mais on ne voulait pas que cette main fût vile et féroce comme on nous présentait celle des Ratapoils.

Le temps fit son œuvre. Il rassembla autour de l'Empire des personnages différents des acteurs du

Deux-Décembre. Beaucoup d'entre nous, en entrant dans le monde, rencontrèrent des jeunes gens de valeur intellectuelle et morale, de bonne famille et de bonne éducation; et les voyant serviteurs actifs et dévoués de l'Empire, ils perdirent cet éloignement un peu nerveux que les événements de 1851 leur avaient donné pour Napoléon.

L'impératrice, vaillante, belle, vilainement harcelée par la calomnie, d'ailleurs passionnée pour Marie-Antoinette, pour les principes conservateurs et la papauté, excita en bien des âmes une sorte d'attachement chevaleresque. On resta royaliste par conviction patriotique, mais on trouva ridicules les pamphlets contre le Deux-Décembre.

Cette journée n'avait pas d'ailleurs fini sans qu'on vît la main des gens d'esprit. Morny avait dit à Maupas, qui le harcelait dans ses frayeurs puériles :

— Allez vous coucher.

C'est aussi ce qu'on avait dit aux moins violents des députés rassemblés à la mairie du X^e^ arrondissement.

Sans doute, le procédé parut insolent, et beaucoup de ceux qu'on traita doucement eussent préféré, en ce premier moment d'enthousiasme, quelques mauvais traitements.

On ne traita durement que les plus redoutables, on en bannit quelques-uns, on en emprisonna un certain nombre. Les moins violents, on les vint prendre à la nuit à Mazas, où on les avait menés. On les fit monter en voiture sous la garde d'un officier poli.

La voiture se dirigea vers la forteresse de Vincen-

nes. Ils savaient que quelques-uns des représentants arrêtés, royalistes comme Léo de Laborde ou républicains comme Bixio, y étaient déjà enfermés. Mais quand on eut dépassé la barrière du Trône, la voiture s'arrêta. L'officier descendit, salua et s'éloigna. Quelques instants après, le cocher descendit à son tour. C'était un cocher poli — je n'invente pas.

— Messieurs, dit-il, quand vous voudrez descendre !

Quelques-uns protestèrent. Ils voulaient aller en prison. Ferdinand Béchard était du nombre.

Il fallut bien pourtant prendre son parti d'être libre.

Ici encore, le temps fit son œuvre, et cette impertinente plaisanterie que j'entendis raconter avec indignation en 1852, on ne la redisait plus en 1860 qu'avec un sourire, car au bout de quelques années on se console de tout, même de n'avoir pas été maltraité, et il est bien difficile, en France, de tenir rancune à l'esprit.

Je me remis donc tranquillement à mes études, et tout en pénétrant plus avant dans le haut moyen âge où m'attiraient les poèmes chevaleresques, je voulais être maître du XV<sup>e</sup> siècle. J'avais été frappé de la vie singulière et, pour nos esprits modernes, étrange d'un poète de ce temps-là.

Grand bourgeois dans une de ces villes où la bourgeoisie régnait, une de ces villes qui rivalisent de puissance avec Paris, ou plutôt qui avait une puissance propre, Guillaume Coquillart, notable savant, poète satirique et homme politique, écri-

vain grave et personnage ecclésiastique puissant et honoré, inventeur d'un genre un peu lourd mais ingénieux et qui, tout en ayant son originalité propre, se rattache à la tradition des poètes français du moyen âge, Coquillart me servait de point d'attache pour aller voguer à travers tout le siècle. La vie politicienne, la vie municipale, la vie bourgeoise, la vie littéraire après Charles VI jusqu'à Charles VIII, tout passait devant mes yeux. Je trouvai dans cette variété d'étude les plus fines joies de l'esprit. Ce fut le plus heureux temps de ma vie d'érudit. Je buissonnai à l'aise, et à la joie intense d'acquérir chaque jour de nouvelles notions se joignait l'exaltation continuelle de l'imagination.

J'avais un ami passionné pour le spiritisme, c'était le gendre de Ferdinand Béchard, sa femme était la plus chère amie de ma sœur, il voulut me mener chez les voyants; chez une voyante plutôt, qui avait choisi la compagnie des grands hommes, surtout des rois de France, qui lui venaient raconter à tour de rôle leur biographie, leurs vues, leurs ambitions et leurs déceptions.

M^lle^ D. — je ne donne pas son nom parce qu'il n'a pas traîné dans le public, elle ne disait pas la bonne aventure — faisait de l'histoire, s'adressait à l'élite du public et se condamnant ainsi à faire un moindre bruit, elle gardait le droit à plus de considération. M^lle^ D. donc, était surtout en grande conversation avec Louis XI et Charles VIII, et mon ami pensait qu'il serait très doux à moi qui passais depuis trois ans ma vie avec ces deux princes, d'avoir avec eux une conversation de coin du feu.

Me voici donc rue Vaneau. Nous sommes reçus par Monsieur et Madame, qui nous font des révérences. Mon ami avait annoncé magnifiquement un foudre d'érudition, un journaliste notable. C'était de tout petits bourgeois que je pris pour des commerçants retirés, ayant gardé quelque chose de la bonhomie et respectuosité provinciales. On nous avait fait entrer dans un salon très froid, très propre, le salon très épousseté de gens qui se tiennent généralement dans la salle à manger.

Il y avait une petite table et, comme dans les comédies de Scribe « tout ce qu'il fallait pour écrire ». M. D... recueillait et transcrivait les confidences royales que sa fille récitait.

Je vis que je venais assister à une conférence. Ce n'était pas mon affaire, et je connaissais le sujet mieux qu'elle.

La voyante était là, les yeux baissés, muette, dans une pose très simple, noblement pythique. Elle n'était ni laide, ni belle; figure banale, sans vulgarité toutefois. Tout était respectable dans l'entourage et modeste en elle. Ce père et cette mère avaient l'air bonassement fiers de leur fille; ils nous souriaient avec une intention évidente de nous remercier de l'honneur que nous lui faisions. Ils paraissaient sincèrement convaincus. La voyante n'était pas évidemment l'humble violette, mais il y avait autour d'elle quelque bon parfum de pudeur et de vertu.

Silence complet!

Enfin, M^lle^ D... parle d'un ton doux et monotone, sans geste, sans mouvement de traits. C'était Char-

les VIII qui venait nous visiter et raconter les débuts de son règne. Il nous exposa l'état où se trouvait la France à la mort de Louis XI; les difficultés qu'il trouvait et prévoyait et que l'éducation imposée par la jalousie paternelle aggravait encore, ses visées politiques, ses ambitions chevaleresques. C'était vraiment fort complet et, quand on pensait à l'âge et à l'éducation de la jeune fille, c'était tou-à fait étonnant.

La grosse, ouverte et riante figure de Sabran s'épanouissait comme un soleil; la mère et le père se rengorgaient toujours avec cette bonhomie qui minait ma fermeté. Mais l'intérêt même de cette intelligente fille l'emporta. Si elle était malade, possédée, sincère, si ses parents étaient honnêtes, intelligents, affectionnés à leur fille, je leur donnerais à tous à réfléchir. J'entrai dans le vif de l'affaire.

— Mademoiselle, dis-je avec autant de politesse que si j'eusse parlé à la reine de Saba, avez-vous pu constater que les princes manquaient de mémoire? Si ce sont de purs esprits, ils n'ont rien dû oublier et doivent tout savoir; ou bien ce sont de faux esprits, et les renseignements qu'ils vous donnent deviennent contestables.

— Sans aucun doute, me répondit-elle doucement.

— Charles VIII ne saurait avoir oublié les détails d'une journée aussi importante que celle de son sacre, les détails de son entrée solennelle dans la ville de Reims.

— C'est vrai, me répondit-elle avec la même sérénité.

Mon poète avait joué un rôle dans cette entrée. Pour me renseigner complètement, j'avais consulté outre les archives de Reims, que M$^{lle}$ D... avait pu lire, les mémoires manuscrits des bourgeois rémois de cette époque. J'étais donc renseigné comme si j'avais porté la queue du manteau royal, et comme vraisemblablement elle ne pouvait l'être.

Je la priai de demander au roi par quelle porte il était entré à Reims.

— Je suis entré dans la ville du sacre le 29 mai 1484; je pensais à la gravité de l'acte qui, etc.

C'était bien cela, une conférence, je vis que la voyante échappait et équivoquait.

Après l'avoir laissé pérorer quelque temps, je redemandai, avec la même politesse, le nom de la porte.

— Porte de Mars, dit-elle toujours avec la même douceur.

Elle était étonnante de mémoire. Elle avait retenu le nom d'une porte, seulement l'entrée avait eu lieu à l'opposé. J'insistai.

— Que le prince me permette de le remettre sur la voie, c'est une porte située près de la Barbacane.

— Je répondis aux bourgeois assemblés, etc...

Toujours la leçon préparée.

— Permettez-moi de demander s'il n'y avait pas quelqu'un en avant de ces bourgeois, le prince chevaleresque n'a pas pu l'avoir oublié?

Silence.

— Voyons, sire. C'était une jeune fille; elle portait même un nom que le vin de Champagne a fort répandu dans l'univers.

— Cliquot.

— Que le prince me pardonne le nom, c'est Moët. Que fit cette jeune fille? Que dit-elle? Ce fut assez curieux pour n'être pas oublié. Le roi même doit se rappeler qu'il prit grand plaisir à la voir.

Rien. Je repris :

— Elle descendit à l'aide d'un truc du haut de la porte. Pourquoi faire?

Ici le roi se rattrape.

— Pour me présenter les clefs de la ville.

— Et combien y en avait-il? Comment était vêtue la jeune fille? Les assistants nous ont raconté que le roi prit également plaisir à admirer son habillement. Je me permettrai de remettre encore le prince sur la voie. Elle était vêtue de soie blanche et verte. Quels desseins sur l'étoffe blanche, quels semis sur la verte?

Toujours des échappatoires, une conférence, des détails à côté. J'insistai. Je dis les premiers vers présentés au roi, je rappelai vainement la beauté de la jeune fille. Je demandai vainement quelque chose de précis.

Rien. C'était navrant. On voit le reste. Fureur de la famille, évanouissement de la voyante. J'essayai de ramener quelque sérénité en louant la vive intelligence de la jeune fille et sa puissance d'assimilation. Puis je m'éloignai, toujours protégé par ma politesse majestueuse, et suivi par Sabran, penaud mais incorrigible.

Je crois avoir démêlé la part d'hallucination et de comédie qu'il y avait là. Ce serait long à expliquer.

Mlle D... vit encore, je crois, elle a quitté la compagnie des rois pour celle des libraires, et elle se livre très dignement à l'érudition sans intermédiaire royal; elle publie des textes *rajeunis* de vieilles chroniques, mais j'ai su par Moland, qui la rencontrait chez Garnier et qui fit des préfaces pour ses livres, qu'elle ne m'avait jamais pardonné.

Je cite cet exemple de candide probité aux jeunes érudits. Je passai comme je l'ai dit plusieurs années dans cette étude et je me mis au travail sur Coquillart, seulement quand j'eus lu tous les chroniqueurs du temps, très attentivement ceux de la ville de Reims publiés ou inédits, les archives de cette ville dont était mon Coquillart, tous les poètes du siècle. J'avais même été chez une voyante pour interroger Charles VIII lui-même.

Je vis à ce sujet combien peu Sainte-Beuve avait l'esprit historique. Il était un simple artiste, artiste délicat sans doute, mais homme de petite tête, justement parce qu'il n'avait pas l'amour de l'histoire. Il ne voyait dans un poète que le talent musical, la rhétorique tapageuse. Il avait peu d'idées générales, les ensembles ne lui disaient rien; il était poétiquement un fin dilettante, historiquement il n'était qu'un fouilleur, et me rappelant que son père avait été apothicaire, je me plaisais à l'appeler le Carabinier de Saint-Cosme. On devine ce que c'était que cette carabine du patron des apothicaires.

Il applaudissait à mes études sur les mœurs épiques, mais il me reprochait avec une singulière et presque furieuse colère, mon étude sur Coquillart, et la publication de ses œuvres.

J'essayai vainement de faire valoir l'utilité d'étudier ce bourgeois, cette province à cette époque de leur grande puissance et de mettre en lumière une nuance spéciale, une rare école de l'esprit français.

— A quoi cela vous mène-t-il vous et l'histoire littéraire? me demanda-t-il avec un peu d'âcreté.

— Mais à savoir, lui répondis-je un peu vexé mais retenu encore par un respect que je perdis plus tard, à savoir ce que vous ne savez pas.

Il avait raison, et je n'avais pas tort. Parbleu! je savais aussi bien que lui que la *Chanson de Roland* valait mieux que le *Plaidoyer d'entre la Simple et la Rusée*. Shylock eût été du même avis que Sainte-Beuve et les 250 francs que me rapporta chacune des cinq années que je passai alors à cette étude du quinzième siècle n'étaient pas une rémunération somptueuse, et le bon abbé Duquesnay avait eu raison de prédire à ma chère mère que je n'avais pas l'entournure d'un millionnaire.

Mais puisque j'avais le goût héroïque de parcourir cette partie un peu déserte de notre histoire littéraire, pourquoi me décourager? Vitet, qui avait une âme quand Sainte-Beuve n'avait qu'un cerveau, et encore rétréci, Vitet, beaucoup plus intelligent et meilleur, le comprenait surtout parce que cette fin du moyen âge était aride, parce que cette aurore de la Renaissance était fort brumeuse; il me félicitait d'entreprendre une besogne ingrate, destinée à être peu récompensée, mais que nul autre sans doute ne serait tenté d'entreprendre.

En résumé, mon érudition ne fut pas perdue même pour moi, et j'en eus plus de facilités pour la

publication postérieure de Gringoire, de Marot et de ce travail ennuyeux mais curieux et complet sur les poètes du commencement du seizième siècle que je publiai dans les *Poètes français.*

Ma longue étude sur Coquillart n'entra pas lestement, on le verra, dans les bonnes grâces de Buloz. Le lecteur de la *Revue*, qui était un vertueux normalien, je crois me rappeler qu'il se nommait Yung, n'avait pas encore été convaincu par Boileau. Il en était toujours à l'art grossier de nos vieux romanciers. Le bon Victor de Mars me communiqua une longue pancarte où ma pauvre prose était écorchée de main de maître... répétiteur. D'ailleurs, sans aucun parti pris de méchanceté, on reconnaissait les qualités, etc., etc., mais que c'était peu actuel et puis que c'était long! Deux articles de la *Revue* sur un chanoine rémois du quinzième siècle! On avait rarement vu une telle étrangeté.

Puis, j'avais mis tout bonnement en tête de mon étude le titre qui lui convenait : G. Coquillart. Ah bien! oui. *Qu'es aco*, Coquillart?

J'eus une illumination, je proposai d'ajouter quelque chose. De Mars détentit son mélancolique visage.

Ajouter un sous-titre! Mais c'était le génie de la Revue qui m'éclairait, *Coquillart et la vie bourgeoise au quinzième siècle*. Sauvé, tout était sauvé. Buloz grogna encore. Mais de Mars était satisfait. Je crois toujours que cet excellent homme en sapin de cercueil avait de l'amitié pour moi; il goûtait en moi, une candeur nigaude qui n'effarouchait

pas sa timidité naturelle, à laquelle il était constamment obligé de faire violence pour traduire à la population qui assiégeait la Revue les rudesses de Buloz; il me trouvait puéril mais attendrissant quand je lui communiquais les regrets de voir paraître mes articles en été à l'époque où il n'y avait personne à Paris.

— C'est bien d'un jeune homme, me dit-il avec sa douceur mélancolique. Mais, monsieur, *La Revue!!* se lit partout, en tout temps.

Il y avait encore le *cadre*, comme je le raconterai en parlant de Murger.

Je résistai au cadre mais *relicta non parvula*, je ne triomphai qu'en fuyant.

Quand je portai mon premier roman à Buloz, le lecteur de la *Revue* y appliqua le *cadre*. Il décida que cette machine n'était pas d'un imbécile, mais que la première partie n'entrait pas dans le cadre de la Revue, et qu'il fallait l'amputer.

Nous avions alors un ridicule amour-propre d'auteur. Nous avions décrété que nous étions seuls juges de notre honneur d'artiste, et que c'était une pauvreté quasi déshonorante de laisser un directeur de journal ou de Revue décider l'amputation de tel ou tel de nos chefs-d'œuvre.

Je reconnaîtrai aujourd'hui que cette théorie est souvent impraticable et d'une fierté exagérée. Alors je me rebellai.

V. de Mars, avec sa douce sympathie, me dit :

« Les lecteurs de la *Revue* — les lecteurs étaient ce qu'on désigne en blason sous le nom de support. C'était le support du cadre quand on tentait

de l'ébranler — les lecteurs de la *Revue* commencent à être fatigués des scènes champêtres. »

Il eut un de ces sourires si pâles et si tristes.

— J'ai eu déjà du mal à faire goûter M. de la Madeleine à Buloz; laissez-moi le temps d'arranger cela.

— Non, répondis-je vivement, j'ai hâte.

— Je le comprends... Voyons, faites cela pour moi.

Je fus touché. Encore aujourd'hui je pense à sa douce et sage mélancolie, à son inexplicable amitié pour moi, à cette petite larme que je crois avoir vue dans ses yeux mornes, je retrouve mon émotion d'alors. Mais la sotte impétuosité l'emporta.

Je passai dans le cabinet de Buloz. Jamais homme ne fut plus étonné. Il conclut en me disant que je me repentirais, et que l'on revenait toujours à la Revue.

Je veux mettre le comble à l'humilité de mes aveux : le *cadre* avait raison et quand je mis ce roman en volume, j'enlevai de moi-même ce dont j'avais refusé l'amputation à de Mars.

Je ne pensais pas alors à la renommée ni à la fortune qui suit la renommée en ce siècle, je ne pensais pas à l'Académie, bien qu'il fût reçu alors que la Revue en était la porte d'entrée. Je n'y ai jamais songé d'ailleurs, bien que depuis cinquante ans, je l'ai vue s'entr'ouvrir à des lettrés de même taille et dont l'auréole n'était pas éblouissante.

Je n'en dis pas de mal, c'est l'invincible loi de toute agglomération dont le goût est le sergent recruteur.

La notoriété est une personne assez banale de sa nature et qui se laisse influencer par les cent fantaisies ou coteries politiques et littéraires, sympathies ou antipathies, ou intérêt personnel.

Il y a évidemment dans un siècle une vingtaine d'individus qui forcent l'entrée par l'évidence de leur génie ou de leur talent. Pour les autres, c'est affaire de bonne fortune, d'intrigue, de courant politique, de lassitude de la part des électeurs ou de pénurie de matière éligible. Alors on choisit les académiciens comme les rosières dans un village des environs de Paris que je ne nommerai pas.

— Comment, disais-je un jour au curé, vous nommez rosière une fille qui a eu un enfant!

— Nous choisissons, me dit-il avec bonhomie, celle qui en a le moins.

On choisissait au hasard de la fourchette, et ce n'est pas une image de rhétorique. — Je demandai un jour à Vitet pourquoi ils avaient nommé X... qui n'avait pas alors la bonne et noble renommée qu'il a eue depuis.

— Je n'en sais rien, me répondit-il sans sourire. Je ne le connaissais pas. Il s'est trouvé que tout le monde avait dîné avec lui, mes amis votaient pour lui, je ne voulais rien contrarier.

Vitet, qui était le plus équitable, le plus noble et le plus digne des hommes! S'il se laissait ainsi influencer par camaraderie, influencer de même par le dieu Bacchus, on peut deviner à quelles influences plusieurs autres pouvaient obéir.

Le talent même reconnu ne suffisait pas, la situation, les caractères importaient fort. Je recom-

mandais un jour à Vitet un écrivain pour lequel je m'étais engoué sans le connaître, et de fait il est mort sans que je lui eusse jamais parlé ou écrit. Mais il était brillant, spirituel, savant.

— C'est impossible, me répondit-il, qu'on le reçoive, il y a bien assez d'un Tissot à l'Académie.

Il paraît que ce Tissot, assez obscur d'ailleurs, eût mérité la plaque de quémandeur de première classe, au besoin il l'eût acceptée en argent.

Je ne me tins pas pour battu et j'insistai, par une sorte de don quichottisme littéraire. J'en parlai à M. de Sacy.

— Allons donc, me répondit cet homme austère, le fils d'un terroriste!

— Comment voulez-vous, me répondit Montalembert, on dit qu'il bat sa femme!

Je m'en tins là. Comme Montalembert me voyait l'air assez penaud — car il m'avait contrarié fort et je n'étais pas avec lui dans des relations assez fréquentes pour lui parler à cœur ouvert comme je le pouvais faire avec Vitet et ma recommandation tombait décidément fort mal — il me dit avec une aimable délicatesse et pour me dérider :

— J'ai fait naguère une impertinente bévue, dont je ne puis m'empêcher de sourire bien que j'en aie été fort confus. M. Barbier est venu me demander ma voix. J'ai cru pouvoir la lui promettre tout en lui disant combien je regrettais qu'après l'éclatant succès des *Iambes* il n'eût plus rien publié. Voilà le pauvre homme qui devient d'un rouge où il y avait de tout, de la colère et bien légitimement. Imaginez que depuis lors il a publié vingt volumes

dont j'ignorais l'existence, et il me montra d'un geste un peu raide un volume qui était là, sur ma table, que je n'avais pas encore eu l'idée de regarder, qui était intitulé les *Sylves*, qui était de lui et qui avait paru quelques jours auparavant. Vous devinez si après cela je devins rouge à mon tour.

L'intrigue même persévérante ne suffit pas toujours. Un haut universitaire, fort honnête garçon quoique Juif, et qui avait à son acquit une piécette démocratique sentant le froid, le frisson et la guenille comme les pièces de Becque, après avoir lancé aux trousses de l'Académie Israël et l'Université et avoir échoué à plusieurs reprises, laissa partir en guerre son épouse, fort honnête personne aussi, — la chevalerie m'empêche d'ajouter quoique Juive. Elle versa des flots de larmes, joignit soixante-dix-huit mains — toujours les siennes — et répéta trente-neuf fois! — Ah! Monsieur, je vous en supplie, nommez-le. Il y tient tant, *il en mourra!*

Je ne sais pas s'il est mort, mais il n'est pas plus académicien que Zola.

Les statuts de l'Académie indiquent formellement son double but : elle doit réunir non seulement des littérateurs, mais les représentants élevés de la société française. C'est ainsi que, sans étonner l'opinion publique du dix-huitième siècle, on nomma académicien le maréchal de Richelieu, dont le bagage littéraire se compose de jeux de mots, de relations diplomatiques avec les encyclopédistes et de billets d'une orthographe délirante.

Quand M. Legouvé fut nommé l'un des quarante,

nous en fûmes un peu étonnés. Cette étoile, qui apparaissait dans le ciel de l'Institut, avait le rayon clair et fin sans doute, mais elle ne nous semblait pas de première grandeur.

En M. Legouvé, l'écrivain se doublait d'un homme qui représentait la société polie par son urbanité et la haute bourgeoisie par sa fortune.

Aujourd'hui que la voie lactée promène ses nébuleuses sous la coupole de l'Institut, l'étoile, un peu terne alors, brille d'un éclat limpide. En ce temps-là, nous avions des prosateurs comme Veuillot, Montalembert, Cousin, Villemain; des poètes comme Lamartine, Hugo, Musset; et nous faisions les renchéris. On s'étonnait donc du choix de M. Legouvé et on se demandait quel mérite avait valu au nouvel élu l'immortalité. On répondait en pensant au meilleur ouvrage de son père : « Mais, c'est le mérite des femmes. »

Encore une fois cela était injuste. Pourtant il faut noter cette hérédité de la notoriété littéraire dans une famille.

M. Henri Houssaye m'a rappelé M. Legouvé. Le souvenir qu'il a donné à la fécondité littéraire de son père a paru touchant. Du reste, tout son discours a ému la sympathie.

Cette oraison académique est peut-être pleine de haut sentiment plus que de haute littérature. La première partie est un peu molle, la seconde se relève à force d'enthousiasme pour Leconte de Lisle.

M. Brunetière, qui lui a répondu, a exécuté avec finesse la *brimade* académique obligatoire. Il serait

malséant, en effet, qu'un conscrit de l'immortalité n'entendît pas pour la première fois le *Memento mori* et ne reçût pas quelques coups de cette discipline littéraire qu'on nomme l'ironie.

M. Brunetière a montré la vigueur habituelle de son intellect, l'ampleur et l'intensité de son esprit critique. Mais il y a un *mais*.

Talleyrand, en apprenant qu'un diplomate était malade, demandait :

« Quel intérêt M. de Sémonville a-t-il à être malade? » Je me demande quel intérêt M. Brunetière a-t-il à étaler des paradoxes? C'est une maladie de l'esprit que je comprends chez les impuissants. Quand on a une originalité aisée, pourquoi ne pas laisser le paradoxe, ce *bâtonisme* de l'esprit, aux littérateurs forains?

MM. Houssaye et Brunetière ont rempli galamment le devoir de conducteurs des pompes funèbres académiques. Toutefois, je ne crois pas qu'ils persuaderont à la postérité de voir en Leconte de Lisle un des grands poètes du dix-neuvième siècle.

Il s'est attaché habilement à l'une de ces épaves que la tempête révolutionnaire a arraché au noble navire qui porte la civilisation. Mais il n'est pas un pilote, il n'est qu'un naufragé.

Il n'a pas plus traduit la société française que Brébeuf n'a traduit Lucain. Celui-ci a mis une perruque aux Romains, celui-là des clamydes aux Français. L'un et l'autre ne laissent que de *Belles infidèles*. Leconte a essayé de ramener le paganisme dans la rhétorique. Puissant progrès ! Il eût été moqué comme successeur de Campistron et de

Baour-Lormian s'il n'avait eu l'habileté de nommer Klytemnestra ce que Campistron appelait Clitemenestre, et Aëdes ceux que le bon Baour proclamait des Bardes...

Mais Moïra, que Viennet appelait le Destin, et *Chronos*, à qui Jean-Nicolas Boileau donnait une faulx et le nom de Temps, eurent la cruauté de ne pas l'épargner; on a nommé un honnête homme à condition qu'il s'extasierait devant les Aëdes; un autre honnête homme lui a répondu : « Monsieur, vous ne savez pas bien ce que vous dites, mais vous le dites fort bien. » Ce fut toute la séance académique. Puis les ouailles de Lemmi sont sortis en se frottant les mains et en murmurant :

« On n'a pas dit un mot du christianisme, de morale, de bon sens. Il n'y a plus d'autre Dieu que *Moïra*, et *Chronos* est son prophète. »

Heureusement il y a une foule, c'est-à-dire l'infortune, la maladie, la mort, qui rabattent l'orgueil académique ou maçonnique.

Regardons encore cette fois à la porte de l'Académie française, il y a foule. Voici un homme qui a un génie littéraire et un noble caractère; derrière lui quelques bruyants qui ont du talent, à la queue quelques audacieux qui ont... de la bonne volonté. Je nomme celui que j'ai dit être en tête : le marquis Costa de Beauregard; les autres je les mets pêle-mêle, en laissant à la conscience très intime de chacun le soin de se dire s'il a du talent ou de la bonne volonté de passer pour en avoir : MM. Jean Aicard, Bergerat, le comte de Mouy, Zola, Anatole France, Deschanel, je ne vais pas plus loin.

M. Zola nage dans les égouts avec des souplesses d'homme heureux; il semble y prendre des délassements d'ondine. Il paraît à l'aise en la compagnie qu'il rencontre dans ces bains chinois de la basse pègre. Quand il sort de là, doré sur tranches, il s'arrête complaisamment à recueillir sur les murs les devises cambronnesques que les gamins y inscrivent. Il dit que c'est pour étudier les fines et nouvelles beautés de la langue française; mais on l'accuse de chercher là des brèches à la muraille pour aller piller les pommes du voisin. Toutefois, le reproche s'arrête aux choses littéraires. Depuis qu'il était petit commis chez Hachette, détaché à la publicité, où les critiques le connaissaient sous la désignation du « commis roussâtre et qui sue aisément » — ô naturalisme! — il a toujours honnêtement gagné sa pauvre ou riche vie.

F.·. Deschanel, bien que député opportuniste et franc-maçon, n'est pas suspect d'avoir mis les mains dans les goussets d'Arton. Les autres candidats regorgent de probité. M. Costa de Beauregard est l'honneur même.

Nous n'avons donc qu'à les juger tous sur leur talent littéraire.

On commence à nier le talent de M. Zola, il y a de sa faute. A force de prouver qu'il a le génie de la réclame, il a porté les gens à croire qu'il n'avait que celui-là. Je pense au contraire qu'on eût dû l'admirer, car les réclames sont grandioses. On lui a bien pardonné d'avoir été se faire donner le premier prix de thème français par une collection d'aldermen anglais qui avaient bien dîné.

L'excellent Magnard, qui faisait avec lui cette expédition, n'a peut-être pas été bien satisfait de voir M. Zola se faire déclarer l'unique représentant de l'esprit français. Mais le *coup de l'aldermen* était bien joué. On l'a applaudi aussi d'avoir été « mettre Crispi dedans », d'en avoir retiré un certificat d'origine italienne. Cela encore était joyeux. Nous sommes en ce monde si hérissés contre les pantalonnades italiennes que nous n'avons pas été mécontents de voir Zola faire embrasser la Gervaise au fils de Victor-Emmanuel.

Mais quand il a voulu conduire Nana à l'audience pontificale, et sournoisement conquérir le public catholique pour remplacer le public libertin qui se lasse, on a trouvé ce puffisme insolent et on s'est demandé si M. Zola n'était pas surtout un Barnum perfectionné.

Il a juré qu'il arriverait à l'Académie comme à la bénédiction pontificale. Réussira-t-il mieux au quai Malaquais qu'au Vatican? Il assure qu'il est doué d'une invincible persévérance. En effet, il a eu six voix à la première élection, quatre à la seconde, deux à la troisième. Si sa puissante persévérance le mène de ce train, il tardera à arriver. Je sais bien qu'il y a certains êtres qui ont adopté cette marche originale, ce sont les écrevisses. Mais elle mène à la marmite du *Pot-Bouille* plus qu'à l'Académie.

Peut-être le F.·. Deschanel a-t-il changé cela. Il a essayé de changer beaucoup de choses. D'abord l'assiette de l'humanité et la direction du monde moderne. Pour cela il s'est fait producteur de libre-

pensée et traducteur de pensées libres. Il a été longuement rédacteur en chef du journal *La Libre-Pensée* et il recueille les vives gaillardises et drôleries qu'Anacréon et son école ont pu imaginer.

Il répète depuis 1848 que le catholicisme est mort, que c'est une religion qui n'a plus d'adhérents que parmi les bedeaux. Il proclame que le socialisme vaut mieux que le catholicisme, car celui-ci signifie ténèbres et mort, et l'autre c'est la vie et le bonheur. Ce que ce Kadosh a dit d'insultes à notre Dieu, à nos saints, à la Vierge, à notre mère très pure et bien-aimée, est inimaginable!

Je crois que la protection de Lemmi ne lui rendra pas plus que les vœux de Crispi pour M. Zola.

MM. de Mouy, Jean Aicard et Bergerat n'ont guère de chances, cette fois. Je le regrette; ils ont autant de mérite et un caractère plus élevé ou plus sympathique que plusieurs de leurs concurrents.

La candidature de M. France est sérieuse, elle est plus curieuse encore. Elle indique la lutte de la Gazette contre la Revue, du boulevard contre la *Revue des Deux-Mondes*. Celle-ci, jusqu'à ces temps derniers, montrait patte blanche aux portes académiques. Le boulevard, plus remuant, plus audacieux, se dit plus moderne, plus démocratique, moins bourgeois. Il prétend qu'il correspond mieux à l'état d'esprit et de mœurs créé par le suffrage universel et la démocratie triomphante.

Le boulevard a eu des malheurs depuis quelque temps. Le Panama y a laissé de sa boue, le Sud ne lui a pas réussi. Magnier, mon compatriote Magnier, que j'ai vu dans tous les rôles et sous toutes les

peaux, ex-rédacteur en chef, ex-sénateur, n'y a pas apporté un lustre éblouissant, et voici que ce pauvre petit Lebaudy sort de sa tombe pour sauter à la gorge du Juif Rosenthal, mal protégé par le nom de Saint-Cère, dont il avait ingénieusement affublé sa juiverie allemande.

Mais M. France n'a encore eu rien à faire avec ces vilenies. Il a l'esprit aigu, il sait bien le manier et lui donner les tournures littéraires à la mode. Son intelligence, qui a plus de diplomatie que de verve et cette urbanité boulevardière qui sait habilement placer la critique et la flatterie, en font un concurrent assez dangereux.

M. Costa de Beauregard n'a pour lui ni l'Italie, ni la franc-maçonnerie, ni le boulevard. Quel est donc son protecteur? l'esprit français. Il le représente dans sa hauteur.

Il est bien le descendant littéraire de Montaigne, de Saint-Simon, avec plus de correction et de vigueur et moins de verve que celui-ci, avec plus de chaleur et moins d'humorisme que celui-là. Son style personnel, plein de pensées, nourri par la réflexion et le travail, s'il n'a pas tout l'éclat et la puissance de ses grands ancêtres, a des reflets qu'ils ne montrent pas, des reflets qui viennent de plus haut, de plus loin, je veux dire du temps de la Chanson de Roland.

Je me suis longuement étendu sur cette élection, c'est qu'elle vient d'être faite, qu'elle a comblé les vœux de tous ceux qui vivent heureux dans le giron naturel de la langue française. Le succès du marquis Costa m'a consolé d'autres succès passés et... futurs.

Si je sais un peu confesser mes vertus, qualités et grands mérites, il faut saupoudrer cela, de-ci, de-là d'un peu de confusion. J'avouerai que je ne suis pas complètement indemne de toute relation avec l'Académie.

Quand je publiai en 1872 le roman de *Thermidor*, Vitet en fut frappé. Il y avait là une très laborieuse recherche de la vérité historique. J'avais appliqué au travail préparatif de l'œuvre d'imagination le même soin, la même minutie, la même persévérance, la même volonté de tout savoir que j'avais puisés dans mes études d'éruditions médiévistes. Il en résultait une véritable intensité de vie réelle. Vitet — à qui je devais, du reste, le titre *Thermidor*, qu'il trouvait simple et sonore — voyait dans cette préoccupation de la vérité historique, avant tout, l'influence de la doctrine qui lui avait dicté les *Barricades*. Il pensait que l'Académie devait signaler cette rectification du roman historique et encourager les gens qui voulaient en faire, non pas un genre ou une fantaisie monstrueuse, mais un travail d'histoire plus pénétrant, et mettre la vérité à la portée de tous les esprits. Et il me demanda de le proposer aux concours des prix académiques.

Quelque temps après, il me dit assez décontenancé!

— C'est malheureusement M. Barbier qui a été juge. Il ne nie pas vos mérites, mais trouve que l'ouvrage est trop antirévolutionnaire; au fond, il veut dire antirépublicain.

Je n'avais pas rêvé sur cette affaire et je ne fus

pas déconcerté d'avoir trop espéré, je ne reçus pas de camouflets. Je reconnais aujourd'hui que Barbier a eu raison. Sans doute, le roman était plein de la vie d'alors; j'étais parvenu. à force de volonté et de travail, à vivre de la vie de l'an II et je reçus de très, très vieilles gens, à moi inconnues d'ailleurs, des lettres où l'on me disait que j'avais bien reproduit ce que leurs souvenirs de petite enfance et les récits paternels leur avaient fait voir ou connaître. Mais il faut l'avouer, le roman est mal fait, mal uni, vagabond et obscur à force d'être grouillant! Mon vieil ami Shakespeare m'a joué un tour, et j'avais oublié qu'il faut du génie pour être tumultueux.

Voici le second *meâ culpâ*. J'avais tellement travaillé pour mon roman l'histoire de l'an II que je crus pouvoir faire sans grand supplément d'études, l'historique complet, jour par jour, heure par heure et au moment de la grande bataille minute par minute, de la Révolution de Thermidor.

Ici le succès fut complet, et la première édition in-8° disparut « comme la plume au vent ». Je ne pensais pas à l'Académie. Un beau jour, à la librairie académique, je rencontrai un personnage maigre, de tournure élégante, de fine physionomie, de manières vraiment polies qui, m'entendant nommer, me dit :

— Ah! M. d'Héricault. Eh bien, savez-vous, vôtre livre m'a appris beaucoup de choses. Il faut le présenter à l'Académie.

Il me salua cordialement et sortit.

C'était M. Legouvé.

— *Timeo Danaos*, hein! dis-je à Gloriau qui me

regarda avec inquiétude. C'était le meilleur des hommes, mais je crois bien qu'on n'eût pas créé pour lui une chaire de poésie latine à la Sorbonne.

Avec son cousin Charles Morel il dirigeait alors la librairie académique. Elle avait été fondée par Didier, un libraire de large et active intelligence, homme de l'espèce de Buloz, mêlant la hardiesse à la persévérance, les minutes de l'économe à la hauteur de l'ambition, instruments bourgeois de la puissance bourgeoise et parfaitement choisis pour mettre en lumière les gloires littéraires du règne de cette bourgeoisie; l'un spirite, l'autre voltairien, ils étaient deux extravagants malgré le rare bon sens qu'ils montraient dans la pratique de leur métier — presque un art — ils montraient ainsi les idées extrêmes où devait aller naufrager cette société libérale qui méprisait le bon sens chrétien.

Didier avait amené dans la librairie, comme Buloz dans la *Revue*, les illustres du règne de Louis-Philippe. Villemain, Cousin, Guizot, Mignet, Ampère, cent autres, toutes les gloires de la gravité française, je veux dire de l'Académie.

La librairie en avait pris le titre d'académique. C'est là aussi que se publiait le discours de réception, le *Journal des Savants*, la *Revue archéologique* et quelques autres recueils dont la renommée était européenne.

Didier avait laissé cette librairie sous la direction des deux plus honnêtes gens qu'on pût rencontrer. Leur droiture, la sûreté de leurs relations, leur bonté naturelle m'avaient attaché à eux, et je donnerai cette preuve de notre bonhomie

réciproque : je publiai je ne sais combien d'ouvrages chez eux, sans faire de traité écrit. L'âge d'or, oui, monsieur!

Ils avaient hérité de Didier, non seulement le nom d'académique, les œuvres d'académiciens vénérables, mais une vraie passion pour les prix de l'Institut.

J'expliquai mon latin au bon Glorian, et je lui racontai le jugement porté par M. Legouvé. J'avais hanté davantage son père, bien qu'il fût mort une quinzaine d'années, je crois, avant ma naissance. Mais il avait été courageux sous la Terreur. La tragédie d'*Epicharis et Nérée* avait joué son rôle dans la révolution de Thermidor, et qui ne connaît pas le *Mérite des femmes?* De son fils, je me rappelai seulement un roman : *Edith de Falsen*, et deux pièces : *Louise de Lignerolles*, etc. *Par droit de conquête*. Ce que nous savions le mieux sur lui, c'est qu'il lisait admirablement et tirait fort bien l'épée. Cette dernière qualité agaçait quelques gens d'esprit de ma connaissance; Aurélien Scholl notamment, qui, malgré de grandes divergences d'opinion, m'était sympathique, parce qu'il sentait toujours l'homme bien né. J'avais beaucoup connu Scholl sous l'Empire, et je publiais un conte fantaisiste dans un journal qu'il dirigeait. Ce fut aux bureaux de ce journal, où je venais corriger mes épreuves, que je rencontrai Rochefort, qui venait y apporter une nouvelle à la main. Sa verve n'était pas démuselée ni « à rengaines » comme elle le fut plus tard, elle ne manquait pas de souplesse, et nous traitions, entre nous autres jeunes,

la question de savoir lequel, de lui ou de Scholl, représentait le mieux l'esprit français. Je mettais celui-ci au-dessus. Son talent était aussi fin, beaucoup plus naturel, et, pour tout dire, Rochefort m'était antipathique.

J'éprouvai cette impression à la lecture de ses saillies qui, même déjà, grinçaient des dents. L'impression devint plus forte quand j'eus vu le personnage. Il avait la tournure d'un sergent-fourrier, pensif et grognon, qui a des dettes et l'intention plus que les moyens de les payer; avec cela l'air fier et digne, d'une fierté un peu cherchée et raidie, mais d'une dignité réelle. Il avait bien l'expression d'un chien hargneux, mais qui aboie fidèlement et qui a un collier à pointes de fer.

Depuis lors, il insulta Marie-Antoinette, l'impératrice Eugénie, et il gouverna un peu la France. Le *Lanternier* à la place de Louis XIV parût drôle, et on l'envoya voyager; trop loin, je l'avoue. Il ne fut pas satisfait du domicile qu'on lui avait octroyé, et de cela je ne saurais le blâmer.

Il en choisit un plus luxueux à Londres, il n'y trouva pas, bien qu'exilé, une plus grande pitié pour les émigrés. Il est vrai qu'il ne vivait pas comme ils avaient vécu. Pendant que des gens qui le valaient, des gens comme Chateaubriand, soupaient en suçant la pomme d'ivoire de leur canne, Rochefort continuait sa Lanterne, et si sa lanterne n'était plus magique, elle était toujours fructifiante.

Aussi, riche, bibelotier, criard, impie, injurieux et furieux, il était entouré de réfugiés, de Juifs, de

parasites, de révolutionnaires, de benêts comme d'épileptiques.

Ce que ces gens-là deviennent, en bouillonnant entre eux; j'en puis donner un exemple, car je recevais naguère une lettre d'un de ces Français-londonniens. Il m'écrivait : « Monsieur, je puis bien insulter Jésus-Christ, puisque vous ne respectez pas Marat!!! »

Quand Rochefort sortit de cette chaudière, il n'était pas cuit, mais il avait perdu tout le sens commun et un peu de la langue française. Sa prose avait pris quelque chose, comment dire... quelque chose de provincial que la compagnie grossière — ou même simplement vulgaire — impose. Le sifflet était devenu beaucoup plus aigre, les injures plus grosses, les plaisanteries étaient parfois un peu *bébêtes*.

Au moins Rochefort, après voir perdu en chemin et à Londres beaucoup d'esprit et de bon langage, était revenu avec la réputation qu'il avait, en partant, d'être un homme d'*honneur*. On ne l'avait jamais vu mêlé à toutes les hontes du journalisme boulevardier, ni le complice de tous ces gazetiers que la Providence force de temps en temps à sortir du trou pourri de cette société maçonnique.

Or, il y avait naguère sur le boulevard un personnage notable dans le parti radical. C'est Poidebard de la Bruyère. Ce la Bruyère n'avait rien à faire avec celui du dix-septième siècle, mais il était un des béliers à clochettes du gazettisme radical. Ce n'était pas son seul titre de gloire, il était de plus

le secrétaire et le garde du corps d'une dame au cœur large, connue actuellement sous le nom de Séverine.

Enfin, il avait encore une autre illustration, celle-là moins douce, mais plus retentissante : Il était le sauveur de Padlewski.

Qu'est-ce que Padlewski? c'est un assassin; mais, comme il était républicain, révolutionnaire, socialiste — toutes les herbes de la Saint-Jean pour Poidebard et Rochefort — Rochefort appela cela une *effervescence* patriotique, et donna de l'argent à Poidebard pour sauver Padlewski.

Dame Thémis, qui s'en va trébuchant depuis qu'on essaie de remplacer ses balances par une truelle, rencontra pourtant sur son chemin le cadavre de l'assassiné. Elle souleva son bandeau et elle chercha dans le Code le chapitre des *effervescences patriotiques*. Elle n'y vit pas, pour un Polonais, le droit de mettre un couteau dans le dos d'un Russe; et comme Poidebard avait enfourché Padlewski pour monter au Capitole, la Dame aux balances fut bien forcée de l'interroger.

Il se mit à pérorer avec des gestes chevaleresques, dont l'un égratigna un peu le visage de la patronne Séverine.

Il parla beaucoup du secret professionnel — de la dignité professionnelle — on en pleurerait! Enfin, il fut notoire que Poidebard avait l'âme héroïque; qu'il était le sauveur des persécutés, la gloire du radicalisme, le Cid de la paternité démocratique, le porte-étendard de l'honneur journalistique.

Poidebard malheureusement, ne se borna pas à conduire les Polonais à la frontière : il se mit, avec Rosenthal et tant d'autres, à fouiller la mine Lebaudy; il la fouilla avec si peu de ménagement et si profondément qu'il rencontra de nouveau dame Thémis, embusquée là, tout au fond. Cette fois, elle avait auprès d'elle de la gendarmerie, à qui elle confia le garde du corps, et elle l'envoya sur la paille humide.

C'est ici que Rochefort reparaît et je demande quelque attention, car cela est incroyable.

Quand Rochefort apprit l'arrestation de ce sire de la Bruyère, il dit : — On m'écoute bien, n'est-ce pas? — « Cela ne m'étonne pas. *C'est un voleur!* Il a dépouillé Padlewski de l'argent que je lui avais donné pour se sauver; il l'a laissé dans une telle situation que le pauvre diable allait se remettre entre les mains de l'autorité pour ne pas mourir de faim. »

On l'a entendu! Y a-t-il au monde un vol plus infâme? Et pendant des années, Rochefort, le représentant de l'honneur démocratique, a pu résister à révéler publiquement, tapageusement, cette ignominie! Je ne dis pas qu'il a salué Poidebard, qu'il lui a serré la main, je veux croire qu'il ne l'a pas fait. Mais voilà l'homme dont mon souvenir avait gardé la physionomie fière et digne, l'homme dont nulle accusation n'avait sali la probité, l'homme à qui on pouvait trouver l'esprit faux, l'injure odieuse, le fanatisme furieux et ignare, mais en qui nous aimions à voir une honnêteté froide et un cœur noble. Il laissa pendant des années ses amis,

ses coreligionnaires, son parti honorer celui qu'il dit être le plus répugnant des voleurs!

On m'assure que c'est par pure chevalerie et pour ne pas attrister Séverine.

Mais que voulez-vous, tous ces gens ne sont-ils pas fiers d'être les fils de la Révolution? Ils obéissent à leurs pères.

En 1792, on représentait *Les Fourberies de Scapin*, l'acteur dit : « Monsieur Géronte, j'ai l'honneur... »

Là-dessus tout le parterre se lève, et l'on entend un cri formidable qui se répète en échos enragés dans toutes les parties du théâtre :

« L'honneur! — Il n'y en a plus, nous n'en voulons pas! Il n'y a plus d'honneur. *A bas l'honneur! A bas!* Non, il n'y en a plus! »

Le chroniqueur qui nous raconte cela se nomme aussi L. de Rochefort. Il n'est pas le parent de l'autre lanternier, mais c'était un prophète.

Allons, fils du mariage de la *veuve* avec Robespierre, accourez. Venez assister au grand duel de Séverine et de Rochefort. Le voilà, votre honneur. Que de linge sale, mon Dieu! Que de linge sale ils lavent dans cette famille-là! Et ils n'ont pas fini, ils ne laveront jamais tout. Il n'y a pas d'évier assez large pour mener à l'égout les eaux ménagères de cette race nouvelle que la Révolution a créée pour conseiller, conduire et dominer le monde. Cette race, c'est le quatrième Etat, c'est le journalisme opportuniste, radical, socialiste, maître des sociétés où domine la franc-maçonnerie. Encore faut-il dire que les deux duellistes, Séverine et Rochefort,

qui s'escriment avec des bâtons fangeux, sont les honnêtes de la bande.

Voyons les compagnons qui suivent : Poidebard et Rosenthal, Magnier et Canivet, Portalis et Dreyfus, et des centaines de Rosenthal, de Dreyfus, de Magnier, qui attendent dans les cases d'Arton, de Reinach et de Hertz, qu'une trappe se lève pour y faire pénétrer la lumière du soleil. Et ce sont ces gens-là qui représentent le journalisme français aux yeux de l'Europe!

Ah! que me voilà loin de M. Legouvé et même de Scholl et que je suis aise de retourner auprès de cet homme!

Donc, Scholl, qui était friand de la lame, eût été content, je crois, d'avoir une affaire avec lui. Legouvé n'était pas très choyé au boulevard, à la *Librairie Nouvelle* où des jeunes de 1860 le rencontraient. Pour moi, il avait en outre la renommée d'être d'un libéralisme assez aigre.

Je sus plus tard mieux l'apprécier. Sans doute, il avait comme son père plus de talent que d'inspiration. Mais il avait la belle veine française, l'esprit vif, élégant, délicat, le jugement fin, le style aisé et, au fond de toutes ses œuvres, une lumière claire, animant un esprit plus philosophique qu'il ne paraissait dans les miroitements de sa pensée.

— C'est un honnête homme, me dit Glorian, il ne veut pas vous tendre un piège ni vous pousser légèrement à des démarches....

— Assommantes.

— Qui ne risque rien n'a rien.

— Parbleu, je connais la littérature de Sancho

Pança. Mais qui risque beaucoup peut n'avoir rien.

— Comment, beaucoup, quelques exemplaires à 7 fr. 50, que je vous passerai à 5 francs.

— Et la mendicité à domicile? Car c'est cela au fond. Faire antichambre chez des gens qu'on ne connaît pas, qu'on méprise peut-être, risquer de recevoir des camouflets, d'avaler des couleuvres, d'être reçu du haut en bas de la grandeur d'individus à l'égal desquels on se croit. Mes bons amis de l'Académie, Vitet, Montalembert notamment, sont morts.

Je me laissai à demi séduire. Il fut décidé que j'enverrais mon volume avec ma carte aux académiciens chargés du concours de l'histoire contemporaine, qu'une indiscrétion très défendue mais habituelle avait fait connaître à Glorian. Et Legouvé n'en était pas, ni Caro, ni Sacy, avec lesquels j'avais plusieurs points de contact, ni Marmier avec lequel je devais être affectueusement lié, mais plus tard. J'écrivis à M. Cuvellier-Fleury, dont le talent, disait-on, était aussi vilain que le visage et était aussi aigre que sa face était jaune. Mais je l'avais trouvé bienveillant dans quelques passages qu'il avait consacrés dans les *Débats* à quelques-uns de mes livres. Il me répondit fort poliment, fort courtoisement même, qu'il n'était pas un juge, mais qu'il applaudirait bruyamment quand, dans la séance plénière de l'Académie, on proclamerait mes mérites.

Je montrai ce billet à Glorian.

— Vous êtes sergent-major de la garde nationale,

lui dis-je, vous avez des préjugés sur les Jésuites. Vous ne savez peut-être pas très bien ce que c'est que l'eau bénite. En voici. C'est de l'eau bénite de cour, elle n'est même pas très très parfumée, car enfin, si mes mérites ne sont pas proclamés!...

Parmi mes juges se trouvait M. de Vieil-Castel, pas celui qui publia, il y a une demi-douzaine d'années, cet ouvrage de si répugnantes et si scandaleuses révélations. Non, il s'agissait de l'auteur d'une *Histoire de la Restauration*, fort oubliée, mais qui valait mieux que cet oubli.

C'était un bon légitimiste, le fils d'un homme qui avait joué un certain rôle au commencement de la Restauration.

Ce brave homme me disais-je, éprouvé par l'adversité — en est-il une plus grande que d'être oublié — me recevra sans cette morgue de parvenu qui est la livrée du siècle.

Je m'aventurai donc. Il demeurait, si j'ai bon souvenir, sur la place du Palais-Bourbon, à l'entresol.

L'appartement me parut froid et nu, l'homme affable, un peu étonné qu'on sût qu'il existait encore.

Il ressemblait un peu à un bon gentilhomme que j'avais vu étant enfant et qu'on appelait le *Petit baron;* cette ressemblance et cette affabilité me mirent à l'aise. Je ne suis pas très sot quand j'ai affaire à des gens sympathiques et, après quelques menus égarements de conversation, je trouvai le joint de placer le nom de Richelieu. Je veux parler du ministre de la Restauration pour lequel j'avais un grand enthousiasme et dont M. de Vieil-Castel

avait reçu les premiers encouragements et, à ce que je suppose, ses premières missions diplomatiques. « Pour l'amour du Grec », il ne m'embrassa pas, mais il me parla du temps passé. J'étais là-dessus presque aussi suranné que lui, et nous abordâmes le temps présent comme deux bons compagnons. Il me dévoila les dessous académiques.

En somme il n'y avait plus, Guizot étant mort, que deux puissances à l'Académie, celle de Thiers et de Mignet. Thiers, tout occupé de politique, se désintéresse fort des mariages académiques. Toutefois mon ouvrage lui déplairait. Il est la plus rude critique qu'on puisse faire de son *Histoire de la Révolution.*

— Il est vrai, dis-je, que j'ai une médiocre estime pour le fond historique de cet ouvrage. Je ne parle pas du style, qui est lumineux. Les jugements faux, l'érudition insuffisante, les affirmations sans preuves, les faits désagréablement accumulés, enfin la complète et insinuante mauvaise foi, m'ont donné du dédain pour cet ouvrage... Mais c'est à peine si j'y fais allusion.

— Vous faites plus, me dit en souriant cet aimable diplomate, vous le supprimez. Vous faites un volume tout entier sur une période de temps très dramatique, très intéressante, nécessaire même à étudier : vous l'étudiez jour par jour, heure par heure, minute par minute, même c'est le côté saisissant de votre œuvre, et Thiers esquive toutes les difficultés, il résume cette période qui vous a demandé des années d'études et cinq cents pages

par ces mots : *Pendant ce temps*. On n'est pas plus écrasé et plus creux. Certes, je puis dire que vous aurez ma voix et si c'est moi qui suis votre lecteur, ma voix aura quelque autorité. Mais l'Académie dans son ensemble n'aime pas beaucoup les ouvrages qui ne sont pas dans le sens libéral. Je suis suspect, me dit cet excellent homme avec un sourire résigné, et vous aussi. Voyez M. Mignet, tâchez qu'il soit pour vous, sinon...

Je n'ai pas revu M. de Vieil-Castel et j'en bats ma coulpe.

Il fallait aller voir Mignet. Je commençai un cours complet d'éloquence pour m'y décider. Non que le personnage me fût décidément antipathique. Il y avait deux Mignet entre lesquels j'hésitais, comme l'Innocence dans le tableau que l'on sait entre le Vice et la Vertu. La Vertu Mignet c'était sa dignité où il y avait de la droiture, son style où il y avait de l'acier, son intelligence où il y avait des lueurs d'hommes d'Etat. Le Vice Mignet, c'était ce quelque chose de cherché et de prétentieux qui déparait cette dignité, mais surtout c'était l'air de famille que je trouvais entre ses formes et la rhétorique sèchement et insolemment prétentieuse de Mérimée, l'un des seuls hommes qui m'agaçait dans l'univers entier.

Je tombai dans cette torpeur mystérieuse qui me saisissait toujours quand il fallait aller préparer ou demander quelque chose pour moi.

Qui me secoua? M. Legouvé, que je revis toujours courtois. Je dirai ici, car ce détail mérite d'être confié à la postérité, que c'est de lui et à cette

époque, au printemps de 1877, que je reçus la première carte postale; j'avais cru jusque-là que c'était de mauvais ton.

Glorian me jura de son côté que M. Mignet était un homme bien élevé.

Je ne nommerai pas le Romain qui se jeta dans le Tibre, pour faire endéver les élèves de sixième jusqu'à la consommation des temps, mais son héroïsme est mince comparé à ce qu'il me fallait de courage pour me jeter en voiture et m'en retirer rue d'Aumale.

C'est là que demeurait Mignet, à un étage assez élevé. C'était un petit homme sec, glacé, glaçant, mais sans impertinente morgue. Il devait avoir alors quatre-vingts ans. Il était fort bien conservé. Il me parut qu'il voulait montrer quelque sympathie et qu'il faisait bon marché de la différence de nos jugements réciproques sur la Révolution et les révolutionnaires. Il passait, en effet, pour être d'un libéralisme fort avancé, et le mien était plutôt extrêmement en retard. Il ne me dissimula pas qu'il avait déjà parcouru mon livre et qu'il avait été satisfait particulièrement de mon étude approfondie sur l'être intime de Robespierre. Nous causâmes peu à peu avec quelque ouverture d'esprit. Il aimait la Révolution pour l'avoir fort étudiée en sa jeunesse. Souvenirs du jeune âge! et le soin que j'avais mis pendant tant d'années à essayer de pénétrer dans la vilaine peau de ces gens-là lui persuadait que j'étais son contemporain et que nous étions des gens de l'an II. Il avait connu beaucoup de survivants de ce temps-là, puisqu'il

était né en 1795. Il me raconta sur plusieurs des détails curieux que les Mémoires et les Archives ne donnent pas. Il assurait qu'ils valaient mieux que leurs actions.

— C'est-à-dire, murmurai-je qu'ils étaient plus lâches que convaincus et plus voleurs que féroces.

Je crois qu'il était un peu sourd, car son regard sec et noir hésitait parfois tout en essayant de me regarder fixement. Il redressa la tête légèrement et me raconta deux anecdotes, une à l'honneur de Robespierre que j'avais lu dans les *Anecdotes secrètes au dix-huitème siècle*, l'autre sur Fouquier-Tinville, et qui était une révélation.

— Je tiens, dit-il, de Portalis que, quand on apprit dans les prisons la nomination de Fouquier-Tinville au poste d'accusateur public, chacun s'écria : « Enfin, voilà un bon et honnête homme. Nous sommes sauvés. »

Mais revenons à nos moutons. Il ne me dissimula pas que j'avais une foule de concurrents pour le prix Thérouanne, pour lequel je m'étais inscrit au hasard de la fourchette. Il est vrai qu'il y en avait autant pour les autres prix. L'Académie serait obligée de diviser les prix en plusieurs morceaux, et il me fit entrevoir les dessous du sérail académique.

— Nous avons, par exemple, une vingtaine de concurrents. Autant que je puis le voir, vous en avez trois, qui ont fait des ouvrages sérieux mais ennuyeux. Le devoir de l'Académie est de couronner les ouvrages ennuyeux de préférence au vôtre qui ne l'est pas.

Je demandai avec douceur comme un homme qui poserait une question sur le Ramayama, pourquoi le soin qu'on aurait de plaire au public et la chance qu'on aurait d'y parvenir était une cause d'exclusion.

— D'exclusion non, et n'en concluez pas que votre ouvrage sera repoussé, mais nous devons encourager les écrivains. Les prix de l'Académie devraient être des espèces de canonicats, des sinécures comme il y en avait jadis et qui permettaient aux gens de se livrer à des études utiles, mais qui échappent au gros public.

Ce mot gens d'études m'avait fait penser à Gros René, je souris. D'ailleurs il satisfaisait un de mes dadas : la reconstitution des canonicats à l'usage des pédants laborieux. Cette apparente approbation lui plut.

— Voyez M. Sayous qui concourt avec vous. Il a fait deux volumes sur les Hongrois. Jamais la curiosité du public ne s'engouera pour cela comme pour le comité de salut public par exemple. C'est donc à l'Académie à remercier un homme laborieux que l'insuccès découragerait.

Si je n'avais pas été en question, j'aurais pu trouver des arguments *pro et contra*. Je m'inclinai. Je lui parlai — adroitement — de la nouvelle édition qui venait de paraître de son *Histoire de la Révolution* et je lui demandai étourdiment si, depuis l'époque où sa première édition avait paru — c'était pendant la Restauration — il n'avait pu trouver à y rien changer, à y rien ajouter.

Il me répondit avec froideur que non, et que

depuis lors il n'avait rien appris qui eût pu modifier une phrase de ses livres.

Il me parut qu'il y avait là une grande fatuité littéraire. Comment, depuis cinquante ans on avait publié des centaines de mémoires, découvert des centaines de manuscrits inédits, les événements particuliers les plus divers avaient jeté des lumières sur le passé, et l'infaillible M. Mignet avait dès 1820 tout su, tout prévu!

Je ne pus m'empêcher de rougir et, craignant de ne pouvoir cacher ma surprise, je me levai en lui demandant la permission de prendre congé de lui et en m'excusant de l'avoir retenu si longtemps.

Malgré ce violent accès d'infatuation, j'avais trouvé Mignet tout différent de ce qu'on m'avait dit, non pas cet homme impérieux, aigre, violent en ses haines, il paraissait être plutôt un bonhomme en gélatine. Mais au moment où je me levai et tout en m'accompagnant en causant jusqu'à la porte, il montra le bout de l'oreille. Je ne sais pas sur laquelle de ses plates-bandes doctrinaires avait marché un diplomate nommé Charles His de Brétonval; le hasard amena son nom, il m'en parla avec une amertume qui montrait que l'homme avait la dent venimeuse. Je n'eusse pas mis habit bas pour défendre His de Brétonval, dont je savais seulement qu'il était Normand.

Malheureusement l'âcreté de Mignet remontait du fils au père, et il attaqua Charles His. Celui-ci avait été, en 1795, un brave journaliste, monarchique, c'était un des amis de ma pensée et de mon estime. Je ne voulais pas l'abandonner. Nous nous

séparâmes froidement, et je ne dissimulai pas à mes amis intimes, ceux qui venaient me voir le dimanche après-midi, comme Moland, comme Fournel et comme Ernest Grégoire, que nous allons retrouver parmi les journalistes, ou ceux qui passaient avec moi la soirée du vendredi, comme Cucheval-Clarigny, comme Pierre Laffitte et tant d'autres que, s'ils comptaient beaucoup sur le prix Thérouanne pour boire du champagne, ils devaient renoncer à ce coco épileptique, comme Murger le nommait ingénieusement.

Je me trompais et je calomniais Mignet. S'il était amer aux ennemis, il était ferme en ses desseins. Bien m'en prit de l'avoir pour moi. Je ne veux pas insinuer que l'on se prit aux cheveux dans la vénérable enceinte de l'Académie ; non, mais il y eut — chose horrible à dire — du tumulte sous la coupole.

Quand on annonça la *Révolution de Thermidor* pour le prix Thérouanne, Charles Blanc bondit comme un énergumène. Il prétendit que c'était un scandale ; que mon livre, dont il n'avait rien à dire au point de vue du style et de l'érudition, était un pamphlet blasphématoire contre la Révolution ; que l'Académie en le couronnant prenait parti contre la Convention et que l'on attirerait la colère du peuple contre cette institution que l'opinion n'avait que trop de tendance à appeler aristocratique et surannée.

Trouble dans l'auditoire ; ce petit écho de la *Marseillaise* réussissait toujours. En avant ! marchons contre l'Institut.

M. de Vieil-Castel, qui était un homme ferme et haut, malgré ses airs de bailli de comédie, demanda froidement à notre énergumène d'exposer les critiques qu'il avait à faire; il y répondrait puisqu'il avait été choisi comme lecteur et rapporteur, et l'Académie jugerait.

Charles Blanc répondit que ce n'était pas son affaire, qu'il s'occupait de l'histoire de l'art, non de l'histoire politique, mais qu'il demandait à l'Académie de retarder son jugement de quelques jours, il demanderait à son frère Louis Blanc, la critique de l'ouvrage, et l'Académie verrait combien elle se trompait.

C'est alors que Mignet entra en scène avec une majesté violente; ceux qui le connaissaient me dirent qu'il était vraiment en colère, bien qu'il ne se départît pas complètement du ton dédaigneux qui lui était habituel. Il répondit donc avec quelque roideur que l'Académie n'avait pas besoin de maître répétiteur, ni de l'érudition de M. Louis Blanc pour reconnaître la valeur historique et politique d'un ouvrage. A part quelques enragés et ce que Vitet appelait le *Caput mortuum* de l'Académie, tout le monde donna raison à Mignet. Mais Camille Doucet, qui était non pas le bourgeois gentilhomme mais le bourgeois diplomate et qui voulait bien manger le chou sans blesser la chèvre donna dans son rapport un écho de cette scène. Il protesta avec une énergie remarquée en disant que le livre de M. d'Héricault était un livre d'histoire, « d'histoire, je le répète » et après avoir fait quelque éloge de l'œuvre, il conclut : « L'ouvrage de M. d'Héricault

n'est pas une œuvre de passion mais une œuvre de vérité, un livre de bonne foi; c'est, au-dessus de tout, un livre d'histoire. L'Académie l'a jugé à ce titre, sans prétention, à ce titre elle le couronne sans arrière-pensée. »

L'excellent homme — on peut le voir à son insistance — était fort embarrassé. La vérité est que ce livre fort impartial entre les diverses bandes de la Terreur est, dans son ensemble, son esprit, par le déroulement même des faits et la logique des conclusions, écrasant pour le jacobinisme.

Je n'en voulus pas à Louis Blanc de son fanatisme révolutionnaire; le fanatisme franc, loyal et honorable, s'il s'appuie sur des documents vrais, sur des sentiments désintéressés et s'il ne tronque ni n'escamote les faits et les documents. Mais j'avais avec un dédain exagéré — *meâ culpâ* — relevé bien des erreurs et mis à mal bien des jugements de Louis Blanc et de ses disciples. Comme tous les gens qui veulent être équitables, je m'étais mis entre deux feux. Pendant que les positivistes, les dantonistes, les hébertistes, les maratistes m'en voulaient de ne pas avoir accablé Robespierre, qui avait commis le crime de détester les *Fripons* et d'avoir cru en l'Être Suprême, les robespierristes ne me pardonnaient pas d'avoir montré le fond de l'âme envieuse, ambitieuse et faible de leur idole.

Décidément, Robespierre était une histoire, pour moi inoubliable. Quelques années avant 1870, nous nous étions pris de discussion forcenée à son sujet. — C'était après déjeuner chez un ami commun. — Un robespierriste et moi nous ne voulions pas

admettre que Robespierre fût un pur imbécile, comme le prétendaient Challemel-Lacour et Castagnary. Le maître de la maison, le plus probe et le plus doux des hommes mais qui se croyait le droit d'assassiner le tyran Napoléon III, était de cet avis. Nous prétendions qu'un pur imbécile ne fût jamais parvenu, même en temps de Révolution, à gouverner la France, et les robespierristes furent les plus irrités contre moi, notamment M. Hamel, qui s'était passionné pour Maximilien et qui fit afficher que mon livre était un pur pamphlet contre la Révolution. Littérairement, ce n'était pas méchant, mais comme cette affiche se trouvait collée dans le voisinage de ma maison, mes amis me promirent saccages et incendies au prochain jour d'émeute,

M. Hamel n'avait pas de si farouches intentions, j'en suis sûr; il voulait tout simplement faire une ample réclame à une seconde édition de son histoire de Robespierre, où j'avais trouvé bien des pages réjouissantes... sans l'aveu de l'auteur.

J'avais bien juré que l'Académie ne m'y reprendrait plus. Il faut que je confesse une faiblesse qui fut connue du seul Camille Doucet. Il était aimable homme et comme je l'ai dit, fin diplomate, très doux du reste; il ne se fâcha jamais que contre Monselet, qui trouvait étonnant le titre d'une de ses pièces : *La Considération* — un hémistiche, mon cher — et qui pouvait résumer toute la poétique de Camille Doucet.

Bonjour, monsieur Doucet, comment vous portez-vous?
Merci, monsieur Doucet; merci; pas mal, et vous?

J'avais quelques vagues relations de société avec cet aimable homme, et, un beau matin de l'an 1882, je me dirigeai vers le palais Mazarin et j'arrivai à l'appartement du secrétaire perpétuel. Il me reçut avec une bonne grâce presque cordiale. Je lui dis tout franchement et à l'emporte-pièce que je venais de publier un roman intitulé : *Les Aventures de deux Parisiennes pendant la Terreur* ; que je le croyais bien fait et un des bons types du roman historique ; que j'avais envie de l'offrir à un des concours de l'Académie. Je ne lui dissimulai pas que la demande que je faisais auprès de lui m'ennuyait, que j'aimerais mieux être venu pour l'engager à déjeuner, et que je le priais de ne point tourner autour du pot, sinon je lui dirais immédiatement le mot du *Baron de Lafleur*.

Cette habile invocation d'une pièce de lui, que j'avais vue quand j'étais étudiant, ouvrit son cœur à la franchise patriarcale. Il commença, je ne sais pourquoi — probablement pour me remercier — à me complimenter sur mon air de jeunesse et sur ceci qu'il avait les favoris blancs quand les miens se contentaient d'être gris. Après ces prolégomènes inattendus, il me dit qu'il ne m'engageait pas à offrir quoique ce soit à l'Académie. En fait, les prix pour les romans étaient déjà distribués *in petto*, il n'en restait qu'un, et Victor Hugo venait d'écrire à l'Académie des juges pour leur recommander un auteur. Or l'Académie était incapable de résister à quatre pages de Victor Hugo.

Je lui demandai, en le regardant en souriant, si son admiration pour le grand homme était aussi

sincère que cela. Oui, il était « victorien » forcené.

C'était vraiment un excellent homme, et on pouvait lui pardonner l'habileté de sa conduite, sans quoi, n'ayant en résumé qu'un talent médiocre, il ne fût pas parvenu là où il était arrivé, assez haut partout.

Il voulut donc par bienveillance m'ôter toute illusion. Il me dit, non pas courtoisement, mais comme à un homme qui voit si vous comprendrez à demi-mot, que l'Académie avait voulu ne pas me témoigner d'antipathie et qu'elle s'était un peu compromise en me donnant un morceau de prix; mais qu'en somme ce que j'écrivais n'était pas dans l'esprit général de ladite assemblée, où dominait le libéralisme, plus ou moins teinté de vermillon et où, en tout cas, on était pour le moins sceptique.

Je ne pus m'empêcher de sourire, son bon regard bienveillant et fin m'interrogea.

— C'est, lui dis-je, que je pense à l'esprit de la *Revue* dont Buloz faisait un épouvantail à moineaux. Il paraît que l'Académie est aussi hantée par un esprit.

J'avais envie de lui demander si cet esprit n'était pas le fantôme de Béranger, *Hommes noirs, d'où sortez-vous?* Mais c'était assez d'avoir pauvrement quitté Mignet, car nos relations avaient été rompues, et je crois qu'ici encore j'avais manqué à l'esprit... de la Révolution.

Je croyais que, se rappelant son attachement au gouvernement de Juillet, Mignet se tenait dans des termes de froide politesse avec la République.

Nous apprîmes qu'on le nommait grand'croix de la Légion d'honneur. Cela le fit descendre un peu dans mon estime. Puis il me paraissait pénible de voir un homme de cette renommée recevoir une récompense de la main de quelque maître d'école ou de quelque petit avocat de Normandie, choyé par la politique et devenu quelque chose sans être quelqu'un.

Je lui écrivis en lui disant que je me permettais de le féliciter en regardant l'homme qui recevait la récompense et en oubliant la main qui la donnait.

De quoi me mêlais-je?

Mais c'était avant l'épanouissement complet du régime. On n'était pas encore blasé et on avait encore des indignations.

Mignet ne me répondit pas. En bonne foi, il ne le pouvait guère, car j'étais à la fois respectueux et trouble-fête.

Après que l'affable secrétaire m'eût laissé entrevoir l'état d'âme de l'Académie, je jurai qu'on ne m'y reprendrait plus. Je tins, cette fois, parole. Je connaissais un autre académicien, qui pouvait fournir une rime riche à Doucet. Il ne lui ressemblait que par là. C'était Camille Rousset, aussi franc, aussi simple, aussi ouvert que l'autre Camille était à demi-mot, à sourires d'ambassadeurs, à rondeurs travaillées.

La communauté d'opinion sur les mensonges de la légende révolutionnaire et son érudite et courageuse *Histoire des Volontaires de 92*, que j'appréciais fort, m'avaient mis en cordiales relations.

C'est lui qui avait complété le récit que M. de Vieil-Castel m'avait fait de la scène où Charles Blanc avait vengé Louis Blanc.

Il me conseilla de présenter à l'Académie l'*Histoire anecdotique de France.* Il en put voir les cinq premiers volumes et il me disait avec débonnaireté qu'un ouvrage en sept gros volumes in-8°, qui avait demandé dix années de travail assidu, était de ceux que l'Académie avait le devoir de récompenser.

— Mais, lui répondis-je vivement, je n'ai pas les mêmes droits que M. Sayous aux tendresses de l'Académie.

— Il est vrai, me répondit-il avec bonhomie, que les protestants sont bien venus à l'Institut, et je crois bien que la qualité de ministre du saint Évangile a contribué, non pas à lui faire avoir le prix Thiers qu'il méritait bien, mais à le lui faire avoir sans partage.

Je ne pensais pas au saint Évangile. Je voulais seulement dire que mon édition avait assez de succès pour se passer de la réclame académique.

J'étais un peu embarrassé. Je regrettai la vivacité qui m'avait fait lancer ce brocard à M. Sayous que je ne connaissais pas, mais qui passait pour un honnête homme, laborieux et sincère. D'ailleurs, je respectais en lui le descendant d'une famille d'émigrés protestants. J'étais loin de partager les fureurs mélodramatiques qu'éveille dans les Gazettes la révocation de l'Édit de Nantes. Mais les gens qui abandonnent leur patrie pour garder leurs convictions sont respectables, et aussi leurs descendants.

Je répondis donc évasivement à Rousset, sur l'*Histoire des Hongrois* et fermement sur l'Académie, et je le quittai en fredonnant malgré mon âge mûr, un vieux refrain du temps que mon père était écolier : *Tu n'auras pas ma rose.*

Je crois bien que c'est l'histoire complète de mes relations avec l'Académie, pour mon compte, du moins.

J'étais exaspéré, en effet, de voir que mon frère de lait littéraire, Moland, qui avait publié tant d'ouvrages, dont quelques-uns de haute valeur, notamment le livre sur les *Origines littéraires*, et à qui nous devons les meilleures éditions de Molière et de La Fontaine, j'étais exaspéré qu'il n'eût pas attiré l'attention des « Quarante ».

J'avais longtemps insisté auprès de lui pour qu'il présentât quelque chose à « l'auguste aréopage », il avait résisté vaillamment.

Enfin il se laissa persuader. Il avait fait, entr'autres excellentes choses, une définitive biographie de Molière, avec l'érudition étendue, la sagacité et la raisonnable gravité qui distinguent ses travaux historiques.

Je connaissais fort affectueusement le plus obligeant, le plus délicatement poli des hommes : Xavier Marmier. Il voulut bien se charger de présenter l'ouvrage à ses confrères. Sans succès ; on fit à Moland la réponse la plus saugrenue.

Je lui proposai d'écrire que son quintisaïeul avait été écorché vif par M^me^ de Maintenon et son quadrisaïeul mangé par un des dragons des dragonnades. Il recula devant cette grosse plaisanterie.

Nous nous contentâmes de crier : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. Lui, plus heureux que moi, n'en avait bu qu'une goutte.

## VII

### LE CAFÉ DAGNEAUX

C'est au café Dagneaux que je rencontrai Murger. Quelques étudiants de Picardie et d'Artois, du Boulonnais et des autres petites provinces qui forment le département du Pas-de-Calais se réunissaient là, souvent, le soir; c'était un café-restaurant qui n'avait pas mauvaise renommée. Au rez-de-chaussée venaient dîner les gens graves, magistrats, membres de l'Institut et autres notables; au premier, de bons bourgeois du voisinage; aux autres étages, des étudiants dorés sur tranche, comme disait Murger, des stagiaires, de jeunes avocats, de jeunes médecins, quelques artistes, quelques lettrés.

Il ne faut pas se faire d'illusion à propos de la dorure que Murger mettait sur nos tranches. En ce temps-là, l'étudiant aisé avait 150 francs par mois; le riche, 200; la moyenne oscillait autour de 120. Il est vrai qu'on louait une chambre tolérable pour 20 à 25 francs, qu'on dînait suffisamment dans les tables d'hôte pour 40 francs le mois, et

qu'on pouvait déjeuner proprement dans les crèmeries pour 60 centimes.

Nous avions adopté une salle au deuxième étage, où nous avions la naïveté de croire que nous serions chez nous, en une espèce de club.

Bientôt la bohème déserta le café de l'Europe et le café de Bussy pour venir d'abord dans notre voisinage, puis parmi nous.

D'autres jeunes hommes arrivaient de l'École de droit, de l'École de médecine, du Palais de justice, du journalisme. Nous fûmes noyés. Toutefois on tint bon; on n'avait pas de *calicots*. En ce temps-là les étudiants, les étudiantes surtout — car hélas! les étudiantes, sans abonder, apparaissaient de-ci, de-là — avaient de superbes dédains pour les commis marchands, qui ne ressemblaient pas d'ailleurs aux *gentlemen-marchands* ou chefs de rayon du Louvre et du Bon-Marché.

Parmi les nouveaux venus, trois surtout m'inspirèrent de la sympathie, Murger plus que les deux autres.

Il était fort laid, d'une laideur vulgaire, très gauche, très petit et malpropre. Une voix brisée, pas de cheveux, une longue barbe châtain et qui paraissait déteinte, les paupières qui pleuraient, des yeux sans éclat, gros, à l'expression douce et timide, et qui avaient le singulier caractère d'être à la fois saillants et bridés. Voilà le poète de la jeunesse. Il me frappa tout d'abord par sa ressemblance avec un portrait de Clément Marot. Ce n'est pas une imagination, et quand je mis ce portrait en tête de l'édition des œuvres choisies

dudit Maître Clément, tous ceux qui avaient connu Murger furent surpris de cette ressemblance. Seulement Marot a des cheveux et de beaux habits, il devait être propre, il était vaillant et n'avait pas perdu la voix. A part cela, si ce portrait n'était du seizième siècle et ne portait cette enseigne : *Clemens Marotus, primus sui temporis poeta gallicus*, on pourrait croire que c'est notre homme!

Il n'y avait pas moyen de rester quelque temps dans son voisinage sans avoir l'intelligence secouée, puis intéressée, puis réjouie par sa conversation. A la longue, elle fatiguait; comme son esprit était articulé, à soubresauts et à ressorts, quand on était arrivé à désarticuler la carcasse de cet esprit, à en dévisser les ressorts très apparents, sa causerie produisait cet effet d'agacement que l'argot contemporain explique par ce mot *rengaine*.

Sa prose écrite n'était naguère que sa conversation légèrement réfrénée : on peut dire que cette phraséologie n'est que le calembour poudré de poussière de diamant et poussé au gigantesque. Ne dites jamais un mont, dites souvent un *Himalaya;* variez avec un *mont Blanc*, placez adroitement les *Alpes* ou les *Pyrénées*, puis choisissez un pic qui a un nom sonore ou cocasse, vous aurez tout le style, comme toute la causerie de notre ami.

Mais encore une fois, au début, ces jeux de mots diamantés, brillantés, pailletés, à côté desquels il faisait partir des fusées qui leur donnaient des aspects inattendus, bouffons, dégingandés ou grandioses ; ces comparaisons coquecigrues, pétil-

lantes ou caressantes, étonnaient, puis égayaient, et, en tout cas, tenaient l'attention en patience.

Seulement, de même que la causerie ne tardait pas à fatiguer, le style était destiné à vieillir vite, comme tout ce qui manque de simplicité; et à paraître risible, comme tous les gongorismes, tout le concettisme, tout ce qui est précieux, prétentieux, par là hostile au génie français. Murger comme Hugo sont donc destinés l'un et l'autre à se rider très vite et à paraître aussi grotesques que Pigault-Lebrun, Jouy, Baour-Lormian et Bouilly. On peut prévoir que la rhétorique du grand et du petit poète deviendra aussi poncive que la phraséologie de ces sonneurs d'adjectifs solennels. On trouve dans l'œuvre du grand Victor cent mille phrases plus bouffonnes que l'*épouse du chantre du jour*, le dernier mot des classiques gâteux refusant de salir leur style par le mot *poule.*

Ce pétillement particulier de verve eut toutes les allures d'une petite révélation. Nadar me raconta qu'un soir Murger, jusque-là plutôt terne, rêvasseur et comme emmailloté d'intellect, eut tout brusquement un jaillissement de mots, de comparaisons, de rencontres nouvelles, des heurts inattendus de pensées, d'adjectifs et de verbes... Depuis lors, le jet ne s'arrêta plus.

Nous étions du reste encore à l'âge d'or du jeu de mots et notre gaieté aidait le calembour à avoir de l'esprit. Nous étions hilares quand Murger nous disait : « Le moribond en fit un » ou bien : « Je m'habille pour y aller ». Mabille était alors un jardin célèbre parmi les étudiants. Le *Tintamarre*

lui apprenait l'histoire ancienne. « Au siège de la ville, Philippe reçut une flèche dans l'œil droit et jeta l'autre sur son fils pour lui succéder », ou la grammaire : « *Estomac*, question pour savoir si c'est Thomas ». De mon côté, je lui enseignais l'histoire moderne et lui apprenais cette épitaphe d'un petit prince italien :

*Ici git Florestan,*
*Il aima le bien de ses sujets.*

Il ne riait pas aux éclats, il se contentait de sourire, et presque toujours vaguement, comme distraitement. Pourtant il faillit éclater un jour en lisant cette phrase d'un roman du dix-huitième siècle : « Au moment où Claudine quittait ses dieux lares, sa chaumine et son troupeau, pour suivre un habile séducteur, Claude son époux ignorait tout. Il vaquait aux innocentes occupations qui embellissent les jours de l'agriculteur. On ne tarda pas à voir une paire de cornes passer au-dessus de la haie : c'était Claude qui conduisait sa vache à l'abreuvoir. »

Il ne fallait pas, comme on voit, des plats bien épicés à notre jovialité pour satisfaire son appétit.

Si la ressemblance de Murger avec Clément Marot me saisit, si sa conversation me réjouit, j'en fusse pourtant resté à ce contact banal, tel qu'il pouvait être entre un étudiant catholique et un rimeur de bohème, si je n'avais senti en lui une âme différente de ses mœurs, supérieure à son esprit. Je fus frappé par une sorte de distinction morale qui le mettait

hors de pair : il avait non seulement la sensibilité, mais l'instinct de la délicatesse; une sorte de timidité juvénile touchante, une bonté très molle, mais la continuité de la reconnaissance; une grâce salie et vermineuse, mais la joie d'aimer, joie évidente et attendrissante.

Dans ce corps ridicule et bien que ses Muses comme ses mœurs, et ses maladies lui puissent donner l'apparence d'un débauché crapuleux, son cœur tendait vers la pureté. Je crois qu'il fût devenu tendre, était né pour la gentillesse, même un vrai poète s'il eût épelé d'enfance la noble, la chaste, l'élégante poésie du christianisme.

Tout en lui allait donc plus à la grâce qu'à la vigueur, et à la sincérité plus qu'à la grandeur. Aussi son homme, c'était Musset, non Hugo. Il mettait les *Nuits* au-dessus de tout. Là-dessus nous nous entendions : où nous nous séparions, c'est dans l'admiration pour *Frédéric et Bernerette*, nouvelle de sensibilité bavarde et qu'il regardait comme le chef-d'œuvre de l'art romanesque.

Malgré la différence de l'éducation, nous pouvions nous entendre sur beaucoup de points. Il méprisait Voltaire en qui il voyait le grand chef des rimeurs mirlitonesques et de la « poésie de pendu ». En politique il n'entendait rien. Mais, comme la plupart des gens qui ont l'âme sincère et le cœur porté à l'idéal, il détestait la démagogie, et la démocratie ne lui en faisait pas accroire. Il était le fils d'un portier, je crois; son instruction officielle n'avait pas dépassé l'école primaire et ce qu'il avait pu apprendre dans une étude d'huissier, d'avoué, peut-

être, où il avait été saute-ruisseau. Il me disait parfois qu'il était révolté de lire tous les clichés sur les vertueux prolétaires. « Ce qu'il y a là de bêtes brutes..., me disait-il, c'est inimaginable et je vais faire une nouvelle où c'est l'aristocrate qui a le beau rôle. » Je ne sais s'il l'a faite.

Je ne le vis jamais plus joyeux qu'un soir du mois de mars 1848. Il avait voulu voir ce que c'était qu'un club. Quelques-uns de ses amis de bohème — qui étaient républicains — l'avaient emmené dans un des caveaux de Saint-Sulpice où l'on avait installé un de ces clubs. Là, un bourgeois, qui se présentait aux suffrages du grand peup' de Paris tonnait contre les infâmes aristocrates, leur reprochant surtout de faire une guerre acharnée à l'innocence des pures jeunes filles du noble prolétaire.

Là-dessus, un ouvrier avait bondi à la tribune et s'était écrié :

— C'est pas vrai. Les aristos n'ont que nos restes, et ils les débauchent quand nous n'en voulons plus.

— Voilà le peup', concluait Murger, des salauds et des vaniteux. La vanité l'emporte sur la haine. Ils mettent des lampions au déshonneur de leurs sœurs et de leurs filles pour faire pièce au bourgeois.

Il se régalait beaucoup — et moi aussi — de cette formule « né de parents pauvres mais voleurs », formule qu'il avait inventée, je crois, et par laquelle il proposait de remplacer la rengaine chère à J.-N. Bouilly : « Né de parents pauvres mais honnêtes. »

En religion, il avait les visées d'un jeune oison. Jamais je n'ai vu une telle ignorance; ignorance est trop mince. Mais comme il était respectueux, qu'il m'estimait et qu'il n'abordait jamais ce sujet, nous nous entendions là-dessus, en en parlant très peu. La philosophie l'ennuyait à la mort, au premier mot de religion, il tombait en distraction, n'écoutant plus du tout — habituellement il écoutait peu — et il s'éloignait.

Je rendrai, du reste, justice — *laudator temporis acti* — aux jeunes gens de ce temps-là. Le règne des Juifs et des francs-maçons n'avait pas encore ulcéré l'âme française et infusé dans notre clair sang gallo-franc une âcre purulence sémitique qu'un tas de bas gazetiers renouvellent chaque matin.

Pendant les turbulentes années qui vont de 1847 à 1853, nous avions les ardeurs, les vives discussions, les francs dissentiments de la jeunesse, mais il n'y avait, contre nos opinions respectives, aucune de ces grossières insolences, nulle de ces stupéfiantes calomnies, nulle de ces bouffonnes et pesantes injures qu'on peut lire, chaque jour, dans les journaux plus spécialement chers à Hiram, aux Juifs et aux Allemands.

Nous avions, mêlés à nous, bien des jeunes hommes qui tenaient aux gens du gouvernement républicain, des journalistes démocs-socs, comme on disait alors, parents des meneurs du mouvement révolutionnaire. Nous côtoyions des déclassés, des bohèmes, des ambitieux. Nous autres nous montrions franchement que nous étions royalistes et catholiques.

Eh bien! une seule fois, pendant ces années de fièvre et de combat, nous entendîmes quelque chose qui put raisonnablement nous offenser. Jamais d'injure ni de raillerie contre notre foi. Nous ne l'eussions pas permis, comme on le pense bien.

Murger était particulièrement réservé. Encore une fois, la politique lui semblait être une chose vaine, et consister uniquement en un grand déploiement de gendarmerie. Quant à la religion, si elle l'ennuyait, il avait pour elle un respect instinctif. Il le tenait sans doute de cet attrait qu'elle a pour les âmes aimantes. Mais il n'était pas insensible non plus à cette considération que les catholiques étaient généralement mieux couverts que les républicains.

Il était protégé par les timides délicatesses de son être contre les entraînements de la familiarité. comme Nadar y était porté par sa verve cordiale. De mon côté, j'y étais réfractaire. Voilà pourquoi il n'y eut jamais entre nous de camaraderie familière et complète; une demi-intimité, comme entre gens qui ne parlent pas exactement la même langue, qui n'ont pas les mêmes mœurs et qui s'étonnent toujours l'un l'autre, dès qu'ils montrent le fond de leur âme.

Plus tard, après bien des années de cordialité, il me fit quelques très vagues confidences; jamais en paroles. Il sentait que les dulcinées dont il pouvait me parler m'étaient répugnantes. Ses lettres étaient un peu moins timides. Il faisait quelques allusions à ses aventures, mais toujours nuageusement, non

seulement sans grossièreté, mais avec un mélange singulier de poésie et d'application pratique.

Il partait de ceci que l'homme n'est rien autre chose qu'un animal qui aime. Il se croyait forcé de faire de son cœur, comme il me l'écrivait, une pelote où des mains féminines enfoncent des épingles. Il eût préféré sans doute que ces mains fussent propres; il n'eût même pas craint que les épingles fussent d'or avec des têtes de diamants; assez promptement il les eût portées, en versant des flots de larmes, au mont-de-piété. Mais ne rencontrant que des mains rouges et des épingles boueuses, il les chantait; comme le castor prisonnier qui construit des digues là où il n'y a pas d'eau.

Jamais je n'ai rêvé un homme doué d'un tel don d'idéalisation. C'était l'animal idéalisateur. Il idéalisait comme les fourmis changent la charogne en pains ronds et blancs.

Ce fut la partie un peu originale de son talent et ce qui rendit sa petite cantilène touchante et attrayante. Il était infatigable dans ses illusions, et sincère aussi, je le crois, quand la réalité physique ne lui attirait pas absolument le nez dans le fumier. Je me rappelle qu'un jour je le vis enthousiate, ravi aux astres. Que lui était-il arrivé? Une des actrices qui jouaient dans la *Vie de Bohême* — n'est-ce pas Anna Thillon? il me semble que c'est bien ce nom-là — lui avait offert poliment de monter dans sa voiture pour le déposer cent pas plus loin. Je souriais à ce candide enthousiasme.

— Ah! me dit-il avec indignation, c'est que vous ne savez pas ce que c'est que de se trouver pour la première fois à côté d'une femme qui sent bon.

En disant cela il reniflait et retroussait sa lèvre supérieure; il enfonçait dans ses narines sa moustache humide, avec cette apparence de volupté cocasse que j'ai déjà indiquée.

Apitoyons-nous un instant sur le sort de cet infortuné ministre de l'Instruction publique qui se dérange, sans qu'on l'en ait prié, pour venir encenser des filles « qui ne sentent pas bon ».

Cet euphémisme ne suffisait pas à Murger. Il ne se contentait même pas d'idéaliser, il cristallisait, il diamantait les êtres les plus réfractaires à l'idéal. Je m'expliquais cela par la puissance particulière d'assimilation qu'il possédait : comme il était essentiellement bon, doux et sensitif, il ne joignait pas son rêve à la lourde réalité qu'il rencontrait; non, il les mêlait ensemble de telle sorte que sa bonté, sa douceur semblaient recouvrir le tout, et son imagination entourait ce fond de boue d'un cristal blanchissant qui lui donnait des reflets caressants à l'œil.

Sa sincérité, momentanée mais réelle, était, par là, d'autant plus dangereuse, parce qu'elle recouvrait l'ignominie d'un glacé de poésie. De sa sincérité, j'en voyais une preuve en ceci : très sincèrement, il ne voulait pas croire qu'on fût sans une intrigue passionnelle. « Chanter un duo », c'était toute la vie; un « joli duo » si on pouvait; d'une voix éraillée et dans une arrière-cuisine, si on ne pouvait mieux. Que de fois ne voulut-il pas me convaincre que je chantais « un joli duo »! Quand je lui disais en souriant qu'il se trompait, il me croyait

sans me comprendre et uniquement parce qu'il était complètement quoique doucement égoïste : il me croyait pour ne pas supposer que je manquais complètement de confiance en lui ; ma réserve ordinaire le gênait assez sans qu'il eût encore à s'imposer, par un supplément de défiance, un supplément de discrétion.

La sympathie était venue vite. Je vis bientôt que de ma part elle était, bien que sans grande estime, solide, car elle fut mise à une rude épreuve.

Un beau jour, au commencement de 1848, on me dit de tous les côtés qu'il était à l'hôpital — à l'hôpital du *Midi*, monsieur le ministre de l'Instruction publique. — Je reçus bientôt un mot de lui. Il me priait de l'aller voir. Or l'hôpital m'a toujours fait frissonner ; et l'hôpital du *Midi!*...

Je n'insiste pas. Mais il me semblait que je rendrais l'âme si j'y entrais, que toutes les plaies, toutes les lèpres m'attendaient à la porte pour me sauter à la face.

Je me rappelais qu'un jour j'avais été voir un ami à l'amphithéâtre de Clamart, et que j'avais été trois jours sans pouvoir manger. Et qu'était-ce que Clamart à côté de l'hôpital du Midi ! Je savais bien que ce sentiment n'avait rien de chrétien. Pierre Gringoire, dont Victor Hugo fait une si étonnante caricature, déclare que

Chascun homme a en sa vie
Deux adversitez ou grand maulx
L'un si est quant il se marie,
L'autre est quant il se rompt le col.

Pour moi, je connaissais une adversité de plus ; j'en connaissais trois : visiter les fous, soigner les ulcérés et être enterré vif. Il me semblait que l'hôpital de Ricord était la quintessence de tout cela.

Mais ce pauvre garçon était seul au monde et il était si malheureux ! Je me décidai enfin, et le jour où je me dirigeai avec héroïsme vers cette horrible maison, je méritai bien, comme il disait, que l'amitié me chaussât ses souliers à piédestal.

Je n'ai pas beaucoup de lettres de Murger, je les ai laissé perdre, et j'ai eu maint ami aimant les autographes. J'en retrouve quelques-unes datées de cette époque et de ce lieu.

Il fallait beaucoup de protocole pour le voir. Il lui était impossible de quitter la salle commune et il était interdit au public de hanter ces salles. Du moins, je crois bien que de là venait la difficulté.

D'ailleurs, je ne me précipitais pas de ce côté avec un entrain irrésistible.

« Mon cher ami,

« M. Guéret, l'interne, est venu me voir, et m'a demandé votre adresse pour aller vous faire ses excuses de ce qu'il ne s'était point trouvé là les jours où vous êtes venu. M. Guéret travaille beaucoup, et quitte l'hôpital tous les jours après la visite pour aller suivre des cours, c'est ce qui explique comment vous ne l'avez pas rencontré. Nous aurions bien un autre moyen plus sûr de communiquer, mais je ne veux pas vous le proposer, car il est par trop désagréable — il faudrait venir à la cli-

nique les mardis, jeudis et samedis, de 8 à 10 heures du MATIN !!!! — N'en parlons donc pas. Cependant indiquez la recette à Fauchery, qui a le tempérament assez matinal, il pourra me voir en venant tous les matins et demandant M. Guéret à la pharmacie, ledit M. Guéret non encore parti me l'amènera. Pour entrer à la porte, il suffira de demander une carte à Houel, par exemple. Du reste, je vais aviser à trouver le moyen de recevoir mes visites dans ma salle, car je ne puis même pas aller au parloir commun, attendu que la chirurgie prépare toutes sortes de maléfices contre ma personne. Je crois même que cette Saint-Barthélemy aura lieu demain.

« Je m'ennuie pour des sommes très chères, tous les jours. Je mange des choses effrayantes dans des vases difformes, et encore cette nourriture impossible m'est servie à des doses impondérables ; en conséquence je viens de nouveau battre le rappel à la porte de votre amitié.

« Vous seriez vraiment aimable de me procurer :

« Un verre ou une chope.

« Un couteau (boutique à cinq sous expressément).

« Papier à lettre et enveloppes.

« Un mouchoir — ou chiffon de toile — pour mes yeux.

« Deux sous de tabac à priser.

« Deux petits pains de gruau (un sou et tendres).

« Un peu de sucre et un peu de chocolat.

« Des allumettes chimiques.

« Et des livres, la *Reine Margot* et un ou deux autres volumes de Dumas.

« Vous ferez remettre le paquet bien enveloppé chez le portier de l'hôpital.

« Pour comble je vous prierai de joindre 2 francs et pas davantage. Avec lesdits francs je paierai 1 fr. 25 que je dois et qui me tourmentent, et il me restera pour acheter des portions de pain — et des portions de complaisance de mon infirmier. — Si vous voyez par hasard Monselet au café, priez-le donc de me faire remettre chez le portier de l'hôpital *Le drame de la Vie*, de Rétif. Priez Fauchery d'aller au *Corsaire* voir si Virmaître veut lui donner quelques sous pour moi; ledit Virmaître a peut-être reçu de l'argent pour moi d'un autre côté; que Fauchery vous remette cet argent et gardez-le pour me le faire passer métamorphosé en comestibles; dites à Fauchery de vouloir bien tourmenter Vitu, qui me doit 20 livres. Je vous serais bien reconnaissant si vous pouviez me faire passer les petites choses que je vous demande demain mercredi dans la journée.

« Serrez de ma part la main à Adeville, et présentez mes compliments à ces messieurs.

« Bien à vous et mille remerciements.

« H. MURGER.
« *Salle 5, N° 2.* »

« *P. S.* Il est bien entendu que vous ferez une petite liste des objets que vous m'aurez fait passer. »

Cette lettre dit beaucoup de choses. Les quatre points d'exclamations indiquent toute la somme d'amertume qui se trouvait dans ce cœur bon et timide. Ils représentaient tout le blâme qu'il croyait pouvoir se permettre contre cette funeste habitude que j'avais prise de lire ou de travailler la nuit et qui me rendait lourd à me lever avant neuf heures.

La liste des objets qu'il me demande joua dans la vie de notre amitié le même rôle que le sabre, le fameux sabre, dans la vie de M. Prudhomme. C'en fut le plus beau jour, c'est-à-dire que cela m'attacha à lui malgré tout.

Bien que sa maladie et les causes de cette maladie excitassent vivement mes répugnances, je ne croyais pas pouvoir l'abandonner aussi longtemps qu'il serait à l'hôpital, mais je m'étais promis de lui battre froid dès sa sortie. Toutefois, quand je revis dans mon souvenir les misérables petites choses qu'il demandait avec une si humble et si angoisseuse gaieté, quand je pensai à ce fond d'horrible pauvreté que dissimulait mal cette gaieté et qui montrait si péniblement cette angoisse, quand je songeai que cette âme, assoiffée d'affection, était par sa délicatesse innée, plus que tout autre encore, frissonnante à la misère, je me fis honte.

Il était abandonné de la terre entière, sans un appui, sans une espérance, sans un autre ami que moi, grimacier et méchant compagnon ! Je sentis mon cœur se fondre. Je pensai à la vie qu'il avait dû mener, à l'abandon moral et religieux où il avait été, et en remerciant le Seigneur de m'avoir

donné une si grande abondance des biens du ciel et quelques-uns des biens de la terre, je me promis d'être surtout bon pour ce pauvre diable.

Je me précipitai, le lendemain, dès l'aube, *id est* vers neuf heures du matin dans la rue des Feuillantines. — Il me souvient que c'était quelque part par là. — L'impétuosité aveugle et héroïque de Régulus regagnant son tonneau à pointes me semblait seule digne d'être comparée à mon courage désespéré.

Ce début ne fut pas récompensé. J'arrivai trop tard. Je laissai chez le concierge le paquet demandé. Je ne dissimulerai pas qu'il fut suivi de beaucoup d'autres. Mais toujours la même réserve touchante : quatre sous de tabac, du pain blanc, surtout : ah! ce pain blanc! il le regardait venir avec ce même reniflement voluptueux qui accompagnait plus tard le souvenir du patchouli d'Anna Thillon, car, *horresco!* ce parfum qui lui avait paru divin, c'était du patchouli!

Et la pièce de deux francs! Il y faut bien venir et reconnaître qu'elle eut quelque postérité. Toutefois, elle ne se multiplia pas autant que la famille d'Abraham; et ici encore le bon garçon y mit de la discrétion. D'abord il savait que ma petite boursette d'étudiant, ou de « nourrisson de dame Clio » manquait de rondeur, et rarement ses emprunts dépassaient cette « pièce de deux livres » ; c'était écrit. Dans les grands jours seulement il abordait la pièce de cinq. Jamais, je crois bien, il n'alla au delà. Et que de précieuses et aimables formules! Et toujours sincère conviction qu'il paierait ses

dettes *prochainement!* On pense bien qu'avec non moins de gentillesse je dissimulais l'incrédulité la plus tenace et que jamais je ne lui réclamai rien.

Oui, il avait la ferme détermination de payer ses dettes. Il était de trop bon naturel pour ne pas blâmer Champfleury, proclamant avec sa lourdaude ironie et sa grossière matoiserie de quincaillier roublard, que les bourgeois et leurs fils devaient être trop honorés de prêter de l'argent aux gens de bohème, et que c'était un devoir pour un écrivain d'avenir de ne pas le rendre.

Même cet inoffensif Murger, le hargneux Champfleury était parvenu à l'exaspérer. — « Et je voudrais bien savoir, toi qui blagues les bourgeois, lui dit-il un jour, si tu ne sais pas bien trouver la porte de ton oncle l'épicier, quand tu as besoin de cinquante centimes? Tu m'embêtes, à la fin. Je ne le dis pas souvent, mais c'est trop fort. Descends-tu du connétable de Bourbon ou d'Agnès Sorel? — Non. — Ton père casse-t-il des cailloux sur la route? — Non. — Eh bien, tu es un bourgeois comme tout le monde, et fiche-nous la paix! »

Murger héroïque était très drôle; au fond, cet héroïsme, qui nous faisait rire, n'était pas inutile. Il nous évitait la peine de montrer trop vivement notre antipathie à l'auteur de *Chien Caillou*. Celui-ci avait du reste, aussi, des bons moments, et il était autrement dégourdi dans les voies de ce monde que l'auteur de la *Vie de Bohème*. J'en reparlerai plus tard.

Je n'avais pas grand mérite à oublier ces quelques centaines de francs qu'en dix ans il dut m'emprun-

ter. Je me trouvais bien payé. Jamais je ne vis d'homme plus heureux que lui quand, plus tard, arrivé à la notoriété, il pouvait m'envoyer quelque loge de théâtre. « J'ai rencontré Adolphe Dumas, m'écrivait-il par exemple, et dans votre intention je lui ai demandé une loge pour le Français. Il m'a donné une lettre sans date, quel jour vous sera le plus agréable? »

Je ne pouvais lui faire plus grand plaisir que lui demander quelque fauteuil d'orchestre. Il se mettait en deux, et quand il ne réussissait pas, quel chagrin!

« Mon cher d'Héricault,

« N'étant pas rentré chez moi, mercredi, j'ai seulement reçu votre lettre hier au soir. Aujourd'hui, pour plus de sécurité, j'ai fait double démarche à la Porte-Saint-Martin et au Gymnase, et j'ai eu la grande contrariété d'échouer aux deux enceintes. A la Porte-Saint-Martin, on m'a donné pour prétexte que c'était la dernière représentation de *Jenny l'ouvrière*, et M. Coursier, le directeur, que j'ai vu lui-même, ne pouvait disposer que d'une loge inacceptable. Au Gymnase, je présume que le mauvais temps, favorable aux recettes, m'a fait effacer de la liste, où je m'étais vu marqué pour avoir un billet; quand j'y suis retourné à quatre heures, la loge espérée ne s'y trouvait pas. Je suis désolé d'avoir si peu de chance de vous être agréable et d'échouer justement là où je réussissais toujours, toujours. La semaine prochaine, et j'ai

pris mes mesures, je réparerai ce petit malheur.
« Bien à vous.

« Henry MURGER.

« Vendredi, 8 heures. »

Il avait d'autant plus de mérite alors à courir comme un Basque, qu'il était arrivé à la célébrité. Son cœur n'avait pas changé, ni son intention de payer ses dettes. Il y faisait parfois allusion dans ses lettres. Je l'envoyais promener et... il y allait. Il était alors fort à son aise. Lévy affirme que, dans les dernières années de sa vie, il lui donna au moins cent mille francs. Si l'on joint à cela le produit de ses pièces de théâtre, de ses romans de la *Revue des Deux-Mondes*, où il était payé deux cents francs la feuille (1), et de la copie qu'il plaçait ailleurs, on verra qu'il était loin du temps où il vivait dans l'attente de recevoir un couteau de vingt-cinq centimes (dans un bazar).

Outre ce couteau, ce tabac, ce pain blanc, il y a plusieurs individus nommés dans la première lettre. Je les retrouverai, eux aussi, plus tard, en compagnie de Champfleury.

Il paraît que mes entrées furent aussi difficiles à avoir à l'hôpital qu'à la porte Saint-Martin.

« Mon cher d'Héricault,

« J'attendais aujourd'hui la visite du directeur de l'hôpital, qui, à la sollicitation de M. Ricord,

(1) La feuille compte 16 pages in-8°.

doit m'accorder la permission de recevoir mes visites dans la salle. Il n'est pas encore venu. Je vous informerai aussitôt que cette permission me sera accordée.

« J'ai achevé la *Reine Margot*, dont j'ai eu tous les soins imaginables. Comme je m'ennuie beaucoup, je vous prierai de m'envoyer demain dimanche *Monte-Cristo*, que je relirais volontiers; vous le feriez laisser chez le portier. Voyez donc dans votre cuisine si vous n'avez pas un couteau à me prêter, vous le joindriez aux livres.

« Je serais vraiment bien content d'avoir *Monte-Cristo* demain.

« Tout à vous et merci.

« Henry MURGER.

« 17 juin. »

Nous étions alors en plein trouble. Les démocs-socs préparaient la guerre civile. Les ateliers nationaux ne cachaient pas qu'ils allaient prendre le sac et le cou aux infâmes bourgeois. Nous cherchions à nous organiser. Je ne pus aller porter au portier *Monte-Cristo*, au jour indiqué. Il ne savait rien de ce qui se passait. Il m'écrivit de nouveau :

« Mercredi, 21 juin.

« Mon cher d'Héricault,

« J'ai obtenu la permission de recevoir mes visites dans un parloir particulier, ouvert les jeudis

et dimanches de midi à 2 heures; si vous étiez libre demain jeudi, je serais bien content de vous voir. Je ne vais pas mieux et m'ennuie affreusement, c'est pourquoi je vous prie de m'apporter *Monte-Cristo*, que je relirais avec plaisir. Tâchez de venir demain, mais pas plus tard que l'heure indiquée. Vous me demanderez salle 5, n° 2 : des ordres sont donnés pour qu'on vous laisse entrer au parloir particulier.

« Je vous serre les mains, tout à vous.

« H. MURGER,
« *Salle 5, n° 2.* »

Je ne pus aller le voir. Il me crut mort. Il m'écrivit le 24 juin 1848, au commencement de la grande bataille :

« Samedi 24, 8 heures du matin.

« Mon cher d'Héricault,

« Je suis dans une inquiétude mortelle; nous ne savons rien de ce qui se passe au juste. Les journaux n'arrivent pas. On dit que la 11e légion se bat contre la 12e. J'ai beaucoup de mes amis, sans vous compter, qui font partie de la 11e, et je voudrais être rassuré sur son compte; écrivez-moi donc un mot, s'il vous plaît, et quelques détails. Si Paris est tranquille dimanche, tâchez de venir me voir, je pourrai vous attendre au petit parloir, où l'on est seul. Tâchez donc de venir demain (si les choses vont mieux). Seulement ne venez pas après 2 heu-

res et avant midi, et si vous ne pouvez venir, pour Dieu, écrivez-moi. Je ne vis pas, et je serais déjà sorti si je pouvais bien monter.

« Tout à vous.

« MURGER. »

Je demeurais alors rue de Vaugirard. J'avais quitté la maison le jeudi soir et je n'y rentrai que le mardi matin.

J'ai raconté mes souvenirs guerriers et je me suis montré sous l'habit militaire.

Je ne répondis donc qu'en allant voir notre infirme, le mardi après midi. Il me parut que son œil pleurait davantage, en apprenant que j'avais couru un danger — bien petit d'ailleurs — et je ne fus pas assez vilain pour supposer qu'il avait surtout pensé à cette source de tabac et de pain blanc qui avait failli se tarir sur la place de la Bastille; je fus convaincu qu'il m'aimait autant que son égoïsme le lui permettait, et qu'il m'eût regretté, sans avoir besoin de passer devant une boulangerie.

Il sortit enfin de l'hôpital, ouf!

Je fus récompensé logiquement, comme il arrive presque toujours, même en ce monde, du grand sacrifice que j'avais fait en allant le voir. Chaque visite attristait mon existence pour deux jours. Je m'étais voué au sombre, je fus gratifié de la plus joyeuse comédie qui se puisse imaginer. Je fus également récompensé de la résolution que j'avais prise de ne pas l'abandonner, et mon cerveau reçut en poésie le prix qu'il avait mérité en volonté.

D'abord la comédie. Quand il sortit de l'hôpital, il était exactement nu et gueux comme Diogène, avec une chemise en plus et une lanterne en moins. Il me fallait donc l'habiller. J'étais seul à Paris, avec la vieille Victorine, farouche et fidèle, qui tenait mon ménage pendant que ma mère était à la campagne. Ma sacoche était flasque. Sagement, je ne voulais pas donner à Murger l'adresse de mon tailleur, dont j'avais vainement essayé d'exciter l'ambition en lui promettant le titre de fournisseur du roi de Bohême. Je n'avais pas aisément les cinquante écus qu'il eût fallu alors pour nipper à neuf ce monarque. Je dus donc me résoudre à l'orner de mes vieux habits. Mais j'étais aussi grand, aussi vigoureux qu'il était petit et malingre.

Je découvris un vieux costume de soirée qui avait depuis longtemps pris ses invalides pour cause d'étroitesse. Et voilà Murger avec un habit à queue de morue, dont la taille tombait jusqu'au haut des cuisses, et qui dessinait le long du corps des collines et des vallées, tant il était large.

Un vieux gilet de velours terni, à fleurages jaunes, un pantalon noir roussissant, dont il était forcé de retrousser le bas jusqu'aux mollets et dont le devant tombait en bourse sur ses cuisses, complétaient l'habillement de corps. La vieille Victorine, tout en grommelant, avait bien essayé de feindre un ventre à ce décharné en doublant les culottes avec un coussinet. Mais il faisait très chaud; cet appendice était fatigant. D'ailleurs il glissait toujours, et notre homme paraissait avoir une étrange difformité, jusqu'ici inconnue aux matérialistes les plus docu-

mentés : il représentait un mortel sans entrailles dont le ventre était descendu sur la cuisse, tantôt gauche, tantôt droite.

Ajoutons une paire de vieilles bottes vernies à tiges purpurines et un antique chapeau. Ah! ce chapeau! Il était à larges bords, comme ceux que continuent de porter les vieux médecins, et tombant fréquemment sur le nez, il rappelait, avec un comique irrésistible, les renfoncements que notre ami Pierrot reçoit du camarade Arlequin.

Il ne m'était pas très doux de me promener avec cet échappé des Funambules. C'était un supplice, agrémenté, il est vrai, de quelques fous rires.

Il marchait de la façon la plus gauche et la plus gênante, tombant sans cesse sur le voisin, ayant toujours l'air de vouloir lui donner un croc-en-jambes. De fait, il me faisait fréquemment chopper, ce qui augmentait le ridicule de notre duo. Je tremblais constamment de rencontrer quelques-uns des gens du monde que je connaissais; et avec l'effarouchement de la jeunesse, il me semblait que j'eusse été à tout jamais noyé dans le ridicule.

Je profitais des incohérences de jambes pour me mettre à quartier. Mais quand je passais devant lui, il trottinait jusqu'à ce qu'il me rattrapât, et quand je me tenais derrière, ce chapeau médicinal, cet habit à contorsions drôlatiques, ce pantalon relevé jusqu'aux genoux et laissant paraître le tendre incarnat des tiges de bottes, m'arrachaient un rire éclatant. Je me le reprochais, je m'en désespérais et, pris d'un bel héroïsme, je rejoignais mon compagnon, qui recommençait à me faucher et à

me donner la sueur d'angoisse de la mauvaise honte.

Il était si faible qu'un verre de vieux vin le mettait en hilarité, et, chose curieuse, c'était les seuls moments où cet intellect, le moins philosophique qui fut jamais, avait des aperçus d'une analyse assez ingénieuse. Je crois que la réflexion psychologique ne lui manquait pas, mais la hardiesse; et l'orgie, comme il disait — elle se composait de deux verres de vin rouge — la lui donnait.

Un jour même, après une coupe de vin de Champagne, qu'il nommait du « coco épileptique », mais qu'il adorait jusqu'à enfoncer les poils de sa moustache au fond de ses narines, il déclara qu'il allait pousser ses classes de philosophie jusqu'à la prophétie. En effet, il nous fit aux uns et aux autres des révélations indiquant plus de connaissance de l'âme et de la vie qu'on ne l'eût attendu de ce hanneton d'amour.

Je me rappelle ce qu'il m'annonça : « Vous, d'Héricault, vous ne serez jamais qu'une bête à tondre, une bête à laine avec un dos ayant table ouverte, et si cette image, aimable pourtant, vous déplaît, je dirai un dos par-dessus lequel on joue à saute-mouton. La bienveillance, — je commence par là pour vous faire avaler le reste — l'amour-propre que les jocrisses appellent fierté, l'étourderie que les exploiteurs nomment noble confiance en l'humanité, la paresse que les pique-assiette honorent du nom de générosité, et maint autre faux nez de vertus! voilà votre portrait. D'où il suit que vous n'arriverez à rien qu'à avoir un enterrement maritime. Il vous faudra traverser un

flot de larmes, en cercueil, pour arriver au cimetière Montparnasse. Tenez, regardez Jean Wallon, nommé Colline par les grands auteurs : il a la bosse de l'envie. Je le tiens de Gall en propre terme. Eh bien ! voulez-vous parier un déjeuner, dans l'Olympe du café Anglais, qu'il fera si bien qu'il vous forcera à quitter la *Revue des Deux-Mondes*, où il jaunit de vous voir écrire. Il rêve un duel à l'arquebuse entre le nommé Buloz et vous, dans lequel c'est Victor de Mars qui mesurera le terrain. »

Au moment où je prends ce prophète, au sortir des mains de Ricord, il était surtout un homme hilare. Je me rappelle qu'une belle après-midi, il s'arrêta tout brusquement devant la boutique d'un grand épicier qui étalait des tonneaux de pruneaux dans la rue du Bac, en face le Petit-Saint-Thomas. Il entra vivement en me disant : — Je vais sonner la *Marseillaise* chez cet épicemar.

Je le croyais à peine entré qu'il ressortit en courant, poursuivi par les injures d'un notable en casquette de loutre et d'un garçon en tablier blanc.

— Monsieur, dis-je poliment à l'homme en loutre, je connais ce jeune homme. J'espère qu'il ne vous a pas gravement offensé. Il sort à peine de Charenton, où il avait été enfermé parce qu'il se croit le premier poète du siècle.

— Plus fort que Béranger?

— Plus fort que Béranger.

— Mais alors je comprends tout, répondit le gros négociant. Je vous remercie, monsieur. Imaginez que j'étais tranquillement à ne rien faire, quand il s'approche de moi. Son aspect inspirait la défiance.

Mais on a un métier, ce n'est pas pour s'abandonner aux instincts de la nature. D'ailleurs il ôta poliment son chapeau et il me dit d'une voix douce, qui me réconcilia avec son habillement : « Monsieur, ce baril de pruneaux où il est écrit : Pruneaux d'occasion, est à vous? — Sans doute. — Ce sont bien des pruneaux d'occasion? »

Je baissai affirmativement la tête.

« J'en adopterais volontiers plusieurs livres. Ils sont bien d'occasion, hein? Mais, avant de me décider, je voudrais savoir s'ils ont servi à des gens propres. »

Je fus un instant sans comprendre, continua l'épicier, tant cette parole était inattendue et insolente. Mais Anatole s'écria :

— Patron, il se fiche de vous!

J'eus un éclair, je compris tout, je me jetai à sa poursuite — car il avait fui ma juste colère — pendant qu'Anatole l'appelait cochon et que M^me^ Jacquet riait aux larmes.

— C'est elle qui a raison, dis-je avec gravité. C'est une parole poétique que ce pauvre maniaque a laissé échapper. Ne lancez pas la police à ses trousses.

Le bon garçon ne dînait pas régulièrement. Je devinais les jours de jeûne, quand il arrivait assez penaud, le soir, au café Dagneaux. Vers 11 heures, au moment de partir, je lui disais : — Venez donc souper à la maison.

Noces et festins! Murger avouait qu'il s'attendait toujours à voir flamboyer sur les murs de ma salle à manger *Mané*, *Thécel*, *Pharès*. Cette sardana-

palerie se composait d'un reste de rôti, mis de côté par la sage Victorine pour mon déjeuner du lendemain, de quelques fruits, de confitures et de fromage.

Grande et furieuse stupéfaction de la brave paysanne quand elle trouvait à son lever la table mise, et le garde-manger vide. Elle recomptait dix fois l'argenterie, désespérée de voir qu'il ne manquait aucune pièce, et je suis sûr qu'elle eût donné un mois de gages pour qu'une petite cueiller eût disparu. Qu'eût-elle maugréé si elle avait su que je donnais à ce *hapecher* une bouteille du vieux vin de la cave maternelle !

Je l'ai dit : cette bouteille et ce reste de rôti me furent payés au centuple, moralement, cela s'entend. Noces et festins à mon tour! Ce furent des noces de Gamache pour l'intelligence.

C'est à Murger que je dus d'aimer Flore la belle, comme dit mon vieux Ronsard, ou plutôt non pas la belle, mais l'élégante, l'inattendue, la séduisante, la Flore des campagnes de l'Ile-de-France, celle qui déploie surtout ses grâces exquises et mièvres, ses charmes fins et coquets dans les bois des environs de Paris.

Il connaissait à merveille ces bois charmants. Nous partions après souper, vers une heure de la nuit, moi armé d'un bâton « comme les hommes de ce siècle dégénéré n'en porteraient pas ». C'était tout ce qu'il avait retenu de sa lecture de l'*Iliade*, traduite par Bitaubé, et il prétendait que c'est tout ce qu'il y avait de beau dans ce poème surfait par Egger et la dame Dacier. Lui, il était plein de bonne

volonté, mais il n'avait pas l'âme martiale, et pour le rassurer je lui confiais un pistolet bourré uniquement de papier mâché, car, en cas d'alerte, j'étais convaincu que c'est moi qu'il atteindrait.

Quand nous avions passé les endroits dangereux des faubourgs — et c'est eux surtout que je crois surfaits, car jamais nous n'y rencontrâmes un malandrin — nous commençions à goûter la félicité champêtre. Nous allions voir lever le soleil dans les bois de Clamart, de Meudon, de Bellevue; nous poussions jusqu'à Sèvres ou bien jusqu'à Verrières. C'est à lui que je dois la découverte de tous les sites romantiques — qu'on me laisse jouir en paix de cet adjectif vieillot — dont ces bois sont pleins.

Christophe Colomb, en voyant Hispaniola sortir « du sein d'Amphitrite », ne fut pas beaucoup plus heureux que moi en découvrant l'étang de Saclé, l'ermitage du Villebon, la vallée de Chevreuse, la plaine de Velizy — la plus haute plaine de France, disent les indigènes — les fourrés de Verrières, la ferme de Malabri, l'entrée du bois de Clamart, la sortie du bois de Meudon dans la tortueuse rue de Bellevue, la sombre horreur de la Grande Allée, la vallée aux Loups, ces mille petits tableaux que la mignonne nature peignait pour mes yeux et pour mon âme avec ses feuilles toutes vertes, percées de rayons d'or et penchées vers le tapis à fond jaunissant, brodé de fleurs!

Ah! surtout les belles bandes d'incarnat flamboyant que l'horizon oriental tendait sur son ciel bleuissant! Après tant d'années, tant de larmes aussi, cette pourpre remplit encore mes yeux; et

mon imagination frissonne à la fraîcheur de ces matinées si pures.

J'oubliais que mon compagnon n'était pas aussi frais qu'elles. J'étais perdu dans la gloire de ce soleil, qui se levait doux et grandiose sur le haut de ces grands arbres, au milieu de l'harmonie mystérieuse qui est le chant d'adieu de l'aurore. Il me semble encore que j'ai entendu la voix de la feuille mouillée qui s'éveille, se secoue et qui perd son paisible murmure dans la musique fougueuse des milliers d'oisillons.

J'étais habitué aux graves paysages de la sage Normandie; aux larges horizons, aux champs bordés d'épines, aux vraies et « sombres » forêts de mon cher Boulonnais. Cette campagne de plaisance, ces bois gentils, ces forêts civilisées, ce pittoresque à pompons gracieux, ces champs remplis, comme par Lancret, de grands arbres à l'aspect de gala; dans l'encoignure de la clairière, ces petites fermes aux toits rouges, à la grande porte pleine, aux hautes murailles que craignaient les loups, remplacés aujourd'hui par les voleurs; ces entrées de sentiers cachées par des arbrisseaux fleuris; ces cavernes de feuillage d'où sortent des lapins effrontés, ces chevreuils qui viennent lire votre journal par-dessus votre épaule, ces aubergistes embusqués dans la poésie des grands chemins, ces paysans, ces paysannes qui représentent si naïvement la sauvagerie de la civilisation la plus matérialiste, et qui n'ont d'autre âme que celle de leurs choux : tout cela était nouveau pour moi, parfois ravissant, toujours frappant, ébranlant le

cerveau à petits coups répétés, enivrant les nerfs et remplissant l'imagination de sourires.

Que disions-nous dans ces promenades qui ont laissé tant de décors dans ma mémoire? Mais rien. C'est bien là le résumé de nos causeries. C'est peut-être peu croyable. Murger pétillait d'esprit et son compagnon ne passait pas pour sot. Nous étions l'un et l'autre sensitifs et sensibles, rien de cette poésie n'était perdu pour nous. Nous bourrions notre cerveau d'images, d'impressions, de coloris, de frissons, de spirituelles jouissances. Son cœur parlait en lui, en moi mon âme; nos lèvres se taisaient. Nous étions l'un et l'autre de la race des écouteurs, de ceux qui ont besoin d'une excitation vibrante pour deviser.

Cette tendance intellectuelle ne constituait pas les éléments d'un duo violent. D'ailleurs j'avais remarqué que cet écouteur n'écoutait pas, ou plutôt n'écoutait que lui. Pensait-il à ses boueuses Dulcinées de l'avenir avec l'espérance qu'elles ne le mèneraient plus à l'hôpital? Il n'en disait rien. Peut-être avaient-il crainte de me blesser et soupçonnait-il que je lui eusse ri au nez.

De littérature, nous ne parlions pas davantage. Il ignorait que je voulusse m'en occuper. Il connaissait de moi uniquement mon amour pour le moyen âge. J'étais, pour lui, un jeune bourgeois débonnaire, élevé autrement que lui, — et même mieux, cela il le comprenait — doré sur quelques tailles, poli et qui était toqué d'érudition au lieu d'être toqué de l'École de droit ou de Bullier. Tout cela, les livres et les drôlesses, était pour lui sur le même

plan moral. Il avait plus de mépris pour le travail que pour le cancer. Voilà tout. Mais comme je n'étais ni avare, ni bête, il me pardonna. Il soupçonnait que je n'étais rien autre chose que « une bête à Institut, un ruminant du palais Mazarin ». Il me dit un jour gentillement que je succéderais à un académicien qui passait pour érudit, M. de Sacy.

— Je crois que vous avez laissé, aujourd'hui, votre bonnet de prophète sur la tête de Mathieu Lensberg, lui répondis-je en riant.

— Ce n'est pas pour vous blesser, mais quand je vous vois débuter par publier des choses ennuyeuses dans la *Revue des Deux-Mondes*, je me dis que c'est une bonne fortune qui mérite la punition de l'Académie française.

Toutefois il n'y revint plus. Jamais il n'insistait sur une chose désagréable. Il y avait là de la bonté. Il y avait surtout de l'égoïsme, qui ne voulait pas s'embarrasser dans de mauvaises affaires, et de la timidité, qui les craignait.

Je n'oublierai jamais son étonnement comique quand je lui envoyai la *Fille aux Bluets*, et l'air penaud qu'il avait en me disant :

— Je ne me doutais pas que vous *aussi* vous vouliez faire de ça.

*Aussi* et *ça*, c'était tout l'homme : *ça*, c'était un métier, et il ne comprenait pas bien qu'on en fît quand on ne crevait pas de faim et qu'on pouvait être magistrat, par exemple. Mais ce métier, il était convaincu qu'il le faisait mieux que tout autre. Il y mettait tant de soin ; il lui fallait un tel vernis

pour brillanter des guenilles, qu'il exagérait fort la valeur de ses bergerades faubouriennes. Ce mot *aussi* était un compliment qu'il me voulait faire. Je l'en remerciai.

Pourquoi ne lui parlais-je pas de mes projets littéraires? Je l'ai dit : à mes yeux il n'était qu'un oiseau-chanteur. Il fredonnait de son mieux, dans une cage obscure, étroite et salissante. L'oisillon avait sans doute quelque mérite à donner de-ci de-là une note claire. Mais Murger n'avait pas le moindre sens critique. Il était, de plus, incapable de s'intéresser à ce qui n'était pas son propre petit romancero. Il me semblait que mes héroïnes eussent été déshonorées en voisinant avec ces donzelles. J'ajouterai que s'il était sincère en *flahutant* sur sa musiquette, son art était toujours de l'art appliqué à l'industrie.

Il avait été, il était si misérable que le métier l'emportait sur tout. Les Lettres devaient être cultivées comme un champ de poireaux pour en tirer la pitance quotidienne. Le petit père Legendre occupait ses pensées plus que Musette. Virmaître avait une toute autre importance que Mimi. Aussi, quand il prenait la parole, c'était pour maudire la ladrerie du premier qui ne voulait pas ajouter un centime à la ligne, et la férocité du second, qui professait pour les avances de fonds « l'horreur d'une profonde nuit ».

Il y avait encore Vitu et ses 20 francs. 20 francs! Oui, un jour, un jour étonnant « qui n'a pas dit son nom et qu'on n'a pas revu », lui, Murger avait dans sa poche un louis de 20 francs! Et comme il était bon homme, il l'avait prêté.

L'histoire de ce louis était longue. Elle est peut-être dans quelque chapitre de la *Vie de Bohème*. Il me la raconta. Je l'abrège. « Ce louis était une chose ronde en or, en vrai or, avec une tête de prince sur son dos en guise de toison — d'où était venue l'histoire de la Toison d'or, et ce qui explique pourquoi chaque fois qu'on l'aperçoit on est tenté de crier : Viens m'aider. — Jusque-là cet objet lui avait été aussi inconnu que la montre au sauvage. Un jour, un Anglais, le dernier des Incas évidemment, en récompense d'une copie quelconque, la lui amena dans la poche de son gilet. Elle lui parut si curieuse qu'il la montra à Vitu, lequel, abusant de l'innocence de la jeune princesse, la conduisit, par des voies détournées, en son domicile. »

Après Virmaître et Vitu venait Champfleury, qui était, dans la pensée de Murger, le type achevé du mauvais camarade.

Il *blaguait* souvent l'auteur de la *Vie de Bohème* sur le nom de ses héros : « Rodolphe, Marcel, disait-il. A-t-on jamais vu quelqu'un s'appeler Rodolphe ou Marcel? Pourquoi pas Ethelred ou Lodoïska, comme dans le *Solitaire* de d'Arlincourt? On s'appelle Emile, ou Henri, ou Charles.

— Avec ça, disait Murger redressant ses antennes de papillon, qu'on s'appelle Chien-Caillou! on se nomme Lefebvre, ou Brunet, ou Fleury. Et tu t'intitules réaliste! Allons donc! Tu inventes comme tout le monde, seulement tu inventes le laid parce que tu ne peux pas mieux faire. Tu m'embêtes, voilà tout, et parce que je ne te *blague* pas, ne crois pas que ça me soit difficile.

Il avait parfois des pensées plus joyeuses et des espérances plus enchanteresses. Une fois même, il crut sa fortune faite. Il avait ses entrées dans une Revue fondée par un gentilhomme généreux et passionné pour les Lettres.

— Voyez-vous, me dit-il un jour brusquement au milieu de l'une de nos poétiques promenades, cette Revue-là, c'est une maison étonnante : on entre, on vous salue et on vous donne cent sous.

Voilà ce que j'ai retenu de plus caractéristique. C'est bien le topique résumé de plusieurs mois de causerie.

Il est vrai que nous avions travaillé comme Bernardin de Saint-Pierre, qui fit en 1775 une promenade à pied dans la Basse-Normandie, et qui s'arrêtait de temps en temps pour prendre des descriptions de paysages. Ces paysages, il les retrouva quand il écrivit *Paul et Virginie*, et c'est ainsi que les ciels, les soleils, quelques-unes des vues de la vallée d'Auge aidèrent à peindre l'Ile-de-France. Le cahier descriptif de Bernardin existe encore et on peut comparer.

Je quittai Paris à la fin de l'été. Je revins de la campagne au mois de novembre. Je crois que Murger n'habitait plus la rue Mazarine. Du moins, je le vis rarement. Ses entrées chez Dagneaux étaient suspendues, comme il disait. L'austère M$^{me}$ Dagneaux avait fermé l'*œil*. La position financière du camarade s'était améliorée toutefois. Il avait depuis longtemps *lavé* l'habit à queue de morue, et je crus reconnaître mes bottes à tiges incarnadines dans les pieds d'un porteur d'eau du carrefour Bussy.

L'*œil* de la vieille dame se rouvrit, et je revis notre ami avec un pantalon sur lequel il ne marchait plus.

Avant de quitter ce Murger première manière, je m'abandonne à un remords. J'ai dit que dans nos promenades champêtres il paraissait penser surtout aux centimes du petit père Legendre. Je suis peut-être injuste. Il pensait aussi à Alfred de Musset, qu'il admirait, on se le rappelle.

Je regrette de n'avoir pas connu alors cette scène saisissante où Musset écrasa Hugo de son dédain, en lui disant que Hugo n'était qu'un rhéteur immense, tandis que le vrai poète, c'était Musset, « Musset, qui vivrait dans les siècles futurs, longtemps après que Hugo n'existerait que dans les livres d'écoles comme un modèle de ce qu'il faut éviter, et des terribles dangers courus par la langue française pendant le temps où ce puissant et grotesque phraseur était à la mode ».

Murger eût bien été de cet avis. Musset était donc son maître et, si on le veut étudier, on verra qu'il fut surtout un imitateur; imitateur convaincu, imitant son maître,adoptant ses infirmités et répétant avec vivacité, avec sensibilité les inspirations de son initiateur.

*Le Chandelier, Il ne faut jurer de rien, On ne badine pas avec l'amour* surtout, c'étaient pour lui les modèles du grand art. Il tentait même des approches tortueuses pour me persuader que *Lorenzaccio* était supérieur à *Hamlet*. Mais Shakespeare était mon grand ami comme Musset était le sien. J'entrais en une véritable indignation, je

trépignais sur *Lorenzaccio.* Alors il chantonnait la *Chanson de Fortunio.*

Ce n'était pas une voix qu'il avait, c'était, comment dire? c'était une *douceur.* Il murmurait, mais avec tant d'expression et un sentiment si sincère, qu'on oubliait la grotesque tournure du chanteur. Je me bouchais pour ainsi dire les oreilles pour n'entendre que très peu cette voix de carton, et j'écoutais avec mon âme. Quoiqu'il y ait quarante ans de cela et malgré la vieillesse et la gravité chrétienne, je suis encore touché :

Si vous croyez que je vais dire
Que j'ose aimer.

Oui, c'est bien le murmure plaintif qui sortait de ce cœur si doux, si tendre, si pourri. Pourtant, une fois, je ne pus m'empêcher de murmurer : « Je ne crois pas que vous oseriez le dire vraiment. »

Je ne sais si ma sympathie pour les gentils côtés de son être m'aveugle, mais je pense que peu de gens furent plus excusables que lui.

Il avait une âme ainsi contournée que, aimer, ce n'était pas seulement pour lui, comme pour le reste de l'humanité, le bonheur ou le devoir, ou le loisir. Il faut insister là-dessus pour être juste : c'était toute la vie, toute la consolation, tout le culte, toute la religion. Son enfance n'avait pas même entrevu cet autre amour, l'amour du Christ, d'où découle toute pureté et toute grande poésie. Quand nous le connûmes, il n'y avait parmi nous

aucun saint; notre esprit apostolique était trop jeunet et trop évaporé pour lui en imposer. La sincérité évidente de nos croyances lui revint peut-être dans l'âme à son lit de mort. Au temps où je parle, nous ne pouvions lutter contre cette enfance vagabonde, ce paganisme invétéré et cette faisanderie Mimiesque et Musettine. Je regrette vivement aujourd'hui ce mélange de légèreté, de discrétion, de délicatesse qui m'empêchait de le prêcher.

Au moins, s'il avait perdu la pureté native, il avait gardé, comme je l'ai dit, la douceur.

Je ne le vis qu'une seule fois un peu fâché contre moi, encore était-ce factice, et en tous cas point effrayant. Il était, disait-on, le fils d'un portier de la rue Coquenard. Je ne lui demandai jamais si cela était vrai, et cela ne m'intéressait pas. Mais il laissait entrevoir parfois qu'il était de race savoyarde, et que son grand-père avait possédé un clos dans les environs de Chambéry.

Par une cristallisation joyeuse, ce clos avait d'abord été par nous planté de pommiers, puis ces pommiers s'étaient réduits au nombre de trois, comme les cheveux de Cadet Rousselle, que nous nommions Clodion le Chevelu quand nous pensions à la brillante calvitie de notre ami.

Un soir que je lui demandais comment se portaient ses trois *cheveux*, il me répondit brusquement :

— Laissez mes pommiers en paix, je laisse vos vignes tranquilles.

Tout ce qu'il y avait là de gens du Nord éclata de rire, et moi jusqu'aux larmes; l'idée de voir faire

la vendange entre Boulogne et Saint-Omer nous avait saisis. Nous nous tordions.

Son effarement augmentait notre folie.

— Murger, lui dis-je en reprenant quelque gravité, je vous enverrai demain matin deux témoins.

— Heu! s'écriait-il avec émoi.

— Oui, et je les choisirai dans la gendarmerie, et je les prierai de vous conduire à l'Institut, par devant M. de Pongerville, qui vous condamnera à lire la *Philippéide* de Viennot pour attentat à la pureté de la géographie. Malheureux insensé! figurez-vous que depuis le douzième siècle la vigne ne dépasse plus le climat d'Amiens, et depuis le dix-septième le climat de Paris.

— Ah! ces érudits, dit-il avec un dédain outré... à la vérité j'y avais mis du pédantisme.

Murger avait quitté le quartier quand il avait eu de nouvelles bottes. Vitu lui avait-il rendu ces fameux vingt francs, un Eldorado! Virmaître et le père Legendre avaient-ils eu des successeurs plus en nœuds coulants? Il nous venait encore *à Dagneaux*, mais non plus journellement. Toutefois je m'étonnais, un jour, d'une absence plus longue que d'habitude, lorsque je reçus un mot de lui. Il était malade, mais cette fois il n'allait plus à l'hôpital. Il m'engageait à aller chez lui. J'ai égaré ce billet, avec bien d'autres. Il me semble qu'il demeurait alors de l'autre côté de l'eau, très haut d'étage et de quartier. J'y allai et la porte me fut ouverte par une cuisinière grêlée. C'était Mimi. Grêlée, oh! mais grêlée comme un gâteau de miel.

Je veux croire qu'elle en avait la douceur. Elle

avait l'air bonne fille la tournure balourde, quelque chose qui oscillait entre la blanchisseuse de Paris et la gouvernante d'un pharmacien de bourgade ; elle avait le teint clair — douce compensation que la Providence accorde habituellement aux martyrs raboteux de la petite vérole — et c'était toute sa beauté, avec cette apparence paisible que j'ai dite. Nul air de coquinerie, ni d'esprit. Notre poète devait jouer là-dessus ses grands airs, comme un violonneux sourd et aveugle qui promène un archet sur un manche à balai. Mais il était un robinet d'idéalisme. Il le répandait à flots, sur toute jupe crottée.

Musette venait de se sauver. Combien de temps avait-elle résisté aux bottes incarnadines? Je n'en sais rien. Je ne l'ai jamais vue, et n'en ai entendu parler que dans les gémissements imprimés. Je pense que Murger avait été réellement désolé pendant un temps bref. Il se plaint amèrement que son cœur est une pelote où le beau sexe se plaît à enfoncer des épingles ; pour se consoler, il se promenait dans les bals, ou il s'asseyait sur les bancs des jardins publics, pour voir s'il rencontrerait quelque chose qui ressemblât à une Ariane.

Cela se trouva : voilà notre homme aux belles grâces.

— Mademoiselle, j'ai perdu mon Eurydice. Voulez-vous m'aimer?

— Monsieur, comme ça se rencontre ! je viens également de perdre mon matelot, je veux bien essayer de vous aimer.

— Essayons. J'ai quelque influence au ministère

de la Marine, je vais intriguer pour qu'on lui fasse faire trois ou quatre fois le tour du monde.

— Une fois, c'est assez.

— Bon, y a-t-il longtemps que vous adoriez ce matelot?

— Je lui ai été fidèle pendant trois mois.

— Parfait, et avant cela?

— J'ai aimé un très grand nombre d'hommes mûrs, mais aucun jeune homme.

— Plus que parfait, je représenterai la jeunesse.

— Ah! il faut vous dire que je suis mariée.

— Ah! bigre.

— Mais il n'est pas gênant. Je ne sais pas bien où il est : probablement en prison, peut-être en Amérique. Il n'osera jamais revenir en France.

— C'est un brave homme.

— Du reste, j'ai une garde-robé assez bien montée.

— Excellent, se dit le poète, je n'aurai pas besoin de faire le préfet de police pour savoir, comme au temps de Musette, d'où venait la toilette.

— J'ai un métier tranquille, je brode.

— Métier charmant qui n'oblige pas à des relations masculines, comme celui de culottière, de modèle, de femme de ménage ou de porteuse de pain.

Enfin il constate que son interlocutrice parle de façon « à ne pas trop fâcher la grammaire » et que l'aventure est pittoresque. « Tout compte fait, j'évalue que cette aventure me fera cinq ou six numéros de nouvelle. »

Et il appelle cette matelote ma *future*. Il admire

cette fidélité de trois mois, et se réjouit d'avoir été précédé par une armée de vieillards. Il traite cette fiancée de trente-six rois de Garbe, comme Roméo pouvait traiter Juliette... Et il est sincère.

On s'étonnera, après cela, que je l'aie dit — je parle de Murger — sensible. C'est un étrange mélange. Je ne lui ai jamais vu une pensée obscène, ni entendu dire un mot cynique, et cette innombrable bande de prédécesseurs dégoûtants ne le trouble pas, ni le ministre de l'Instruction publique non plus.

Et c'est avec une mélancolie réelle que Murger écrira : « Quand je me suis promené pour la première fois dans la campagne avec elle — Mimi, la nouvelle, la matelote — j'ai retrouvé la trace des pas de cette méchante fille tant aimée — l'ancienne, celle d'avant l'hôpital, Musette, la voyageuse. — Les arbres avaient l'air de me faire des reproches. Pourtant qui fut ingrat? ce ne fut pas moi. » Tout cela est stupéfiant et répugnant.

J'eusse pu entrer dans plus de détails, mais c'est assez, je crois, pour soulever l'indignation paternelle. Je n'ai voulu d'ailleurs prendre dans les lettres de Murger que ce qu'il disait à tout le monde et ce que tous les voisins ont pu voir et saisir.

C'est le moment de le répéter : ce fond de délicatesse que j'ai reconnu en lui, était sans doute déprimé par l'absence de l'éducation chrétienne, et par cette croyance en la divinité de l'amour qui constituait tout le culte de l'école de Musset. Mais cette délicatesse existait; et de même qu'elle le portait à vouloir payer ses dettes qu'on ne lui ré-

clamait jamais, de même il voulait sincèrement et longuement pleurer sur son cœur, mais ce cœur était aussi troué que la face de sa Dulcinée.

« J'ai bien regretté de n'avoir pu vous serrer les mains avant votre départ. Si je ne suis pas retourné vous voir, c'est que d'abord, comme vous le savez, mes entrées à Dagneaux sont suspendues, et si je n'ai pas été chez vous, c'est que j'attendais de jour en jour que je fusse en mesure de vous faire quelque restitution, ce que malheureusement je n'ai pu. J'ai de l'argent à recevoir, mais les administrateurs ministériels sont d'une lenteur qui, dans un steeple-chase, les ferait vaincre par des tortues et par moi-même qui suis, comme vous le savez, un petit chef-d'œuvre d'insouciance et de paresse. J'ai du reste été fort malheureux. (Ici de longues confidences que je ne lui demandais pas plus que son argent, confidences curieuses sans doute, mais qu'il serait malséant de citer.) Je suis devenu un cavalier fort bien couvert (il avait abandonné l'habit à queue de morue), et il est tel jour où mon portier refuse de me reconnaître, tant mon élégance le suffoque. (Le pantalon et le chapeau que l'on sait avaient à juste titre, fait naître un profond mépris dans cette âme de concierge.)

« Je vais déménager, j'ai loué dans une maison qui n'est pas un hôtel, un logement très confortable, où rayonne tout le luxe moderne : un divan, des chaises pareilles, et des mouchettes... Le travail ne me vient que lentement, et pour longtemps j'ai peur de trouver des larmes dans mon encre. En somme, je ne suis pas malheureux (je n'invente

pas : cette phrase suit exactement les larmes précédentes), et il faut bien croire que je ne suis pas mauvais (en cela le pauvre garçon avait raison), car j'ai trouvé des amis qui se sont mis en quatre pour me tirer de ma mauvaise position, et j'en vais prochainement sortir. Parmi ces amis je n'ai pas besoin de vous dire que vous occupez une des meilleures places. Ecrivez-moi donc...

« Je vous serre bien affectueusement les mains. Tout à vous.

« H. MURGER.

« 30 juin 1849. »

On voit dans ces dernières phrases ce cœur, hélas! sans dignité, fort faible, mais fort bon, et qui exagérait avec tant de gratitude, les bien minces services que j'avais pu lui rendre, pardonnant l'étonnant chapeau dont je l'avais affublé, comme il oubliait l'équipe qui l'avait précédé dans le cœur de Mimi.

Il ne devait pas sortir sitôt de sa mauvaise position. Quand je le revis, bien des mois après cette lettre, son portier ne faisait plus difficulté de le reconnaître. Ce cavalier fort bien couvert était revenu aux souliers éculés; mais il avait retrouvé son entrée chez Dagneaux. Il nous venait presque chaque soir, très souvent amusant, parfois fatigant par son esprit à rengaines comme son style.

Nous avions parmi nous un assez bon camarade du pays de Sapience, un Normand point vif d'esprit, mais pratique, sage, et qui se destinait, tout

en faisant son droit, à diriger un grand magasin de charbon que ses parents avaient à Fécamp. Il se nommait Couillard, nom commun dans le pays de Caux, mais assez inusité à Paris. Ce nom-là mettait Murger en belle humeur journalière. D'abord il avait demandé, en alléguant des raisons drôlatiques, à ne jamais appeler notre camarade que Covillard, et chaque jour c'était la même charge.

— Êtes-vous ce soir un covillard de première ou de troisième classe? — Covillard, où sont vos plumets? — Covillard, avez-vous beaucoup manœuvré dans Paris aujourd'hui?

— Mais qu'est-ce qu'il me veut avec ses plumets? me demandait l'excellent Fécampoix.

— Ma foi, répondis-je avec gravité, c'est qu'il suppose que vous avez chopiné vivement ce matin et que vous avez joint quelques aigrettes au plumet qu'on a généralement en pareille circonstance.

Enfin, il comprit, quand Murger, lui demandant s'il était décidément un covillard des pauvres, le réclama pour l'accompagner à sa dernière demeure.

Ce Covillard-Corbillard, après nous avoir longtemps égayés, tourna à la scie comme la plupart des charges murgeresques.

Il commençait à être connu, et Buloz, qui ne s'endormait pas sur les vieux lauriers et que Ludovic Vitet, un des éminents administrateurs de la *Revue des Deux Mondes,* poussait toujours à guetter les jeunes écrivains, Buloz lui dépêcha le mélancolique V. de Mars. J'avais pu déjà subodorer quelque chose comme cela, car Vitet, qui voulait bien déjà m'honorer d'une amitié qui est restée une

des joies de mon souvenir, m'avait entretenu longuement de Murger et m'avait prié de lui prêter quelqu'une de ses publications.

Grand triomphe et grasse sacoche!

Dès lors, Buloz fut une de nos récréations. Il agaçait Murger. Je le défendais, car sa rustaude franchise me plaisait, et j'admirais comment ce compositeur d'imprimerie, dont Sainte-Beuve racontait de si curieuses choses, était arrivé à ce sage développement intellectuel, à ce flair, à ce tact littéraires, à cette puissance sociale. Murger, excité par mes apologies, nous racontait des choses à mourir de rire. Je crois qu'il les inventait.

— Voyons, monsieur Murger, lui dit un jour Buloz, vos coquins et vos coquines c'est bien, c'est amusant, on ne connaissait pas ça. Mais, croyez-moi, on s'en dégoûtera bientôt, car c'est dégoûtant; entre nous, quand on ne peut pas faire autrement, c'est bon: mais notre abonné de Tours commence à s'en plaindre, et c'est un thermomètre que cet abonné.

Je demande qu'on me permette d'introduire entre deux parenthèses cet abonné qui terrorisait la *Revue*, et notamment le pauvre Victor de Mars, qui s'en plaignit une fois à moi; car je n'étais pas hérissé comme je le suis aujourd'hui, j'étais modeste, et le doux Victor de Mars adorait la modestie. Il me confia donc les tribulations que lui causait l'abonné de Tours. Je crois même qu'il se nommait Pinchinelle.

A chaque numéro, ce Tourangeau envoyait rue Saint-Benoît une prose hautaine, qui concluait par-

fois ainsi : « Si la *Revue* publie encore des articles fanatiques sur le moyen âge comme ceux de M. d'Héricault, ou sur les bas-fonds de Paris comme ceux de M. Murger, ou sur les Allemands comme ceux de M. Heine, ou sur les bêtes fantastiques comme ceux de M. Louandre, ou sur Spartacus comme ceux de M. Veuillot, ou des articles de bedeaux comme ceux de MM. de Montalembert et de Broglie, mes amis et moi et les abonnés de cette ville et du département, nous nous désabonnons. »

— Ma foi, monsieur de Mars, lui dis-je, avant de vous arracher les cheveux, il me semble que vous devez voir si ces abonnés récalcitrants sont nombreux.

Cette pensée lui parut lumineuse. Il consulta les listes d'abonnement. Pinchinelle était le seul abonné que Tours et la Touraine possédassent. On le traita de Turc à Maure.

Ainsi finit le règne de l'abonné de Tours, mais il resta célèbre. Au fond, c'est un peu en pensant à lui et à ses exigences que Buloz voulait faire connaître le monde à Murger. Il l'engagea donc à dîner. Grand honneur, qui fournit à notre ami tout un carquois de brocards. Il était furieux. On l'avait mis à une petite table, avec des pions, comme il disait, et je suppose que c'étaient de jeunes universitaires de fructueuse espérance. Comme ils étaient des gens polis — il ne s'agit pas d'About — ils voulurent honorer en lui la poésie et ils lui parlèrent longuement d'un poète, Perse, dont il n'avait jamais entendu même le nom, mais qui était

remarquable, parce qu'on ne le comprenait pas. Ils lui demandèrent son avis sur un vers, qu'on pouvait expliquer de sept manières différentes, sans compter une huitième, qui consistait à ne pas l'expliquer du tout. Murger déclara énergiquement qu'il se rangeait à la huitième manière.

Pendant ce temps, à la grande table, il y avait, racontait-il toujours, une douzaine de burgraves qui jouaient aux jeux indécents de la politique. On n'entendait que Molé par-ci, Guizot par-là, Persil par-ci, Duchâtel par-là. Il paraît qu'il y avait eu une affaire où Thiers, je crois, avait passé la jambe au Molé?

— Je n'ai retenu qu'un jugement littéraire dans ces commérages du bas Empire. C'est que Nisard est un plat valet de Guizot, et que Amédée Thierry fait tant de corrections que Buloz lui fait payer la composition de ses articles. Voilà ce qu'ils appelaient le monde des Belles-Lettres. J'en ai eu assez. Après dîner, j'allai jaser avec l'amphytrion. Il était rouge et plus borgne que jamais, il me demanda avec bonté ce que je pensais du monde.

— Monsieur Buloz, lui répondis-je, laissez-moi vous dire : vous vous appelez la *Revue des Deux-Mondes*, n'est-ce pas? eh bien! vous êtes le monde et moi je suis l'autre!

Buloz ne se fâcha pas. Je maintenais toujours qu'il était plus colère que méchant, plus brusque que brutal! Il ne sentait presque pas le parvenu, quoiqu'il vît fléchir devant lui bien des échines éminentes et tapageuses. Il avait une ténacité de volonté admirable, un flair littéraire étonnant, une

activité d'intelligence infatigable. Ce vulgaire Savoyard avait le génie de la domination ; ce borgne voyait tout ce qu'il lui importait de voir ; ce sourd entendait, — avec son œil, je crois, — les nuances les plus fines. Notre ami le nommait : François ou l'Auberge pleine.

Deux fois la *Revue* avait été « aux portes du tombeau », il l'avait guérie, et il fit rapporter deux cents pour cent aux actions, qui avaient valu moins que zéro.

Il méprisait la République. Toute sa préoccupation pendant les affaires de juin 1848, au moment où nous croyions Paris effondré et la France en guerre civile, avait été d'envoyer V. de Mars chez tous ses collaborateurs pour leur dire : « Nous attendons votre copie, la *Revue* paraîtra au jour ordinaire. »

Il avait dédaigné l'Empire, et quand son libéralisme lui valut des menaces, il répondit, avec une fierté prudhommesque, mais grande, qu'il était prêt à porter en Suisse le flambeau de la civilisation française.

Pour moi, je lui sus autant de reconnaissance de sa bienveillance que de sa colère : l'une et l'autre firent ma destinée littéraire, et je suis content de payer à son souvenir un tribut de justice. J'ajouterai que ce brutal a été méconnu et qu'il n'était pas sans bonhomie. Il avait même une sorte de naïveté d'expression, une impétuosité de parole, où se démontrait le manque de l'éducation première ; une espèce de primesauterie de jugement qui lui donnait un parler de Cassandre. Nous apportions tous notre contingent à la légende bulozesque.

Je l'allai voir un jour qu'il revenait d'un voyage en Normandie et en Angleterre. Il était content d'un long article de critique que je venais de faire. Il le trouvait « ferme », c'était pour lui la grande qualité. Il voulait me pousser à faire exclusivement de la critique, prétendant que j'étais né pour cela — il avait la douce manie des vocations ; — il me laissait entrevoir, d'une part, que la *Revue* n'avait pas de critique théâtral, et, d'autre part, que je pourrais remplacer Planche, qui était trop indépendant et qui ne se lavait pas assez. Je répondis, d'une voix forte, que si j'aimais l'eau beaucoup plus que M. Planche, je cherchais l'indépendance autant que lui, et qu'avant de songer à critiquer les pièces courantes, je demandais dix ans pour étudier le théâtre contemporain.

Il en fut comme dans la chanson du petit navire : ce discours plut au capitaine ; et, pour me récompenser de ma candide franchise comme de la fermeté de mon article, il me raconta ses impressions de voyage.

Pour la Normandie, elles se résumaient en ceci, que les boulangers de Fécamp faisaient d'excellent pain. A propos des Anglais : « Quel peuple, monsieur, quel peuple ! Croiriez-vous qu'ils courent la poste avec des chevaux anglais ?

— Est-il possible ? » m'écriai-je. Et je pris congé à la hâte. Je mourais d'envie de rire. Je m'abandonnai à cette hilarité quand je fus dans ce premier petit cabinet où se tenait le bon de Mars, et je lui appris avec joie que le peuple anglais n'utilisait pas les chevaux percherons.

Un malin Picard de nos amis, Charles Louandre, érudit ingénieux, qui cachait sous une apparence lourde le plus fin esprit, avait des anecdotes plus topiques. C'est à lui, voulant rendre compte d'un ouvrage philosophique, que Buloz avait répondu en faisant la moue :

« Bah! bah! Dieu n'est pas actuel! »

Ce montagnard de Savoie détestait le style pompeux. Il aimait les phrases hachées, les incidences l'exaspéraient, les parenthèses étaient des drôlesses, et les *que* comme les *qui* étaient les ennemis de sa maison. Il faisait là-dessus la guerre à Louandre qui s'en exaspérait. Un beau jour il lui apporta un travail. Buloz le lut et le lui rendit en disant, avec son aimable français :

— Celui qui a écrit tel passage est une ganache qui n'a pas la première notion de la langue française; il vaudrait mieux pour lui devenir savetier que tenter la fortune des lettres. Voyez cette page, elle fourmille de *que*.

— Ah! mon Dieu, dit Louandre, j'ai oublié les guillemets. Cette page est de Bossuet.

Buloz se mit en colère, à cause de la bévue où on l'avait fait choir? Non pas. Il jurait que Bossuet était un piètre écrivain et que, s'il lui avait jamais présenté un article, il l'eût refusé avec mépris. Mais comme à la *Revue* on ne payait ni les citations ni les notes, il était furieux, croyant que Louandre avait voulu le *carotter*.

Avant de quitter ce bon endroit, je noterai que j'ai assisté à l'arrivée de Renan. Elle ne fut pas triomphante. Une après-midi de l'an 1855 — je

crois bien que c'est cette année-là, — je vis entrer penaudement, dans le cabinet de V. de Mars, un gros garçon lourdaud, sale, répugnant, si gros, si pesant qu'il semblait ramper, avec une figure si plate, si rubiconde de mille boutons que nous frissonnâmes. Il dit à de Mars quelques mots que discrètement nous ne voulûmes pas entendre. Il lui remit un rouleau de papiers et disparut, toujours en roulant.

— Qu'est-ce que c'est que ce crapaud purulent? demandai-je.

Victor de Mars n'était pas un homme, c'était un agent. Buloz était son centurion, il lui disait : « Va, » et il allait. J'aimais cet honnête garçon si écrasé, au fond intelligent, fort bon, affectueux, qui soutenait cette vie de pénible docilité, de complet effacement, parce qu'il lui fallait nourrir sa mère. Il sourit vaguement, et il répondit avec sa paisible et timide politesse :

— C'est un séminariste que M. Vinet nous recommande.

M. Vinet m'était inconnu, j'ai su depuis que c'était à ma honte, et que ce Vinet était un Genévois profond. Il tendait la perche à ce défroqué et lui faisait un pont sur le protestantisme pour l'aider à passer dans la cuisine de l'assiette au beurre et de la libre-pensée.

Voyons. Pendant que je tiens de Mars, le serf de la rue Saint-Benoît, il me servira à donner une dernière preuve de l'étonnante perspicacité de Buloz. Celui-ci vit un jour entrer timidement un jeune homme tout maigre, tout pâle, qui venait lui offrir,

avec une timidité de jeune lévite, un petit manuscrit.

— Revenez dans trois jours, lui dit brusquement l'autocrate.

— Votre article ne vaut pas le diable, lui dit-il, quand, le troisième jour et de Mars furent venus, mais la *Revue* a besoin d'un secrétaire, asseyez-vous là!

Jamais on n'en rêva un pareil. Buloz, qui croyait en Dieu, était convaincu que le Créateur l'avait fabriqué exprès pour lui.

Murger apportait toujours de nouvelles historiettes. Il n'avait pas tardé à voir dans le grand François un illustre petit père Legendre, un Virmaître doré sur tranches; il demandait volontiers un supplément de salaire, comme disent les francs-maçons, qui veulent être reçus Kadosh. C'est dans de telles circonstances que Buloz était sourd comme un navet. Quand il finissait par entendre :

— Ah! ah! disait-il avec une touchante mélancolie, la *Revue*, c'est une ruine, les écrivains me mangent tout.

Et il redevenait plus sourd que son bonnet grec.

Quelques jours après, Buloz tout gaillard. — Vous êtes de Savoie, Murger? C'est comme moi. Les propriétés n'y sont pas chères.

Murger frissonnait d'aise, il entrevoyait une chaumière, don gracieux de la *Revue*. Une chaumière et son cœur.

— Si jamais, continuait Buloz, vous entendez parler d'une petite propriété à vendre dans les 300.000 francs, j'ai quelque argent à placer.

Murger nous revenait en battant les murailles et nous racontait alors l'histoire du chandelier.

— Eh bien! monsieur Buloz, puisque vous ne voulez pas m'augmenter ni me faire une avance, au moins prêtez-moi de l'argent sur ces chandeliers que je vous apporte et que je vous confie. Je suis gueux comme ceux de Callot.

Je crois cette historiette brodée sur beaucoup de coutures, car, malgré ses amusantes rodomontades, il n'échappa point au monstre que Buloz avait créé pour garder l'Eden de la rue Saint-Benoît.

Ce monstre était un cadre, un cadre-*Procuste*, *le cadre de la Revue*. C'était l'invention géniale, la force surhumaine. Il y a quelque chose comme cela dans la mythologie : cette machinette laïque et obligatoire où Vulcain enveloppe les guerriers entreprenants, c'était le prototype du *cadre de la Revue*.

Le grand Francois l'avait inventé à l'usage des gens de lettres, et il fonctionnait méthodique, implacable. Oui, c'était bien un diminutif du lit de Procuste, combiné avec les rets de Vulcain.

Le scélérat de cadre!... c'était mon ennemi. La jeunesse est réfractaire aux encadrements. C'était le bon de Mars qui était chargé de la garde et de l'application de cet instrument de supplice. Il le maniait avec conviction. Jamais encadreur ne fut plus impassible. Il paraissait même accomplir une charge sacerdotale.

Ce cadre lui avait communiqué quelque chose de professoral, d'académique même.

Dieu n'était pas actuel, mais le cadre l'était tou-

jours. Il apparaissait rigide, infaillible, inévitable, comme cette lanterne que Camille Desmoulins nous montre à la poursuite des aristocrates. Il revenait, inexorable, dans toutes les lettres que V. de Mars m'écrivait. Je n'en citerai qu'une : elle est un peu longuette. Mais le *cadre de la Revue* s'y montre si bien! Puis elle donnera une idée du ton à la fois courtois et dogmatique que l'illustre *Revue* avait avec les *jeunes*.

Je soupçonne qu'en voyant mon *je* gambader dans chacune des pages de ces souvenirs, on est tenté de m'accuser d'être le sire de Montorgueil. Je veux démontrer ma parfaite humilité, car enfin rien ne me force à dévoiler la leçon que me valait ce cadre :

« Monsieur,

« Je ne voudrais pas que vous puissiez douter de mon désir de faciliter et de hâter la publication de l'étude sur Coquillart. J'ai cru, il y a quelque temps, que l'encombrement qui nous arrête cesserait vers les premiers jours de février. Il ne m'est malheureusement pas possible aujourd'hui d'en prédire le terme avant la fin de ce mois. Tout ceci me fait regretter bien vivement que vous entrepreniez pour la *Revue* des travaux qui s'écartent à ce point de son *cadre*. Vous écrivez pour des livres, et non pour un recueil. De là ces retards que nous ne pouvons vous épargner, ces ennuis que nous partageons bien, soyez-en sûr ; de là aussi ces revi-

sions si lentes qui ont pour but d'approprier à la *Revue* des études qui ne sont pas faites pour elle.

« En ce qui touche *Coquillart*, je persiste à trouver la division malencontreuse. On ne saisit bien l'intérêt d'articles semblables qu'à la condition de les embrasser dans leur ensemble. Je comprends que dans votre livre vous ne négligiez aucun développement ; mais dans la *Revue*, vous êtes tenu d'être concis et de savoir sacrifier les détails d'érudition, si précieux qu'ils soient, à l'effet général d'un article. Quoi qu'il en soit, monsieur, je ne néglige rien pour faciliter l'envoi prochain de votre travail à l'imprimerie. Veuillez de votre côté faire un effort pour vous mieux placer à notre point de vue. Je vous ai dit bien des fois que des articles de critique contemporaine n'avaient jamais à attendre leur tour d'inscription. Ne vous absorbez donc pas trop dans les études purement historiques, et nous pourrons dans le courant de cette année, vous faire place plus souvent que par le passé dans la *Revue*. Ne croyez pas que nos retards signifient indifférence pour des travaux sérieux, dont nous reconnaissons l'intérêt; le seul obstacle qui nous arrête, c'est la nécessité même de nous renfermer dans notre *cadre* et, en vous priant d'accepter les limites qu'il impose, nous ne pensons pas vous demander des efforts impossibles.

« Veuillez recevoir, monsieur, mes salutations les plus distinguées.

« V. DE MARS. »

(1854)

J'eus une dernière fois encore affaire au *cadre*. Il y avait alors, parmi les personnages qui illustraient la *Revue*, un écrivain, Ludovic Vitet, dont il faut que mon cœur parle quand son souvenir me revient. Son amitié a été l'honneur de ma jeunesse littéraire, et il faudrait que tout mon être fût mort pour ne pas tressaillir d'aise à la pensée de cette âme noble, douce et droite, de cette intelligence lumineuse qui revint si généreusement à la foi chrétienne, et qui s'y baigna, comme le voyageur fatigué dans l'eau limpide échauffée par les rayons du soleil.

Il voulut me faire revenir à la *Revue*, sans passer par ce que M. Pinchinelle appelait les fourches caudines. Il connaissait le moyen. Il fit à propos de... — la pâle envie me guette, je tairai le nom de l'ouvrage — un article fort élogieux pour moi, dans la *Revue*. Le piège était bon. Buloz y tombait toujours. Il était aux aguets de tous les écrivains qu'on citait, afin de voir s'ils n'entreraient pas dans le fameux cadre. Cette fois, il était justement grognon, pour la façon impertinente dont je m'étais sauvé de l'encadrement. Il ne se contenta pas d'être borgne, il fut aveugle, au point qu'il eût affronté les Sirènes à l'égal des compagnons d'Ulysse. Mais Cuvillier-Fleury vint à la rescousse; les *Débats* venant après la *Revue* — les deux phares de la littérature française, monsieur — comment résister!

— Hé, hé! M. d'Héricault, dit-il un jour à Vitet, je suis sûr qu'il a envie de revenir à la *Revue*, je le lui avais bien prédit.

— Il est toujours honorable d'écrire à la *Revue*

répondit Vitet, avec sa gravité un peu hautaine contre laquelle Buloz regimbait, en grondant comme un dogue attaché. Mais elle lui en imposait souvent.

— Eh bien! dites-lui donc d'apporter quelque chose à de Mars.

J'apportai quelque chose à de Mars. C'était un petit roman. Le lecteur — je ne sais pas qui c'était alors — me fit quelque éloge, mais le héros détestait la Révolution, et le *cadre de la Revue...*

Cette fois le cadre avait tort. A la barbe de M. Poincaré — je suppose qu'il en a — je dirai que cette nouvelle est un pur chef-d'œuvre. Voilà mon opinion. Elle est indiscutable.

Je ne sais pas si la *Revue* a encore un cadre. Mais je crois bien que la prophétie de Buloz sera vaine et que je mourrai avant d'y rentrer. Je ne suppose pas que les *Mères des Saints* m'en ouvrent la porte.

Murger, comme j'ai dit, n'y échappa point complètement, et le *Dernier rendez-vous*, le *Sabot Rouge*, par exemple, n'ont plus la libre allure des *Scènes de la Vie de Bohème*. L'or de ce cadre avait un peu déteint sur lui.

Malgré ses protestations de gueuserie, il était devenu assez pimpant.

Des bottes à tiges incarnadines le souvenir même avait disparu. Il venait de plus en plus rarement chez Dagneaux.

Pourra-t-on me pardonner encore une large, extrêmement large parenthèse? Ce sera la dernière, je le suppose.

## VI

Il est difficile, je l'ai indiqué, d'appeler cercle la réunion que nous avions chez Dagneaux. C'était une chose tellement ouverte que tous les vents, tous les vents de Bohème surtout, ne tardèrent pas à y entrer.

Mais quand nous y vînmes en 1847, nous avions le candide espoir d'y être nous. *Nous*, c'était ce que Murger appelait, avec une politesse teintée de respect, *ces messieurs*, une troupe légère où dominaient ceux que les vieux brocards de l'Université, au moyen âge appelaient *omnes de gente Picardi*. On se le rappelle, c'étaient des étudiants, des stagiaires, de jeunes avocats, des internes, des « nourrissons des Muses », des élèves de l'École des beaux-arts, de l'architecture, ou de normale, plus quelques autres compatriotes, jeunes gens riches et de loisir, qui cherchaient depuis quelques années, à Paris, ce qu'ils pourraient bien apprendre. Quelques-uns, francs et aimables compagnons d'ailleurs, devaient mourir sans l'avoir trouvé. Tout cela appartenait à la classe libérale. Un peu le hasard, un peu plus la renommée, à peu près décente, de la rue de l'Ancienne-Comédie nous avaient amenés là.

Cette rue, c'était le faubourg Saint-Germain du Quartier Latin, et il y avait trois établissements célèbres, en ces parages :

Le café Procope, illustre depuis le dix-huitième siècle, et où nous mettrons les pieds pour peu de temps, un peu plus haut; le restaurant Edon et le café-restaurant Dagneaux, ces derniers célébrés dans l'*Horace* de George Sand.

Dagneaux était un homme habile en réclames. *Son pâle-monstre* avait été chanté par le *Charivari*, qui était alors dans le journalisme une étoile d'une certaine grandeur. Les républicains que ce restaurateur exécrait, les démocs-socs qu'il méprisait, les bohèmes pour la bourse desquels il avait piètre estime, l'accusèrent d'être affilié à la police, parce qu'il témoigna *contre les émeutiers* lors du *Quinze-Mai*. Je n'en crois rien. C'était un bourgeois orléaniste, dur et énergique, qui eut le courage, rare alors et toujours, de dire la vérité sur les émeutiers.

La troupe des démocs et des bohèmes fit de grands gestes indignés. Ils menaçaient d'excommunier sa maison et de retirer leur clientèle à l'établissement. Hélas! cette malédiction n'eut pas de suites. Nous n'avions pas tardé, en effet, à être côtoyés, puis envahis. Il en est du cabaret comme des festins de village, où un ami en amène un autre, et où plus on est de fous plus on rit.

Il n'y avait même pas souvent besoin d'être amené par un camarade. Un passant entrait, par hasard ou de parti pris; il restait pendant quelques jours dans notre voisinage, saluait, passait un journal, blaguait le *Constitutionnel*, lançait quelque proposition sur la pluie et le beau temps, ou sur Bilboquet, ou sur Rachel, ou sur Marjolin, ou

sur Ducaurroy, ou sur Fulchiron, selon l'air ambiant. Au bout de huit jours, il était de la maison, et on jouait avec lui sa consommation, au billard, aux dominos, au piquet, à l'écarté.

Comment les bohèmes vinrent-ils là? Voici la genèse de l'invasion. Elle ressemble à une histoire de gentils rongeurs. Oyez cette histoire : « J'étais un jour dans un grenier qui était bien muni de provisions. J'entendis un léger bruit, et je vis passer par un trou un museau pointu, orné de longues moustaches. Les moustaches s'agitèrent un instant, le petit museau renifla et des yeux noirs brillèrent. Puis le tout resta longtemps immobile et enfin se retira sans bruit. Au bout de quelques instants, le museau reparut, puis la tête, puis le corps d'un rat maigre. Il s'arrêta quelque temps encore et rentra de nouveau en bondissant dans son trou. La première fois, il avait été dire à ses camarades timides qu'il avait découvert un endroit qui sentait le lard. Cette fois-ci il retournait dire qu'il ne s'était pas trompé, que le lard embaumait, et qu'il y avait encore d'autres odeurs non moins alléchantes, et que ces trésors de bombance étaient mal gardés. Il s'avança précédant dix museaux, dix rats de plus en plus maigres, jusqu'au dernier, si dépenaillé, si hébété, si vorace, qu'il représentait, évidemment, le régime parlementaire dans la République rateuse, comme dit notre vieil ami Clément Marot. »

On va croire que je raconte là l'invasion de la France par les Juifs. Il y a bien de cela, mais j'ai voulu dire l'histoire de la conquête du café Da-

gneaux par les stradiotes de la bohème. Ils nous vinrent, je l'ai dit, du café de l'Europe et du café de Bussy, situés aux abords de la rue de l'Ancienne-Comédie, ils avaient usé ces deux refuges, où on ne leur ouvrait plus qu'un seul œil plein de langueur.

Nous nous étions imaginés que l'air rébarbatif, grave et cossu, du café Dagneaux éloignerait la gent mal blanchie : candeur juvénile! Le bohème a horreur du vrai et grenouillant Quartier Latin, autant que la nature déteste le vide. Là les étudiants sont jeunes, serrés les uns contre les autres. Ils ont huit années de Belles-Lettres « dans le nez ». Les Muses pouilleuses ne leur disent rien. D'ailleurs et surtout, ils n'ont pas trop d'argent pour leurs plaisirs gros et menus, et c'est uniquement par les étudiants de quinzième année qu'ils se laissent enjôler. Le parasitisme, qui est la triste condition imposée à la plupart des gens de lettres de bohème, ne trouva pas là de gras pâturages. Au contraire, ils furent alléchés par la naissante gravité qui commençait à pousser en nous avec nos moustaches, et qui accompagnait agréablement la chaîne d'or de nos montres et nos chapeaux luisants.

De 1847 à 1852, et surtout pendant les trois années très chaudes 1848, 1849 et 1850, la grande salle où nous nous réunissions chaque soir présentait trois groupes qui se mêlaient, mais où l'on pouvait toujours retrouver la physionomie d'origine : les bourgeois, les bohèmes, et une classe intermédiaire qui venait de la bourgeoisie, côtoyant la bohème sans y tomber à plat. Cette dernière classe se composait de jeunes gens poussés hors des voies

paternelles, soit par l'amour des lettres ou des arts, soit par la pauvreté, enfin par l'attrait du loisir ou, au moins, du travail intermittent.

Le type du bourgeois bourgeoisant, c'était bien le sage Covillard, déjà nommé. Il avait des paroles augurales. Nous faisions souvent une bouillotte, une bouillotte de famille, une bouillotte douce et humble, comme il seyait à notre modeste pécule. Mais nous étions des princes de Golconde à côté de ces seigneurs de Plate-Bourse, comme appelle les bohèmes un de leur grands-pères du seizième siècle. Ils avaient un truc, un truc du temps de la mer des Faluns, un truc primitif et touchant, en face duquel nous feignions la cécité du sage Tirésias. Quand les plus petits de la bohème — je ne les nommerai pas, pauvres diables ! — avaient récolté péniblement une pièce de dix sous, ils faisaient le tintamarre jusqu'à ce qu'ils eussent vu installer ladite bouillotte. Ils jouaient serré comme Harpagon, et quand ils avaient gagné vingt sous, ils filaient comme Charlemagne : ils avaient leur déjeuner pour le lendemain.

Covillard trouvait cela agaçant, toutefois il se taisait. Mais ils perfectionnaient le truc ; il arrivait souvent, très souvent qu'ils n'avaient pas les 50 centimes : ils les empruntaient à quelqu'un d'entre nous, et, quand ils les avaient perdus, ils saluaient poliment la compagnie, en assurant qu'ils les rendraient le lendemain. Le lendemain, ils avaient eu d'autre besogne, et quand ils revenaient le surlendemain, cette menue pièce était tombée dans le limon du Léthé.

On pènse bien que Murger ni aucun de ceux que je vais nommer ne se livraient à ces gentillesses de l'escornіflerie. Il s'agissait de quelques *louveteaux* de cette maçonnerie bohémienne qui venaient flairer notre humble boursicot d'étudiant.

Aucun de ceux-là ne se fit connaître honnêtement. Ils puaient l'impuissance. Après Février, quelques-uns découvrirent qu'ils étaient des républicains de la veille. Les plus hardis exercèrent, avec des écharpes tricolores, au nom du Gouvernement provisoire, dans des postes variés, leur talent de prestidigitateurs et *le coup de la pièce de cinquante centimes*, comme disait le sage Covillard. C'est lui surtout qu'ils exaspéraient; et il disait avec un louable désenchantement : « Je ne veux plus jouer à ce jeu-là : tout ce que j'y puis gagner, c'est l'argent que je prête. »

Il y avait dans le camp des bourgeois lettrés d'autres personnages que ce Fécampoix. Quelques-uns devinrent des magistrats de haut bord, des avocats, des médecins, des ingénieurs dont on parla. Je veux nommer seulement quelques-uns de ceux que le grand public a connus et connaît encore. J'y trouve tout d'abord le compagnon de toute ma vie Louis Moland, un des plus lumineux, des plus sûrs, des plus *encyclopédiques* parmi les historiens littéraires de cette seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Barthet, qui devint du jour au lendemain célèbre avec son *Moineau de Lesbie.*

Lepère, qui se révéla à nous avec la chanson : *Non, il n'est plus, le vieux Quartier Latin.* Il fut

longtemps, avec une pointe de cynisme, une voix enrouée, une figure de Jocrisse et des principes languissants, le plus réjouissant des camarades. Il devint ministre de l'Intérieur; hélas! il eût mieux fait pour sa gloire de continuer à culotter des pipes.

Dois-je ranger parmi ces bourgeois de lettres Théodore de Banville? Il venait bien rarement. Il frôlait avec dédain les bohèmes. Il avait une morgue augurale. Il paraissait désireux de proclamer par chacun de ses gestes qu'il était un homme bien né.

Les bohèmes ne l'aimaient guère d'ailleurs, et je crois bien, sans en être assuré, que c'est Murger qui me dit, en un jour d'audace :

— Banville n'est pas un poète, c'est un musicien. Il a des grelots dans le cerveau. Il sonne des rimes : il n'a jamais pleuré.

Pleurer! Pour lui c'était le grand critérium. Il lui importait peu de pleurer dans un chaudron, d'essuyer ses larmes avec un torchon sale.

Il avait un autre critérium : « C'est la guenille qui fait le poète. » Il n'en sortait pas.

Est-ce chez Dagneaux que je vis pour la première fois deux bourgeois bien vêtus, point pleurnicheurs, et qui étaient de vrais poètes?

Je parle de Le Vavasseur et de Prarond. Leur nom ne sera pas oublié, parce qu'ils ne désespérèrent pas de la poésie au moment où elle était officiellement représentée par Belmontet; lorsque le réalisme comme le naturalisme la guettaient pour l'étouffer dans le baragouin de Champfleury et la drôlerie faubourienne d'Henri Monnier.

Non, Le Vavasseur ne pleurait pas.

Prarond ne connaissait de guenilles que ce que Callot en montrait; mais ils avaient la pensée toujours lumineuse, la svelte aisance, les sentiments vrais, et cette grâce naturelle qui est l'honneur immortel du génie français. Depuis lors, la poésie s'est réveillée, et s'ils ont, comme je le crois, contribué à l'empêcher de dormir d'un sommeil de plomb, je suis parfois tenté de le regretter, en voyant les contorsions qu'elle fait aujourd'hui. Je l'aimais mieux dans la posture de la Belle au Bois-dormant que dans le cabanon où Verlaine et les autres sous-Murger la font trépigner sur la langue française.

Qu'en eussiez-vous pensé, Vitu, vous dont l'esprit devint si brillamment sensé? Votre politesse, votre maturité d'idée qui tranchaient avec le débraillé et l'excentricité de vos compagnons de bohème, vous faisaient un bon spécimen de cette classe intermédiaire que j'ai dite, et qui gardait les souvenirs de la bonne éducation dans les *angusta* du foyer littéraire.

Il n'était pas le seul, et je citerai encore un des hommes qui ont le plus enlevé ma sympathie. Je veux dire Nadar, dont mille contradictions d'opinions devaient me séparer, dont les paroles parfois fort dévêtues eussent dû m'éloigner. Mais la franchise de son allure me plaisait. Je le voyais hardi, de cette hardiesse qui n'était pas sans chevalerie, car on trouvait derrière ses paroles, joyeusement libres, une véritable générosité de sentiment et une facilité d'émotion qu'on n'eût pas

attendues de ce vif railleur. Il avait le cœur ouvert, le verbe franc, et ce n'est pas sans une bonne ressouvenance que je relis cette lettre écrite après la publication de mon premier roman :

« Mon ami,

« Le diable de justice s'en mêle, et ce n'est pas le moins désagréable de tous, puisqu'il me prive du très vif plaisir que je me promettais de déjeuner aujourd'hui avec vous. Mais voyez si j'ai de la chance! Sans délai ni remise, Me Marie, averti hier du jour, plaide ce jourd'hui pour moi à la 3e chambre contre mon voisin M. de Barigo et Cie. Ne m'en veuillez donc pas et plaignez-moi deux fois.

« J'ai lu le livre. Je vous en dirai tout ce que j'en pense *avec sincérité*, comme je le fais toujours et quand même. Mais vous n'avez guère à craindre de mon côté; je trouve là avant tout le côté ESSENTIELLEMENT SYMPATHIQUE, quelques critiques de détail à côté. J'aime mieux la seconde nouvelle que la première.

« Quand venez-vous dîner avec moi à Billancourt? Prenez-moi quand vous voudrez à 5 heures au boulevard.

« Votre

« NADAR. »

Je rencontrais rarement Baudelaire chez Dagneaux. Il y vint peu. Il ne trouvait pas là ce qui lui convenait; et c'était difficile. Le personnage

était d'ordre composite. Ce qu'il voulait était compliqué. Il était hautain et insolent. Ce mélange constituait le fond de son être et, si l'on veut bien y regarder, tout le fond de son talent : il jetait son agressif orgueil à la tête du public. Cela suffisait pour attirer l'attention, non pour la garder.

Sur la trame que lui fournissaient ces deux qualités, exploitées habilement, il dessinait avec un soin exquis des arabesques contorsionnées, en fil gros et solide, colorié de tons vifs et crus. Cela encore était plus tapageur que sympathique.

Ainsi altier et artiste, il était également sincère et comédien : sincère en son orgueil, comédien pour tout le reste.

Je regrettai qu'il ne vînt pas plus souvent. La plupart de nos camarades ou de nos visiteurs étaient souples, jeunes, abandonnés, ouverts et clairs pour le bien comme pour le mal; lui, personnage désarticulé, avec les arabesques de son talent, comme de son âme, me promettait des observations curieuses. Je dis la plupart de nos visiteurs; je dois, en effet, excepter Théodore de Banville, qui était, lui aussi, un personnage fait, comme il fut plus tard surfait, sans simplicité, sans naturel et gourmé comme un manche de fourche. Seulement, lui était roide et ennuyeux, quand Baudelaire était irritant et intéressant.

Jamais celui-ci n'eût pris pour lui un passage de Montaigne que je citais : « Je ne sais pas pourquoi l'on admire tant la gravité. Mais les ânes aussi sont graves. » Baudelaire ne s'y fût pas trompé, il était trop sincère en son orgueil.

Il l'était tellement qu'il méprisait l'estime, dédaignait même l'admiration ; elle était insuffisante : ce qu'il voulait, c'était l'ébahissement.

Il ne cherchait pas, — et c'était le dernier mot de l'orgueil et de l'égoïsme — des disciples. Le disciple est gênant, il est encombrant, il éloigne la foule des badauds, et surtout il permet des perspectives qui aident à mesurer le maître, et il montre des défauts qui jettent de la lumière sur les faiblesses du modèle.

Il ne voulait pas de maître non plus. Je sais bien qu'il parut admirer Théophile Gautier, mais ce fut une de ses bonnes ruses. Il l'adopta quand il était, lui, à ses débuts et quand Gautier était à ses fins, quand il recherchait péniblement les vieilles couleurs dans les vieux tubes à peu près desséchés, et qu'il soufflait, en haletant, sur ses feux d'artifice éteints.

En résumé, Baudelaire avait fait de son âme une solitude sacrée, un *sanctum sanctorum* où il était le dieu, l'idole, où seul il entrait et où, prêtre aussi bien que dieu, il suffisait à tous les besoins du culte. Par exemple, autour de ce temple, il voulait une foule ébahie, et sur le fronton, comme Arlequin sur l'estrade, il jouait une musique discordante, enragée, et poussait des cris où il y avait des injures mélodieusement notées.

Cet auditoire de gobe-mouches, il ne pouvait le trouver parmi nous, aussi sceptiques et railleurs que bons enfants, à qui il était difficile de donner à garder des vessies pour des lanternes.

La première fois que j'entendis parler de lui, ce

fut par Murger. « C'est un garçon très fort, me dit-il; il a une famille riche, dont il s'est privé. Il a vraiment fait de beaux vers, mais c'est un malin. Il met une perruque bleu-sombre pour attirer l'attention; des boucles d'oreilles pour qu'on le montre au doigt; si ce n'était pas gênant, il mettrait des boucles à son nez comme une négresse. »

J'ai à peine écouté le nom du général que sa mère avait épousé, et ces commérages ne m'intéressaient pas. Mais j'eusse voulu voir cette perruque bleue : je dois déclarer que je ne l'ai jamais aperçue.

Beaucoup plus tard, quand Baudelaire commença à devenir célèbre, Murger revint là-dessus :

— Hein! Eh bien! ces boucles d'oreilles et ces boucles de nez, il en a mis à ses vers. Mais je ne sais pas ce qu'il a fait de sa perruque bleu-sombre.

— Il l'a mise à la morale, lui dis-je en riant.

Mais la morale était un mot qui ne répondait à rien pour Murger. Il me lança un de ses regards vagues et interrogatifs. Je lui analysai de mon mieux cette dépravation cherchée et sombre, avec quelques reflets d'azur, qui caractérise les *Fleurs du mal*.

Peut-être étais-je subtil, il secoua la tête. Il me comprit mieux quand je lui dis :

— Eh bien! admettez que, cette perruque bleue, il s'en serve pour la montrer à la foule, en la jetant par-dessus les moulins.

— Il est plus malin que cela, conclut-il, il met un habit noir et une cravate blanche pour jeter des cailloux dans les vitres des bourgeois.

En effet, je crois que la morgue de Mérimée avait ravi notre Baudelaire.

On le vit plus tard fort raide, fort altier, avec des tours de cou d'une aristocratie hilarante. Cette raideur britannique, avec ce visage de squelette, était assez stupéfiante, comme ces allures de beau Brummel, avec ce corps étriqué, étaient risibles.

Y avait-il en lui de la vanité donjuanesque? Les bohèmes, qui ne l'aimaient pas, qu'il dédaignait et auxquels il touchait par hasard et par le « canal des Muses », les bohèmes le prétendaient.

Je me rappelle qu'un soir il demanda conseil aux camarades assemblés. Il racontait que, la veille, M^lle^ X... lui avait fait des grâces significatives, et il posait la question de savoir si c'est qu'elle voulût l'épouser. On a parlé d'elle depuis. Mais elle passait alors pour une honnête jeune fille.

Nous trouvâmes cet affichage inusité et d'un être plus fat que galant homme. On commença à lui battre froid.

Il nous blessa, un autre soir, par des théories nouvelles sur le respect filial. Nous le lui dîmes avec chaleur; on ne le revit plus.

Baudelaire ne recherchait pas l'amitié, mais il daignait accepter la camaraderie, une camaraderie de choix, dans de rares circonstances, et à condition qu'elle reconnût, au moins tacitement, mais sans conteste, la supériorité transcendante des *Fleurs du mal.*

Qu'est-ce qui avait pu agenouiller, dans le vestibule du temple baudelairien, Charles Asselineau?

Celui-ci avait l'esprit le plus charmant, peu de

cœur, l'âme délicate. Peu de cœur, je veux dire qu'il ne mettait d'ardeur en rien, et qu'il défendait contre l'envahissement de n'importe quelle passion son gentil petit égoïsme, sans scepticisme toutefois. Il était gentil en tout, poli, discret, obligeant, sûr en ses relations, point naturellement libertin, de bonne compagnie.

C'était le bourgeois lettré dans sa fine fleur. Il était un descendant de Peyresc, de Desmaiseaux, de Guy Patin, de tous les bourgeois collectionneurs, amoureux de l'érudition. Il en descendait comme Louis-Philippe descend de Louis XIV, en infiniment petit. Il avait 4,000 francs de rente. Ruissellement de diamants, aux yeux de Murger! Pluie d'or, au jugement de cette classe de jeunes écrivains d'un cran social supérieur à la bohème, et dans laquelle Asselineau avait ses accointances! Mais minime pécule, comparé à la fortune des grands collectionneurs de l'Ancien Régime.

Bourgeois par sa famille, bourgeois par son apparence, bourgeois par la plupart de ses instincts, il vivait dans la préoccupation de n'être pas bourgeois. Il devait à cette préoccupation quelques qualités et aussi des défauts. Elle lui enlevait d'abord la simplicité, qui eût été exquise en lui. Elle le rendait railleur pour telles vertus qu'il était instinctivement porté à aimer ou à respecter : l'amour du foyer domestique, la dignité magistrale, la vie chrétienne. Il ne voyait pas que c'est par là surtout qu'il était bourgeois. Car en ce temps-là le respect des choses religieuses, qui gagnait dans la jeunesse, était moins répandu dans les classes

bourgeoisement dominantes, héritières, proches encore, de ces petits-fils de Voltaire qui avaient mené si grand tapage contre les Jésuites, la Congrégation et le Pavillon de Marsan.

La pratique religieuse était alors petite bourgeoisie ou grande aristocratie, comme aujourd'hui l'impiété est ordurière ou scientifique.

Pour Asselineau, la littérature comme la vie était dominée par cette crainte de la bourgeoiserie. On eût cru qu'il dût appartenir à l'école du Bon Sens, véritable émanation de la sagesse et de la finesse bourgeoises. C'était son horreur... Quand il voulut citer le dernier mot de la sottise humaine, il l'emprunta à Ponsard :

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limite.

Il ne trouvait en aucun siècle, en aucune langue, une Jeannoterie comparable à ce vers.

Y avait-il un peu de crainte de l'embourgeoisement dans cette passion qu'il avait de se placarder du titre d'homme de lettres? En tout cas, il y fallait de la bravoure. Ce qualificatif ne sentait pas très bon alors : désordre, libertinage, gueuserie, paresse, il englobait tout cela. Jamais je n'eusse osé aller dans le monde avec cette étiquette, et c'était une curiosité d'entendre les formules embarrassées dont les vieilles dames, qui voulaient me présenter, se servaient pour exprimer que je cultivais les lettres. On essaya même, tant le mot était mal odorant, de le remplacer par un autre, si sot, si mal bâti, qu'il ne put vivre : Un gendelettre ;

comme on disait un gendarme. Les hommes de cinquante ans se rappellent ce vocable.

Lui, Asselineau, le proclamait, et je crois qu'il cherchait à être témoin de mariage, pour pouvoir en scandaliser les employés de mairie. Quand il pouvait ajouter à ce titre celui de *parisien*, c'était un jour *albo notanda lapillo*. C'était cette antipathie contre la bourgeoisie et la loi des contrastes — loi qui noue presque tous les liens de ce monde — qui avait donné à Asselineau la sympathie admirative pour l'excentrique Baudelaire, comme elle lui donnait aussi sa réelle affection pour Nadar, aussi mouvementé qu'Asselineau était paisible et coi.

Il ne montrait sa bourgeoisie qu'en une chose, et cela était fort à l'honneur de son courage moral : il défendait Louis-Philippe. En ce temps-là, de 1848 à 1855, il était le seul qui eût cette audace, parmi les jeunes gens que j'ai connus. Son père avait été médecin du roi, et c'était un devoir filial que de défendre celui-ci. On le lui pardonnait, bien que cela étonnât; puis, comment lui en vouloir? cet attachement était accompagné d'un tel mépris pour les républicains que nous lui eussions permis d'admirer Vatout, et d'encenser Trognon.

Il était vraiment érudit dans les petits détails. Il connaissait bien les dessous du dix-septième siècle. Il annota finement quelques volumes, et donna sa mesure dans de gentilles et fines brochurettes comme l'*Enfer d'un Bibliophile*.

Le groupe littéraire auquel il appartenait, — je ne l'appelle pas école, car il n'y avait ni doctrine,

ni maître, ni modèle, ni discipline, aucun lien ferme, aucune cohésion, rien qu'un contact, un voisinage, une sympathie; de la critique sans affirmation précise, — ce groupe se remuait entre le coin de la bohème et l'estrade de l'Université, borné au nord par l'école du Bon Sens, qu'il raillait avec mépris; au sud, par le Romantisme, qu'il tolérait avec défiance. C'était le royaume du Bon Vouloir artistique. Chacun suivait son instinct avec goût, un goût sans passion, mais attentif et soigneux; avec dignité et fierté, avec quelque vague rêve de gloire, mais plutôt avec l'amour du travail intellectuel.

Ces indépendants différaient des bohèmes par la science, car ceux-ci, Murger et Champfleury, leurs chefs, en tête, étaient d'une stupéfiante ignorance.

Les universitaires, dont les deux exemplaires les plus caractérisés étaient Mérimée et Cuvillier-Fleury, manquaient complètement de l'instinct poétique, et c'est par là que les indépendants se différenciaient d'eux.

Ils comprenaient la plupart de ces écrivains que je nommais, tout à l'heure, les semi-bourgeois. A vrai dire, les différences étaient surtout sociales. Ils avaient des rentes, quand les universitaires avaient des places et que les bohèmes n'avaient rien. Ils n'étaient pas débraillés comme ceux-ci, ni roides comme les autres. Ils étaient surtout des gens bien élevés, ni braillards ni pédants. Etre « bien élevé », c'était le signe distinctif, pour Asselineau. Cela comprenait et remplaçait, je crois,

morale, religion, piété, et renfermait l'honnêteté et l'honneur, sans plus d'explication.

Quand notre ami avait dit : « Il est mal élevé », c'était l'excommunication majeure, et cela voulait dire un homme capable de tous les crimes ou en possession de tous les vices. La politesse et le scepticisme du bourgeois de Paris se montraient là dans cette molle formule, comme la politesse ou le scepticisme de l'ouvrier de Paris se dévoilent quand il dit d'un filou : C'est un *maladroit.*

On était donc bien élevé dans le groupe des indépendants, et on devait toujours s'adresser aux honnêtes gens, comme être toujours bien vêtu. Je dis : en principe, car Baudelaire se moquait fort de la première règle, et Dulamon, le meilleur élève de Cousin, l'esprit le plus ingénieusement philosophique qu'on pût souhaiter, était tombé dans une crasse plus épaisse que la malpropreté de n'importe quel bohème.

Littérairement, le domaine était également très large; sans doute Banville et Baudelaire, Le Vavasseur et Prarond étaient, par la poésie, bien plus près de Murger que de Cuvillier-Fleury; Moland, Asselineau, pour ne citer qu'eux, par l'érudition et la critique, se rapprochaient plus de celui-ci; mais les premiers n'étaient pas purement des poètes : ils étaient en outre des lettrés; les seconds étaient aussi des imaginatifs.

Celui qui tenait le plus exactement le milieu dans cet immense domaine, c'était Hippolyte Babou. Il était bien élevé; il avait beaucoup d'idées, des théories, l'amour des lettres, de l'érudition, qu'il

montra finement dans *Les Amoureux de Mme de Sévigné*, de la critique assez âcre et ingénieuse, et de l'imagination, qui lui dicta *Les Païens innocents* et *Les Sensations d'un juré.*

Mais me voici loin de la bohème, et j'y reviens.

Dans la bohème pure, il n'y avait guère que trois personnes qui me plaisaient. J'ai dit Murger, et je dirai Abadie, un Basque qui avait le génie de la romance, un bon cœur et la touchante mollesse du poitrinaire résigné. J'ajouterai cet Addeville dont le nom a déjà été cité. C'était un professeur de mathématiques, garçon intéressant, énigmatique et livide, professeur déclassé, en qui j'avais aperçu les restes d'une ancienne beauté morale.

On le disait très fort en sciences. J'ai toujours mieux aimé « le croire que d'y aller voir », car je frissonnais encore au souvenir de l'angoisse éprouvée à l'examen du baccalauréat, quand M. David m'avait demandé de lui confier pourquoi 2 et 2 font 4. S'il n'y avait pas mis la plus grande douceur, et surtout s'il n'avait pas eu des pantalons de nankin, j'eusse échoué. Mais il avait la jambe si maigre, ses pantalons se relevaient si mutinement jusqu'à mi-jambe, que je pensai à Rob-Roy, mieux connu de moi que la plus simple addition. Le souvenir de cet Écossais m'aida à reprendre mes esprits. Je répondis, avec gravité, à cet examinateur, qu'ils faisaient quatre parce qu'ils ne faisaient ni trois ni cinq. Il me regarda avec bienveillance — c'était l'ami intime d'un ami de ma famille. — Il trouva cette réponse profonde, et je promis aux dieux immortels que, en souvenir de ce meilleur des

hommes mathématiciens, je témoignerais de la sympathie à tous les X. Addeville ne pouvait pas s'empêcher d'ailleurs de rappeler qu'il avait été « bien élevé », et il brillait dans une spécialité qui le rendait intéressant : il avait fait un traité remarquable sur le jeu de domino, et il y perdait toujours. Comment ne pas aimer un homme qui encourageait ainsi le mépris pour la science !

Parmi les bohèmes, deux étaient bien les êtres les plus agaçants que j'ai jamais connus. Ils étaient pour notre esprit ce qu'est pour les dents le bouchon qu'on coupe.

Il y a l'animal-musicien, l'animal-comédien, l'animal-ténor, qui est le mélange parfait des deux précédents. L'homme spécialisé complètement rentre dans la classe animale et agit surtout par instinct. Il devient imbécile et tourne à l'état de pur manœuvre, chez qui toute espèce d'idée est atrophiée, qu'elle soit morale, philosophique, poétique, artistique, à moins qu'elle ne rentre dans son instinct.

Courbet était l'animal-peintre. Hors cela, c'était l'outre gonflée de présomption et de bêtise. Il eût été pour nous un joyeux pitre, s'il n'avait pas cherché à se faire valoir par l'impertinence, par cette impertinence voulue qu'on notait, sous l'ancien régime, chez les paysans devenus financiers. Ignorant de la grandeur morale, incapable de croire à un noble sentiment, salissant dans son imagination toute action délicate, il était toujours aussi prêt à injurier qu'à recevoir les injures par lesquelles on se vengeait.

D'autre vengeance, il n'y en avait pas de possible. Ce hargneux était impassible. Il était de plus défendu par Barthet, que nous estimions. Celui-ci était son compatriote et il se mettait souvent devant lui, bien qu'au fond il ne dût pas l'estimer beaucoup.

J'avais dit un jour à Barthet, en montrant un gros chien de boucher qui, hargneux, se promenait avec un collier et une cuirasse à pointes de fer :

— Voilà Courbet, et c'est vous qui êtes le collier et le matelas hérissé.

La plupart du temps, ce peintre-bouffe nous égayait avec ses réflexions saugrenues, son parler nasillard, traînant et rustaud, de paysan comtois.

La première révélation que j'eus du personnage me saisit.

Il y avait parmi nous deux bourgeois qui représentaient la garde nationale; l'un était le chef de bataillon de mon quartier; l'autre, Duport, achevait son stage et était capitaine d'une compagnie voisine.

Gros, vif, brave, fort ennemi des républicains et de la démocratie, il adorait Béranger, à qui il reconnaissait sincèrement toutes les qualités des *vates* antiques.

Il avait quelque faiblesse pour Voltaire et il dédaignait autant les *pleurnicheries* de Murger, que Murger méprisait les rimailleries de Voltaire et de Béranger. Il y avait entre cet efflanqué bohème et ce dodu milicien les plus intéressantes discussions. Pour Duport, Murger était un parasite social et Mimi une « salope ». Ce dernier qualificatif ne nous

blessait pas, mais quel beau jeu il nous faisait à propos de la Lisette de Béranger.

Un soir que, par hasard, l'on était muets, nous vîmes entrer un gros, grand balourd, inconnu de nous tous. Il se jeta pataudement sur un divan près de nous et se mit à fumer une pipe très noire, avec une grossièreté tudesque. C'était Courbet. Il était si déplaisant que Duport, renfonçant sur son nez ses fines lunettes d'or, dit à haute voix :

— Ma foi, si même les garçons bouchers viennent ici, moi je m'en vais.

Courbet ne broncha pas. Un jeune collégien en peinture vint le rejoindre, et la conversation s'engagea :

— Vois-tu, cria Courbet, tu peux dire à Yvon qu'il se f...ourre le doigt dans l'œil, avec ses soldats. Les soldats et les anges, vois-tu, ça ne fait que de la f...ichue peinture : c'est bon pour les aristos et pour embêter le peuple.

— Les soldats, je veux bien; mais les anges! tu oublies Raphaël.

Courbet éclata de rire.

— Ah! c'est bon! Raphaël! Mais c'est pour ça que je les méprise. Raphaël n'est qu'une poire — je gaze — une poire molle, un décorateur de poupées, un barbouilleur de crème, un peintre de pape. Dis-le à Yvon de ma part, et s'il n'est pas content, dis-lui que c'est moi qui l'ai dit, moi Courbet.

Il regarda avec une dignité d'oie grasse autour de lui. Sa notoriété n'avait pas encore dépassé les frontières de la bohème. Nous considérions ce grotesque avec un étonnement joyeux. Il ajouta :

— Voilà pour Raphaël ! Si je ne devais pas faire mieux que cet enfant de chœur-là, j'aimerais mieux être vitrier.

— Ainsi soit-il ! dit Duport.

Pour nous, nous n'étions pas habitués à ces déjections de langage. Nous nous retirâmes dans une autre pièce.

Il venait rarement, du reste. Nous en étions arrivés à l'ignorer complètement, on ne le regardait pas, on ne le saluait pas. Il était un étranger désagréable.

Je veux dire la dernière comédie qu'il nous donna, beaucoup plus tard.

Il était illustre alors, et son infatuation atteignait la jocrisserie qu'on montre en foire.

C'était après dîner, il avait régalé — car il n'a jamais passé pour avare — généreusement, un jeune caudataire, qui se tenait devant lui dans la posture d'un chien fouetté. La grosse face de Courbet était enluminée, et le maître peintre était déboutonné. Il pontifiait, il prêchait, il décrétait, il proclamait, il débitait des oracles, il était Dieu et son prophète.

Le rapin écoutait, avec une piété intense, cette voix dogmatique et pâteuse.

— Vois-tu, tu t'appelles, je n'en sais rien, je l'ai oublié, je m'en fiche, ça ne fait rien.

— Paul Pichart, monsieur Courbet.

— Ça ne fait rien. Tu viens me trouver et tu me dis : « Courbet. »

— Monsieur Courbet.

— Bon, je te dis. Je vois que tu as besoin de

moi, je suis bon enfant, moi, et je ne m'enveloppe pas dans une gloire comme un de ces J. F. de l'Institut. Vive la République! hein? et à bas le pape et ses peintres! hein? Alors, je n'ai pas besoin d'en savoir plus, et je te dis : « Montre-moi ça? » Tu me montres ton petit bariolage et je te dis : « Ça ne vaut pas le diable, tu ne f... jamais rien; tu seras peut-être de l'Académie, mais si j'étais de toi, je me ferais journaliste ou épicier, à ton choix. » Mais tu as le respect de l'art, et je vois sur ta figure que tu as du goût pour la bonne peinture et les vrais peintres, quoique tu sois incapable de devenir autre chose qu'à l'Institut. Je te dis : « Viens dîner avec moi. » Je t'ai bien régalé, hein?

— Oui, monsieur Courbet.

— Sais-tu pourquoi tu n'arriveras jamais à rien?

— Non, monsieur Courbet.

— Eh bien! écoute, je vais te le dire, c'est ce qui explique tout. Tu m'écoutes, hein? Ce que je vais te dire enfoncera tous les évangiles, toutes les Académies et le nommé Dieu.

— Oui, monsieur Courbet.

— Eh bien! c'est que tu n'as rien dans le ventre. Vois-tu, avoir quelque chose dans le ventre, c'est là tout!

— Oui, monsieur Courbet.

— Moi, je suis Courbet, le maître peintre, hein? et j'enfonce tout, comme un chacun l'avoue, et il n'y en a pas un qui me vienne aux... cuisses.

— Non, monsieur Courbet.

— Sais-tu pourquoi?

— Non, monsieur Courbet.

— Eh bien! c'est que j'ai quelque chose dans le ventre : avec ça, c'est tout. Ainsi on me dirait : « Toi Courbet, maître peintre, tu fais de la grande peinture, c'est l'avenir de l'humanité, ça honore la France et c'est le salut de la République ; eh bien! c'est pas tout ça, pour le moment. Sais-tu le grec, toi Courbet? — Non! — Connais-tu Homère, toi Courbet? — Non. — As-tu lu l'*Iliade*, toi Courbet? — Non. — Eh bien! nous allons t'enfermer en prison jusqu'à ce que tu aies fait l'*Iliade.* » Eh bien! je n'y resterais pas huit jours, et je te f... une *Iliade* qui enfoncerait l'autre, et en grec encore, et qu'Homère s'en lècherait les babines. Pourquoi? Parce que j'ai quelque chose dans le ventre.

— Oui, monsieur Courbet.

Champfleury était une autre espèce de désagréable compagnon. C'était notre bête noire. J'avais bien fait tout ce que la politesse avait pu suggérer pour qu'il ne fût qu'une bête grise. Il n'y eut pas moyen. Le naturel était trop fort. Il ne revenait même pas au galop, il ne partait jamais.

Un d'entre nous avait esquissé une fable, dédiée à Courbet et à Champfleury, intitulée *l'Ours et le Singe.* C'était cela.

Tous deux étaient également agressifs, vaniteux jusqu'à la bouffonnerie; seulement l'un encadrait ses défauts dans la pataudérie champêtre, l'autre les aiguisait avec la finauderie du petit bourgeois. Courbet allait à l'art comme le porc va à la truffe, Champfleury attirait la truffe à lui. Il y déployait dextérité et ténacité. Il me rappelait souvent le chiffonnier qui fouille dans le tas de détritus et qui

pique, pique, jusqu'à ce que l'os convoité, et qui échappe longtemps, se laisse saisir et mettre en hotte.

C'était tout son talent : pratiquer effrontément ses défauts, et persuader le public que ce sont des qualités originales. Il y avait là, sans doute, une véritable force.

Malheureusement, il était incapable d'écrire en français; il n'avait, d'ailleurs, ni tact, ni délicatesse, ni ampleur de pensée, ni élévation de sentiment, ni noblesse d'instinct. Il était myope, d'œil comme d'intellect : il voyait petit et il *sentait petit.* Comme rien n'attirait en haut ni son âme ni ses regards, il n'avait pu observer que les bas incidents de la vie et de la pensée, la vidange de l'âme et des rues.

De cela, il fit un tout, proclama que ce tout c'était l'art, le seul art, l'art moderne, l'art de l'avenir. Il nomma cela réalisme. Et voilà mon homme chef d'école.

Comme cet œil, à la vision restreinte, avait la perception aiguisée ; comme ce cerveau, au développement étroit, était vigoureusement malicieux, il persuada, en effet, pour un temps, à une partie du public, que le dernier mot de la littérature française était d'écrire non le français, mais le Molinchard; d'étudier finement les égoutiers; de cracher sur l'idéal et sur toute sa *séquelle :* religion, poésie, morale. La Muse, la vraie, ce n'était pas Mimi ni Musette ; celles-ci changeaient ordinairement de logis à chaque trimestre, mais, enfin, elles y restaient parfois plus longtemps : Si Musette avait déguerpi vivement, Mimi s'était habituée,

sur le tard, à laver la vaisselle. C'étaient des Muses rétrogrades et bourgeoisantes. La Muse moderne, républicaine, démocratique et réaliste; c'était la grande fille au front bas, à la lèvre livide, et qui posait pour les jambes, chez les rapins de la rue Guisarde.

Je le vois encore notre malin réaliste. Sa laide figure jaunâtre et renfrognée avait des petits yeux hargneux, qui paraissaient toujours en quête d'une aigre remarque.

En tout, comme en littérature, il pratiquait l'art d'accommoder les restes, et de s'en faire une théorie qu'il comptait bien imposer, pour le grand profit de Champfleury. C'est ainsi qu'il avait, pour pouvoir être acrimonieux sans mettre flamberge au vent, inventé ceci : on ne doit réparation qu'à ses égaux, et encore à ses égaux en littérature. Ce serait abaisser l'art que de se commettre avec un bourgeois; ce serait insulter l'art que de risquer de tuer son supérieur; ce serait ridiculiser l'art que d'exposer sa vie contre celle d'un inférieur : entre égaux, à la bonne heure!

Mais jamais on n'inventait de balance assez délicate pour trouver cette égalité parfaite.

L'excellent Barthet faillit en devenir fou. Il avait eu, comme j'ai dit, un grand succès au Théâtre-Français. Champfleury, qui avait fait une pantomime pour les Funambules, assurait que Barthet lui était inférieur et que Champfleury pouvait le harceler en paix.

Une autre fois, il accourait tout rayonnant, c'était le signe : il avait trouvé quelque sottise à nous dire.

— Vous autres bourgeois, dit-il, en me regardant — j'étais un bourgeois parce que j'écrivais à la *Revue des Deux-Mondes* — vous devez être trop heureux de prêter votre argent aux vrais écrivains, et l'art ordonne à ceux-ci de le rendre, sans se gêner, seulement après fortune largement faite.

— C'est un jeu que je connais, c'est le jeu de *qui perd gagne*. Seulement, mon pauvre Champfleury, vous serez obligé d'y jouer tout seul, car on ne trouve pas souvent de partenaire.

— Je le pense bien, et c'est pourquoi je vous dis que vous ne serez jamais, tous tant que vous êtes, que des commis, des magistrats, des juges, des employés, des académiciens, des généraux, des écrivains publics. Il n'y a de véritable artiste que celui qui meurt de faim.

— Alors, pourquoi diable! empruntez-vous sa bourse au camarade? Est-ce pour suivre le conseil d'Odry : Cette caisse doit être à nous.

— Vous n'entendez rien à l'art, vous autres bourgeois, et vous n'y entendrez jamais rien, nous disait-il une autre fois. Je suis arrivé à pouvoir écrire étant ivre; ceci vous étourdit, hein? Et je n'ai jamais rien fait d'aussi réussi. Vous n'y comprenez rien, hein, vous autres réactionnaires!

— Au contraire, et même, depuis que je vous connais, j'ai envie de vous le conseiller. Quand je monte un cheval, et que ce cheval est paresseux, je lui donne du fouet. Vous avez, vous, l'esprit lent, et l'eau-de-vie, c'est votre fouet!

Il faut noter que ce garçon, qui avait des théories

de truand, a toujours passé pour probe, et jamais pour ivrogne.

Cet ennemi des bourgeois avait quelque part, dans l'épicerie, un oncle dont il connaissait la moutarde et la caisse. Cet apologiste de chaussures éculées, de l'indépendance farouche des artistes, a si bien marché sur ses tiges de bottes qu'il arriva à quelque sinécure grassouillette dans je ne sais quel trou gouvernemental.

Au fond, c'était comme je l'ai dit, un petit bourgeois, parvenu par la plume au lieu de l'être par l'usure.

Il était le plus bruyamment républicain de toute la bande, et je crois qu'il l'était sincèrement : il en avait le trait caractéristique, il voyait partout des mouchards et des... proxénètes.

Jean Wallon, le Colline de la *Vie de Bohème*, avait également pour signe caractéristique la ténacité; seulement il l'appliquait non à faire parader ses vices, mais à les corriger. Il n'était pas plus que Champfleury doué du don d'écrire. Son instinct était également réfractaire au génie de la langue française.

Cet instinct, il le combattit et le vainquit. Il arriva à écrire un peu raide, mais correctement et clairement; il arriva aussi à se corriger de cet autre instinct d'envie qu'il partageait avec le petit bourgeois de Molinchard. Seulement chez lui cet instinct était sombre, bilieux, aux aguets; chez le cornac de *Mademoiselle Mariette*, il était aboyeur.

Wallon était vigoureusement laborieux, austère dans sa vie. Sans la platitude de sa face, sans cet

ardélionisme comméranl, sans ce besoin de prendre nos propres affaires en mains — et c'est par là qu'il était dangereux — il eût inspiré de la sympathie.

Il disparut de nos alentours après avoir publié quelques opuscules, un entre autres sur le *Pouvoir*. Il y indiquait un esprit ferme, des idées philosophiques franchement chrétiennes, avec des échappées d'originalité galopant parfois à côté de l'orthodoxie. Je le revis quelques années plus tard, grave, bienveillant, courtois même. Le désir instinctif de dominer, d'où naissait en lui l'envie, était devenu le désir de protéger. Son ardélionisme s'était fait obligeance, et quand on était en situation de se refuser à ses services, il avait des airs de Mécène qui plaisaient, tant il mettait de grâce à ses louanges.

Il avait quelque parenté, je crois, en tout cas grande hantise, avec une madame Cornu, qui était sœur de lait de l'empereur. Très dévouée à la politique impériale, elle passait pour une personne sage, vénérable même et, disait-on, de bon conseil comme de bon cœur. Par elle, Wallon tenait quelque menue puissance, qu'il plaçait adroitement. Il avait la main dans les journaux officieux, et la rédaction en chef d'une feuille qui ne vit pas autant de printemps que le « jeune malade » de Millevoye. Cela s'intitulait l'*Étendard*, si j'ai bon souvenir.

Murger me nomme Fauchery, dans ses lettres.

D'où venait celui-ci? Que faisait-il? Mystère dont nous ne nous inquiétions guère. Il était gentil garçon, bruyamment républicain, un peu qué-

mandeur; un honnête gamin de Paris monté en graines pas très fertiles.

Il croyait la France sauvée parce qu'il avait fondé un club des *Grands-Augustins* et que ça sonnait bien.

En juin 1848, il vint réunir quelques pavés en face du café Dagneaux. Il avait trouvé, je ne sais où, un long pic en fer. Il l'enfonçait entre les pavés avec une mollesse qui devait donner aux habitués du café le temps d'être avertis et de venir contempler son héroïsme. Nous accourûmes aux fenêtres, et nous nous mîmes à rire, bien que les cinq journées révolutionnaires annonçassent déjà leur caractère lugubre. Fauchery jeta au ciel un geste tragique, destiné à signifier qu'il allait donner pour la République sa vie et ses trésors.

Le geste était si expressif et si comique en même temps, que l'un de nous se mit à chantonner les vers d'une chanson arabe, qui était à la mode alors! « Je donnerai pour toi mes trésors les plus chers, et mon fusil bronzé, l'effroi des infidèles. »

L'éclat de rire désarçonna notre apprenti barricadier. Nous lui criâmes de venir prendre une chope. Il monta, nous lui serrâmes la main, et nous allâmes rejoindre notre compagnie de la garde nationale, pour tirer sur d'autres pavés que les siens, qui étaient inoffensifs.

Je ne le vis nulle part pendant les cinq jours que dura l'affaire. Il nous revint très frais, le mardi, quand nous eûmes quitté la place de la Bastille pour rentrer dans notre quartier.

Je lui jurai, en riant, que c'était lui qui le lundi, à travers les barreaux d'une porte de la rue des Lions-Saint-Paul, avait tiré un coup de fusil qui avait épouvanté mon shako.

Quelque temps après, il alla en Australie, d'où il revint avec un volume intéressant : *Les Souvenirs d'un mineur en Australie.* C'est tout ce que je sais de lui. Peut-être vit-il encore.

Je voudrais parler de Monselet, mais il faudrait un chapitre spécial pour le plus aimable des égoïstes, le plus fin des gros hommes, le plus malicieux des bons vivants. On l'eût aimé si on avait jamais pu trouver en lui un point solide pour y poser la première pierre de l'amitié. J'avais vu, tout enfant, une statuette représentant une fée dont le doigt de pied reposait sur une boule ronde. On m'avait dit que c'était la Fortune. Pendant toute mon enfance, je m'étais demandé pourquoi cette demoiselle se tenait dans une posture si pénible, et cela m'était resté dans la mémoire. Il faut qu'on me laisse comparer le cœur de Monselet à cette boule. En roulant sans cesse, elle échappait aux devoirs de la camaraderie.

Il était riant, aimable compagnon, poli surtout, et c'est par là qu'il s'éloignait de la vie de bohème, où quelques gens comme Murger arrivaient à une sorte de courtoisie par la délicatesse naturelle, mais où la masse était mal rabotée. Il avait été, en effet, commis dans la maison de l'un des grands négociants et armateurs bordelais, — et mon cœur saute d'affection quand je pense à ce cher compagnon d'école. — Monselet avait trouvé là les modè-

les de l'urbanité parfaite et de la plus haute dignité morale. Au moins en rapporta-t-il la politesse et une bonne grâce qui allait bien avec sa grosse physionomie ouverte. Il cherchait finement une sympathie qu'on lui donnait volontiers; qu'il prenait et ne rendait pas. Il n'y avait pas d'homme comme lui pour *se défiler*, pour fuir les corvées et pour s'en excuser avec d'aimables apparences et une évidente bonhomie.

Un jour, je m'étais imaginé que je pouvais faire claquer mon fouet tout comme un autre dans l'antre de Melpomène. Je voulus avoir l'avis de quelques gens assez compétents. Je les réunis. Je convoquai Monselet. C'était un ennuyeux pensum. Il les détestait, il avait bien raison. Mais c'était un coup qu'on recevait et qu'on rendait. Il ne vint pas ; le lendemain je reçus le poulet accoutumé :

« Mon cher d'Héricault,

« Vous m'avez bien invectivé, n'est-il pas vrai, et sans doute votre courroux dure encore? Ah! quelle tête que la mienne! Ce n'est que le lendemain que le souvenir de mon engagement m'est sauté au visage en retrouvant au fond d'un de mes gilets ces mots cabalistiques : *Mercredi, lecture d'Héricault, 45, Vaugirard.* Voyons, que puis-je faire pour rentrer en grâce et en amitié auprès de vous?

« Votre désolé — mais dévoué et affectionné

« Ch. MONSELET.

« 12 mars 1861. »

Je lui répondis que je lui pardonnais s'il me promettait d'étudier l'histoire. C'était, en effet, un chroniqueur très spirituel, mais fantaisiste, et qui modelait le document, au gré de son caprice, comme de l'argile mouillée. Je lui avais fait une grimace, très légère, pour un mot qu'il avait mis sur moi dans un de ses plus amusants livres : *Les Tréteaux*. Il voulait donner une joyeuse idée de la Bibliothèque Nationale, des habitués comme des bibliothécaires. Il supposait une sarabande de livres débarrassés des assommants lecteurs qui les maniaient depuis tant de mois : « Nous ne verrons plus pendant trois mois », chantait le chœur des trouvères, « d'Héricault, chéri des belles ».

Je lui demandai ce qui avait pu le pousser à me donner cette posture de ténor léger.

Voici son génie historique mis à nu :

« Mais puisque vous vous occupez des poésies du moyen âge, vous êtes un trouvère, et c'est le devoir absolu d'un trouvère d'être chéri des belles. »

Il ajouta qu'un jour il m'avait vu servir de cornac à quelques étrangers et étrangères qui m'avaient prié de leur faire visiter la Bibliothèque, et que, comme j'étais poli et que les étrangères n'étaient pas disgracieuses, il en avait conclu qu'elles me chérissaient.

Cette argumentation et cette manière d'écrire l'histoire me désarmèrent. Nous rîmes de bon cœur. Et voilà comme on traitait la pauvre Clio au milieu de ce siècle !

Je laisse dans l'ombre les fantoches dépenaillés,

fantômes de journalistes dont tous pourtant n'étaient pas sans valeur. J'en juge ainsi, non point parce que le gouvernement provisoire les envoya en province avec le titre de commissaires républicains, mais parce que le gouvernement de Napoléon en garda quelques-uns, deux au moins, à titre de sous-préfets.

Je ne quitterai pas Dagneaux sans parler de l'un de ces *originaux* qui surgirent si nombreux en 1848, et que Louis Reybaud a esquissés assez fidèlement dans son *Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques.*

Celui qui nous ennuyait souvent de sa présence était Jean Journet, plus monomane, je crois, qu'intrigant, et qui, avec des allures de Mangin sans voiture et de Bilboquet d'estaminet, paraissait pourtant sincère.

Il avait composé une série de brochurettes qu'il intitulait : *Cri.* Il venait nous offrir des *Cris de dégoût*, des *Cris d'indignation*, où il y avait de la folie, de l'honnêteté, de l'impiété et du républicanisme. Il était un peu gâté par Nadar, qui, naturellement généreux et vibrant, lui donnait son argent et son amitié. Pour moi, je n'étais pas plus républicain en ce temps-là qu'aujourd'hui, bien que la République fût alors moins répugnante dans ses sommets. De plus, Jean Journet était le plus assommant des *raseurs;* on se servait alors d'un mot plus expressif et qui rappelait M. de Pourceaugnac poursuivi par les matassins : *piglio su.*

Je l'avouerai, je suis têtu sur ceci, qu'on ne doit jamais aider les écrivains ennemis, même en leur

achetant un journal d'un sou. Je n'avançais donc jamais mes cinquante centimes. C'était le prix de chacun de ses *Cris*. Il se fâcha, quoique homme aussi doux que fluent, mais « argent quand tu nous tiens!... » Puis, il fallait éviter la contagion de l'exemple. Il m'assura donc que je n'étais qu'une pourriture bourgeoise et que je serais noyé, et mangé par les asticots avant l'âge de trente ans.

— Tiens, c'est comme Mme Louise Collet! lui dis-je. Si vous voulez me promettre de ne plus me pousser des *Cris* dans ma poche, je vous le raconterai.

L'idée de ressembler à Mme Collet le mettait en une rage écumante, et je fus obligé de lui narrer une anecdote, en faveur de laquelle je demande, de nouveau, la bienveillance du lecteur.

Un soir donc que j'étais au bal, chez un député de nos amis, j'y rencontrai Mme Louise Collet. Elle était la fille d'un très honnête homme de Nîmes, ardent légitimiste, et notre ami Fernand Béchard était le député légitimiste du Gard. La réputation de ladite dame n'était pas en guenilles comme elle le fut depuis, et on pouvait la recevoir. Elle ne faisait pas encore profession effrontée de libre-pensée. Elle gardait l'hypocrite diplomatie que son ami Victor Cousin conseillait : « N'attaquez pas directement le clergé, c'est mal porté et on passe pour un malotru. Attaquez les Jésuites, c'est bien vu et vous percez l'Église en plein cœur. »

Il y avait, ce soir-là, chez Béchard, un de ses amis, l'illustre Cauchy, l'un des plus puissants

mathématiciens de ce siècle — je m'en fie à ceux qui aiment cette note-là — mais un médiocre argumentateur.

La dame l'avais entrepris. Elle lui voulait démontrer, à l'aide de beaucoup de citations fausses, les crimes terribles de la Compagnie de Jésus. Le digne homme se défendait mal.

L'angoisse que me donnait la vérité embourbée — on n'était pas aussi habitué qu'aujourd'hui à voir la pauvrette en cet état parlementaire — triompha du respect que m'inspirait cet illustre, et de la modestie qui seyait à mon âge. J'avançai mon jeune museau entre la longue, maigre, claire figure parcheminée du grand savant et le gros visage d'un blond luisant de la dame. Je rectifiai, avec une juvénile ardeur, les citations. Je n'y eus pas grand mal. Elle était, en histoire, de la force de l'*Intransigeant*. Je citai même une phrase de Louis Veuillot, mais ce n'était pas des leçons d'histoire que cette Bradamante de lettres attendait de la jeunesse des Écoles. Elle était impétueuse, comme elle le montra, le couteau à la main, au dos d'Alphonse Karr ; elle me dit avec colère :

— Défendre les Jésuites ! admirer Louis Veuillot ! à votre âge ! Voulez-vous que je vous fasse une prédiction : vous serez pendu avant l'âge de trente ans.

Il paraît que ma trentième année était en vedette.

En ce temps-là, on n'abordait pas de bonne heure les nobles couleurs de l'effronterie. M^me^ Collet, je viens de le dire, ne faisait encore que se préparer dans l'ombre et le mystère, dans la culture de Voltaire et de Cousin, à ce développement de morale

civique dont le couteau ci-dessus nous révèle quelque chose. La colère féminine effrayait notre candide chevalerie. Je restai muet et penaud. Puis, l'idée que mon goût pour la prose de Veuillot me vaudrait la corde et que la trentaine était inabordable à tous ceux qui ne partageaient pas l'hallucination de Sue et de Michelet sur la Compagnie de Jésus, cette idée me parut si comique que j'éclatai de rire et je m'éloignai en saluant respectueusement, car, en ce temps-là encore, il fallait se tenir à quatre pour n'être pas poli. *O laudator!*

L'excellent M. Cauchy s'était sauvé. Il courait à travers les groupes pressés en levant les bras au ciel et en disant : « Voilà M^me^ Collet montée. »

C'était le premier calembour que l'illustre savant eût jamais fait, et il mourut, — saintement d'ailleurs — avec la douce certitude qu'il n'en avait jamais émis un seul.

Dans le courant de la soirée, il avait rencontré de nouveau la grosse dame irritée et, comme il était la bonté même, il voulut l'apaiser.

— Vous avez, madame, assurément le don de plaire.

Il paraît, en effet, qu'elle eut ce don, en grande quantité; mais si son panégyriste lui reconnut le don de prophétie, il a induit le public en erreur. Je n'ai jamais été pendu et j'ai dépassé la trentaine de quelques lustres. J'ai donc lieu de croire que Jean Journet, qui était fort sur les *Cris*, ne l'était pas sur les oracles.

Il ne goûta pas ce récit. J'espère que le lecteur ne sera pas de son avis.

Que vois-je encore, vers cette époque-là, à Dagneaux, parmi les bohèmes? Ah! Privat d'Anglemont, un grand diable qui ressemblait à Alexandre Dumas, le vieux, le Grand, comme on disait alors, bien qu'il ne fût pas grand-croix de la Légion d'honneur. Mais Privat était un Dumas à l'oseille, maigre et aigre. A vrai dire, il n'avait du puissant romancier que la faconde, mais présomptueuse, cocasse de suffisance; un bavardage oraculant, qui savait tout, décidait de tout. Il jugeait en premier, second et dernier ressort les pièces qui se jouaient, parce qu'il avait l'intention de faire un jour un mince opuscule intitulé : *Les Métiers inconnus*, où il révélerait à l'univers ébloui l'existence du *berger en chambre*. Il rendait donc des arrêts littéraires à côté desquels les décrets du comité du Salut public n'étaient que billevesées.

Il inventait d'ailleurs, au profit de sa vanité, des scénarios inattendus.

Un jour, il accourait parmi ses camarades :

— Tu sais, Murger! tu sais, Champfleury! Eh! Wallon, ça te la coupe! Ah! ah! Vitu, prends garde! Ton monocle, Champfleury, va jaunir de rage. Eh bien! mes enfants, Buloz m'a reçu une série d'articles.

Protestations, ricanements, haussements d'épaules, cris de mépris; tous les signes de la dénégation la plus insultante.

— Il m'a même fait une avance.

Trépignements, rires étouffants, — Fauchery demande un verre d'eau, à l'eau.

— Il m'a dit : « Monsieur Privat d'Anglemont, je

vous autorise à venir toucher quand vous voudrez six cents francs à la caisse de la *Revue.* »

On veut étrangler Privat, on lui jette le *Constitutionnel* et le *Tintamarre* à la tête. Il reste impassible. Wallon et Champfleury commencent à dresser l'oreille et à se dire comme le Marseillais :

— Té! si c'était vrai cette baleine!!

— C'est bien simple. Quelqu'un de vous a-t-il une pièce de cent sous?

Brusque et complet silence. Puis Murger proteste contre l'insolence d'une telle question.

— Ça ne fait rien, j'avancerai la monnaie. Sur l'honneur, hein, Champfleury! Eh! je parie un déjeuner pour deux à cinquante sous par tête, chez l'*Aquatique*, que je vais de ce pas toucher six cents francs à la caisse de la Revue. Je ne voulais pas y aller si tôt, pour ne pas me déconsidérer en paraissant pressé d'argent, mais puisque vous me poussez...

— Si les murs de Dagneaux ne vont pas tomber d'étonnement dans le sein de M^lle^ Georges (qui jouait alors à l'Odéon), c'est, dit Murger, qu'ils ont été bâtis par les cyclopes. Covillard, assistiez-vous aux obsèques de feu ces géants avec des plumets de tambour-major?

Le pari fut tenu par Murger, qui avait été visiter cette maison aimable où il suffisait d'entrer et de saluer pour avoir cent sous.

Toute la bande se dirigea rue Saint-Benoît — j'entends la bande des bohèmes, car les *bourgeois* n'aimaient pas ces descentes de la Courtille littéraire. Privat entra dans le petit bureau d'en bas,

avec Murger, qui devait y nouer plus tard d'agréables relations.

— Bonjour, Monsieur Gerdès.

— Monsieur Privat, je vous salue. Ça va toujours bien? Qu'est-ce qu'il y a pour votre service?

— Eh bien, ces 600 francs?

— A vos ordres, monsieur Privat.

Murger tomba sur une chaise et d'une voix langoureuse demanda des sels.

M. Gerdès ouvrit un tiroir, tira un sac d'argent — l'or ne courait pas les rues à cette époque — et le remit à Privat.

— Le Chimborazo de la surprise! disait Murger, qui s'exécuta galamment et paya, chez Rousseau, le déjeuner sardanapalesque à cent sous pour deux.

Pendant deux ans, Privat vécut sur cette gloire. Les articles ne paraissaient pas. Il expliquait que sa dignité littéraire s'y opposait. De Mars lui avait demandé le sacrifice de quelques phrases. Or lui, Privat, ne voulait pas passer par ces fourches caudines. C'était bon pour Cousin et autres académiciens. Il voulait, de plus que les citations fussent payées.

Au bout de deux ans, on connut la ruse. Privat recevait chaque année, de je ne sais quel parent, un sac de six cents francs; il connaissait Gerdès, il avait été prier ce brave homme de lui garder sa sacoche pendant quelques jours!...

Qui, encore? Ce vagabondage de souvenirs se fait long et je crains que ces infiniment petits et ces éphémères ne lassent la bénévolence du lecteur.

J'ai été conduit, de fil en aiguille, à faire des-

cendre ces petits mémoires de la bohème littéraire jusqu'à Fauchery et Privat. Au moins, ceux-ci étaient d'honnêtes garçons.

Je suppose que le pauvre Murger ne se guérit jamais complètement. Je sais qu'il m'écrivit au 1er janvier, je crois bien que c'est 1856 :

« Je vous prie de m'excuser, si je ne vous ai pas vu depuis mon départ du Quartier. Mais le voyage a été improvisé en une demi-journée. Depuis ce temps, j'ai été assez indisposé pour ne pas pouvoir retourner de l'autre côté de la Seine. »

Le déménagement, comme on voit, n'avait pas demandé beaucoup de wagons capitonnés. Mimi n'avait pas encore de robes à traîne, car elle eut des robes à traîne, monsieur le ministre, et même elle faisait la cuisine en ce pompeux costume. Exemple d'économie domestique que vous avez négligé de proposer aux étudiants.

« Veuillez donc, continue Murger, prier Moland de m'excuser, si je ne lui ai pas rendu son volume; d'ici deux jours il le trouvera chez son portier. »

Il était aussi probe que négligent. Il n'oubliait jamais les livres qu'on lui prêtait, mais il les retrouvait rarement. On n'a jamais accusé Mimi de les avoir dévorés. Mais il y avait, sur le vagabondage des livres prêtés, une histoire de porteur d'eau idéale. Elle est trop longue pour la fin de cette chronique.

Il terminait avec la gentillesse attentive qui était en lui :

« Vous seriez bien aimable de venir un jour en

venant à la Bibliothèque, et plus aimable de me demander une loge au Gymnase. Tout à vous. »

Plus tard vint l'effondrement de la maison Dagneaux. Beaucoup de grands bohèmes avaient pris un vol assez haut. Le reste de la bande s'éparpilla. Quelques-uns entrèrent dans les voies droites de la marchandise.

Shaunard, Shann en son nom, se mit à vendre des poupées et des arlequins. Il est vrai qu'il n'avait d'autre don littéraire qu'une voix de carton et cela l'avait prédestiné aux poupées.

La masse confuse mourut de misère, de coquinerie ou... de sa belle mort.

Quelques-uns des notables revenaient nous voir au café Procope, où quelques-uns d'entre nous avaient transporté une partie de whist. Car nous avions vieilli, nous étions devenus graves et nous avions cessé cette bouillotte étonnante qui abrégea, je le crains, les jours du bon Covillard.

Là, nous rencontrâmes une autre classe de bohèmes, les pédissèques de la suite de dame Thémis, Gambetta en tête.

Allons! la surprenante fortune de ce personnage me fera peut-être pardonner d'en dire quelques mots, pas trop longs; bon lecteur, ne vous impatientez pas.

Quand nous transportâmes donc nos pénates à Procope, l'habitué qui nous y conduisit nous dit :

— Montez au premier étage : au rez-de-chaussée on ne fume pas, pendant la matinée du moins, et il y vient un tas de bons prudhommes de l'Université, du journalisme et de l'Institut; le père Pingard

y est un aigle. Montez au premier. Surtout défiez-vous du salon à droite : vous y trouveriez des avocats, et le plus insupportable d'entre eux, un criard, un loqueteux, et il sent mauvais.

C'était Gambetta qu'on nous montrait dans ce portrait délabré.

Celui-ci connaissait, paraît-il, un capitaine, brave officier vieillissant et bon homme, qui avait été bon pour la famille de l'épicier de Cahors, et qui avait voulu continuer sa protection au jeune Léon quand ce dernier débarqua à Paris.

— Viens dîner avec moi, au moins quand tu crèveras de faim.

Il crevait souvent. Le capitaine le recevait toujours bien, mais les camarades de table se gendarmèrent.

— Vous nous ennuyez, capitaine, avec ce garçon braillard que vous nous amenez. Ses pantalons effilochés et son odeur désagréable nous coupent l'appétit.

Le brave capitaine essaya de protester. Il dut céder.

— J'aime mieux te donner trente sous, lui dit-il.

Quand nous vînmes à Procope, il ne marchait plus sur ses tiges de bottines, mais il était toujours un voisin pénible. Les éclats de sa voix se mêlaient au fausset de Laurier, pendant toute une soirée, sans un moment de repos. Il raisonnait, il déraisonnait sur toutes les questions politiques, et si bruyamment, que nous étions parfois obligés d'interrompre notre partie de whist. Bien que les discuteurs fussent dans la salle voisine, nous ne nous entendions plus.

A plusieurs reprises, un vieil officier rageur, très instruit, original, qui savait tout, hormis le whist, pour lequel il avait une tendresse déplorable, fut obligé d'aller les prier de contenir leur effervescence. Il exécrait la République; ces expectorations antiimpérialistes le mettaient hors de lui et n'augmentaient ni sa science ni sa chance. Il se nommait Couturier de Vienne et il exécrait les curés jusqu'à la bouffonnerie. Le whist seul pouvait lui faire supporter des dévots comme quelques-uns d'entre nous.

Tout d'un coup sa colère contre Gambetta cessa. Le maître du café lui avait confié que ledit Gambetta était prêt à se rallier à l'Empire. Ce digne cafetier, que j'ai lieu de croire véridique, m'assura, en effet, à plusieurs reprises, que quand l'Empereur créa le ministère Olivier, Gambetta penchait à accepter une place dans ce ministère, bien qu'il n'aimât pas Olivier. Il n'aurait pas hésité une minute, si on lui avait offert le poste de premier ministre donné à celui-ci.

Ledit maître de café jurait du reste que Gambetta était un fort honnête homme, il en donnait cette preuve que trois jours après que celui-ci eut été nommé membre du gouvernement provisoire, le 5 septembre 1870 — je crois bien que c'était le 5 — ledit Gambetta lui avait envoyé 1,200 francs : 1.200 francs de chopes bues depuis trois ou quatre ans!

Ce long crédit explique les confidences du client au patron. Confidence pour confiance.

Mais je veux terminer cette longue liste, où les bélitres et les vilains ne manquent pas, en reposant mon esprit sur des noms que j'aime.

Coquille était aussi un habitué du café Procope, Coquille « le saint du journalisme ». Il y venait, chaque soir ou à peu près. Il allait se placer à côté d'une table en marbre rouge que l'on nommait la table de Mirabeau. Je le vois encore avec sa cravate blanche, sa physionomie claire comme le ciel, sa souriante bienveillance ; j'entends son parler doux, sa paisible causerie. Je suis heureux de lui avoir dit combien j'admirais ses articles, où il me semblait que chaque phrase contenait une petite pensée précieuse, tirée à coups de pince de l'intelligence de Pascal. J'eusse mieux aimé le comparer à Nicole, qu'il me rappelait davantage, mais j'eusse craint de faire pâlir ses bonnes joues candides en le comparant à ce janséniste, dont le mérite littéraire est insuffisamment apprécié.

Je nommerai aussi les deux Dumaine qui tenaient aux lettres puisqu'ils dirigeaient la librairie militaire, et le Dr Violet ; ils n'étaient ni des bohèmes, ni des érudits, mais de bons et francs amis, ils s'intéressaient à nos travaux, la mort seule a pu rompre nos amicales relations et les larmes me montent aux yeux quand je pense à la gentillesse de leur esprit, à la délicatesse de leur cœur.

## VII

Me voici terriblement loin de Murger. J'y reviens, j'espère, pour ne plus le quitter.

L'intimité, pour les raisons que j'ai dites, avait toujours été bornée, entre nous, aux sympathies littéraires. Encore, quand il murmurait quelques-unes de ses effusions poétiques, en était-il comme de la chanson de Fortunio, chantée par sa voix de rogomme. Je pouvais difficilement regarder sans rire ce chapeau de fleurs naïves, qu'il mettait avec un geste arrondi sur un front bourgeonné d'une portière; et quand j'allais subir l'influence de cette gentille musiquette, ce diable d'hôpital se mettait de la partie, et j'avais souvent envie de lui demander laquelle de ces Musettes l'avait conduit là.

Jamais je ne le fis, bien que cet étalage de fleurs sur ce fumier fût impatientant. Il chantait sa chanson de Fortunio avec une expression si douce, avec des gestes parfois si tristement expressifs que, malgré sa voix de carton et la grotesque application qu'on pouvait faire, on était souvent prêt à se laisser toucher.

Oui, je croyais qu'il était sincère, bien que je le visse entraîné par *la scène à faire* et qu'il se montât aisément le cœur. Parfois il me venait quelque doute. Ainsi je me rappelle une grosse discussion que nous eûmes sur une pointe d'aiguille.

Dans une de ses nouvelles, celui de ses héros qui était chargé de le représenter, enterre une de ces Musettes, jette dans la tombe entr'ouverte une foule de pleurs, de plaintes et d'interjections; il termine ainsi : « O ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre! »

Quand il me lut cela, je ne pus me tenir, et je lui dis avec gravité que j'aimerais mieux ceci : « O

ma jeunesse, c'est *nous* qu'on enterre. » Il tomba d'accord que cela était mieux. Le lendemain, il avait remis le *vous*. C'était une affaire de conscience : le gaillard n'avait pas envie d'être enterré, et quant à sa jeunesse, il se promettait de venir la tirer de la fosse, le plus tôt posssible.

En quoi il était franchement sincère, c'était dans sa haine contre les poètes de l'école de Voltaire, de Viennet et de Pongerville. Je lui parlai un jour d'un de mes compatriotes qui avait réellement une grande facilité de versification, Ernest Serret.

— Le connaissez-vous? lui dis-je.

— Ah ! oui, un monsieur qui fait des vers pour les avoués.

Nous perdîmes même cette vague intimité. Nous ne nous voyions plus guère, mais les bonnes relations persistèrent. Il s'était installé à Marlotte. Il était là dans une espèce de grange, au milieu d'un curieux fouillis d'artistes de toute catégorie, qui venaient chercher la gibelotte économique, la chaumière au loyer débonnaire, l'air pur, la camaraderie hérissée, les perspectives de la forêt de Fontainebleau et les descriptions agrestes.

## VIII

Je lui faisais parfois signe de venir festiner à Paris, avec quelques-uns de *ces messieurs*. Il était, je le répète, le meilleur garçon du monde, mais il

avait besoin d'être un peu tenu en bride sur l'exactitude, et j'ai toujours eu la maladie de la politesse. Il n'y eut jamais de querelle entre nous que quand il montrait là-dessus quelque négligence. J'étais d'autant plus roide que je n'avais rien pour être dans les bonnes grâces de la sultane qui embellissait la grange que je viens de dire. Il mettait la plus parfaite gentillesse à s'excuser :

« Mon cher d'Héricault,

« On vous a fait, je le crains, beaucoup de bruit de bien peu de chose. Voici l'histoire de ce contretemps. Lorsque vous m'avez écrit pour m'inviter à aller vous voir, j'étais à Londres. La petite qui devait décacheter les lettres que je recevais, a égaré la vôtre et lui a donné une date qui n'était pas celle indiquée par vous. Voilà tout le mystère. C'est en arrivant aujourd'hui de la campagne que je trouve votre lettre et que je vous réponds. Mon voyage en Algérie est remis, mais votre départ ne l'est sans doute pas. Serez-vous chez vous dimanche? J'irai vous serrer la main et vous rappeler la promesse que vous m'avez faite de me prêter votre fusil, car voilà la chasse qui va s'ouvrir.

« Bien à vous.

« Henry MURGER. »

Je cite ce billet à cause du fusil. Murger en chasseur téméraire me ravissait. Il était gauche, et maladroit à tuer les voisins, mais il avait des

instincts de gentleman — je ne dis pas gentilhomme — et de même que, sorti de misère, il avait ébloui son portier, entré à la *Revue*, il voulait éblouir les camarades de Marlotte. Ce fusil nous vaut d'ailleurs un joli mot.

Il avait été arrêté par le garde champêtre, pour avoir chassé au crépuscule; il comparut devant le juge de paix.

— Reconnaissez-vous avoir chassé quand le soleil était couché?

— Oui, monsieur le juge de paix, il était couché, mais il ne dormait pas encore.

Cette aimable réponse empêcha la confiscation de mon fusil; je l'ai encore, et je le garde en guise de relique.

La plupart du temps, Murger accourait à mes invitations :

« Marlotte, le 6 avril.

« Mon cher d'Héricault,

« Demain, à 11 heures, j'arrive au rendez-vous que me donne votre bonne et vieille amitié. J'apporte ma grande poignée de main, une grande fourchette et un grand verre.

« A vous et à demain.

« Henry MURGER. »

En parlant de grand verre il se vantait, le plus petit suffisait pour le mettre en joie.

Nous avions longtemps esquivé la visite à Marlotte. Enfin, il insista tellement auprès de Moland

et de moi, que je lui écrivis notre prochaine arrivée.

« Marlotte, 15 août 1860.

« Mon cher ami,

« Très bien, très bien! comme disait M. le maire de Meaux. Mais en arrivant à Fontainebleau, au lieu de vous éreinter par une route insignifiante comme vues, et d'ailleurs assez longue, prenez donc une guimbarde qui vous amènera tout droit chez moi en quarante minutes. Je compte bien sur vous, le couvert sera mis à midi, dans la grange d'honneur.

« Bien à vous tous, et à vous particulièrement.

« Henry MURGER. »

C'est là que je jouis de ce bonheur enviable de contempler un peu longuement l'illustre Mimi. Du moins, je crois que c'était la même que j'avais vue quelques années auparavant. Elle me parut moins grêlée. La poésie lui réussissait mieux que la marine. C'est alors aussi que je la vis faire cuire des beefsteaks avec une robe à queue. Elle avait appris quelques mots d'auteur; à part cela, elle tournait à la cuisinière bourgeoise.

Je rencontrai à Marlotte Paul Dhormoys. Il était là avec sa femme, fort bien née, de fort bonnes manières. Je ne saurais dire l'impression que me causa la vue de cet homme distingué et de cette femme vraiment élégante, délicate et digne de tout

respect, au milieu de cette colonie, à côté de cette fricoteuse à traîne.

C'est l'amour des lettres qui poussait Dhormoys dans ce grouillis. Il a été attaqué, je le sais, et, je le crois, fort injustement. Pour moi, je goûtai ce fin *Voyage chez Soulouque*, qu'il nous donna peu de temps après, et cette *Comédie politique* si documentée. Je goûtai surtout l'homme bien né et resté le courtois, l'aimable et obligeant représentant de la confraternité littéraire. Je veux bien que sa vie fut un chapitre de *Gil-Blas*. Diplomate, chancelier de consulat, quasi bohème à Marlotte, écrivain répandu, correspondant politique du roi des Belges, secrétaire à la Chambre des députés, préfet, puis homme du monde, puis homme de Bourse plusieurs fois millionnaire, il mourut pauvrement.

Je l'ai nommé parce que c'est à lui que je dus de revoir Murger dans un autre hôpital, cette fois luxueux.

Un soir je reçus un mot de Dhormoys : « Voulez-vous voir notre ami Murger? il se meurt, vite! »

Aussi vite que peut le faire un cheval de fiacre; et la course était longue entre la rue de Vaugirard, où j'avais si souvent amené souper le pauvre hère, et la maison Dubois

Quand j'arrivai, Murger était couché, rouge comme s'il eût été cuit, couvert d'écailles purulentes. Il étouffait, son souffle haletant, rauque, incessant, paraissait sortir avec un effort et une douleur indicibles du fond de ses entrailles; l'odeur était effroyable. Il était sans grande con-

naissance. Quelques amis étaient là, Dhormoys et Nadar entre autres.

En entendant du bruit, le moribond tourna péniblement la tête et referma les paupières.

— Comment, dit Nadar, tu ne reconnais pas l'ami d'Héricault?

Il releva la tête, fixa des regards mornes, comme je me figurais, quand j'étais petit, les yeux des fantômes dont me parlait le meunier blanc.

Il fit un signe affirmatif, se souleva un peu plus, ouvrit la main gauche et en battit la paume, à plusieurs reprises, de son pouce droit. Puis il retomba soufflant, râlant avec un grondement de la gorge qui ébranlait le lit.

Je ne pouvais plus résister à l'odeur, je sortis. Nadar me suivit.

— Qu'est-ce qu'il veut dire avec son geste? lui demandai-je.

— Je n'en sais rien, c'est étonnant. Ah! bah! je parie que vous lui avez prêté de l'argent?

— Bah! si peu.

— Eh bien! c'est ça. Il veut indiquer qu'il vous en doit et qu'il voudrait bien vous payer.

Je quittai brusquement la maison, et dans la rue je ne pus me retenir de pleurer.

Ce souvenir reconnaissant, jusqu'à la mort, du bien léger service que mon humble bourse et mon jeune cœur avaient pu lui rendre, me semblait alors assez honorable pour faire oublier la souillure de sa vie. Il en était à l'heure même effroyablement puni, de cette souillure. Je parle surtout de la souillure morale, de ce crime qu'il commet-

tait contre la société, contre la jeunesse, contre la poésie, en instituant une adoration bruyante, effrontée, attrayante pour les Musettes.

Je le plaignais, le pauvre bon garçon, d'avoir mené là ses délicates qualités. Je pensais surtout aux misères de cette vie si souvent lugubre, et à la plus cruelle de ses infortunes, à l'absence de cette éducation religieuse qui eût fait de lui le grand poète de la suavité.

Ces compatissantes pensées triomphèrent de mon hésitation, de l'odeur et du râle. Je rentrai dans l'hospice. Dhormoys était dans la chambre qui précédait celle du malade. J'entrai, je m'approchai du lit. Murger était immobile. Il y avait une légère rémission dans ses souffrances. Je sortis de nouveau, je demandai à Dhormoys si notre ami avait vu un prêtre.

— Oui, me répondit-il, l'aumônier est venu, *et il l'a fort bien reçu.*

Je sais bien qu'il existe une autre version; il aurait dit, quand on lui annonça l'aumônier :

— Apprenez-lui que j'ai lu Voltaire.

Je crois que c'est un mot d'auteur, mais ce n'est pas le mot de la fin.

Je sais que Murger était faible et fanfaron, esclave du jeu de mot; il est possible que, pour parader devant quelques camarades railleurs, il ait lancé cette flèche. Mais s'il a dit le mot, je ne crois pas qu'il l'ait pensé, et j'ai la conviction qu'il n'a pas persisté. Je n'ai aucune raison de me défier de Dhormoys, qui était poli envers la religion, non *clérical.* D'ailleurs, rien, rien, en dix ans de con-

versations franches qui abordaient tous les sujets, en dehors des vertus de Musette, rien ne m'a jamais fait entrevoir en Murger l'ombre d'une impiété. Il était antidémocrate, indifférent aux choses politiques et religieuses, ignorant, incapable de philosophie. Son sens moral atrophié était remplacé par un sens poétique très développé qui l'eût amené s'il avait eu des amis plus autorisés et plus ardemment apostoliques que nous, à aimer le *Génie du Christianisme.*

De Voltaire il avait lu la *Pucelle* et *les Contes;* il les avait relus, je le veux bien, mais c'était tout. Il le méprisait comme poète : pour lui c'était un rimailleur de mirliton, un ancêtre de Serret, de Viennet et de Pongerville. Il était convaincu que, sous Louis-Philippe, Voltaire eût travaillé pour le fidèle Berger.

Hier encore, je recevais une lettre d'un autre ami de Murger, et il m'écrivait : « Murger s'est confessé. » J'ajouterai ceci : le bon et sage Asselineau avait l'âme trop pondérée, les sentiments trop délicats, l'intelligence trop lucide pour ne pas comprendre le Christ. Il se confessa lui aussi, et mourut chrétiennement.

---

# LES PATRONS DE NOS GRANDS-PÈRES

---

Je ne sais pas bien en quelle année c'était; en 1878 ou 1879; mais sûrement il faisait un beau soleil, comme il arrive souvent le jour de la solennité de la Fête-Dieu. Je me promenais sur la place Saint-Sulpice. Les cloches de l'église voisine sonnaient vêpres. Je me demandais quel mal une procession qui se développerait sur cette place pouvait faire à Barodet.

Pourquoi pensais-je à Barodet plus qu'à un tas d'autres Barodets ? C'est qu'il représentait, en ce moment-là, la gloire de la démocratie française. C'était un bonhomme de maître d'école, qui avait succédé, sur l'échelle de la popularité, à un académicien libéral. Il devait céder la place à un cabaretier insidieux, lequel, à son tour, devait s'éclipser derrière un homme dont on ne savait rien, sinon qu'il portait une blouse; et voilà quatre ans qu'il porte cette blouse; on n'en sait pas davantage, ni lui non plus. Il sera remplacé par un homme qui

ne portera rien que des caleçons, et c'est ainsi que nous reviendrons à l'âge d'or. Je me demandais si le dernier représentant du peuple français, l'homme aux caleçons, détesterait les processions comme ses prédécesseurs! Car c'est un fait admirable, que chacun des personnages huchés sur cette échelle ascendante de la démocratie, déteste les processions populaires. J'approfondissais désespérément cette question, lorsque je reçus un choc sur le coude. Un monsieur qui passait très vite me frôlait rudement. Il se retourna, me serra la main, s'écria d'une voix retentissante :

— Décidément, là, ils sont trop bêtes! Ils donnent envie aux gens de porter des cierges à la procession. Et il reprit sa course, en hâtant encore le pas. Je le vis monter les degrés et entrer dans l'église.

Je ne nierai pas que je devais avoir une physionomie agréable pour un dessinateur voulant représenter la Surprise.

J'avais crié : « Timbal! » pour avoir une explication; car c'était Timbal. Et qu'est-ce que Timbal? Un peintre qui avait tout pour lui, du talent, de la fortune, de l'esprit et de la vertu. Il n'y avait contre lui que son nom, un peu sonore; mais, une fois le premier coup porté, on n'y pensait plus. Tout au plus vous revenait-il quelque doux souvenir de macaroni.

Qui est-ce qui était assez bête pour allumer un cierge dans la main des gens de mauvaise volonté?

Ma première pensée, je l'avoue, fut de songer à

la République. Elle n'était pas encore vouée au blanc. C'était la tête de Turc. Et quelle bonne mine avait ce Turc quand on lui enfonçait le bonnet jusqu'au nez! Chacun de nous avouait bien qu'il connaissait deux ou trois républicains honnêtes. A part cela, *républicain* rimait avec tout ce qui était en zig-zag, moralement ou physiquement. Pour les classiques qui aimaient les rimes riches, *coquin* rimait allègrement; les romantiques, plus relâchés, se contentaient de *malin*. Pour ceux qui, secouant toute espèce de joug, aimaient les vers blancs, républicain rimait avec drôle, brigand, filou et autres qualificatifs d'une verdeur à embarrasser les dragons. Mais on n'avait pas encore dit qu'ils fussent bêtes. Aujourd'hui, ils prouvent bien que c'était nous, avec notre bagage d'adjectifs, qui l'étions; car, après avoir mangé la chèvre et le chou, ils sont au mieux avec le berger et le jardinier.

Ai-je dit que j'hésitais à aller aux vêpres?

La piété l'emporta. Timbal suivait, en effet, la procession avec un cierge plus haut que lui. Je l'accostai au sortir de l'office et lui demandai qui était bête.

— Mais les républicains, parbleu!

Et il disparut lestement. C'était un homme preste.

J'ai raconté cette anecdote parce que j'ai besoin d'une entrée en matière. Je dois narrer, en effet, trois historiettes qui manquent de dynamite, de suicide et des autres assaisonnements qui donnent bon goût aux narrations modernes. Je me dis bien

qu'elles peuvent avoir quelque intérêt pour l'élite de la société. Mais si cette élite, intéressée à ces histoires, allait se composer de moi seul !

C'est ici qu'on retrouve le cierge de Timbal. Les maîtres de cette fin de siècle sont tellement nauséabonds, qu'ils donnent envie de parler du temps passé, comme les républicains de Timbal poussaient à aimer les cierges et les processions.

Puis il s'agit de la sainte Vierge et de saint Antoine de Padoue. Voici Notre-Dame, saluons ! Notre-Dame de Boulogne !

## I

J'ai eu un neuvième aïeul — j'en demande pardon à la démocratie ; je ne prétends pas l'exaspérer ; je sais qu'elle déteste qu'on parle d'ancêtres ; qu'elle prenne un instant patience, je vais présenter bientôt un grand-père bourgeois, qui me réconciliera avec la famille Prudhomme. — Cet aïeul se nommait François de Ricault de la Riverie. C'était un petit gentilhomme de haubert, martial comme son grand-père Bernard « dont on parle dans l'histoire ». C'est un mot qui consola longtemps mes parents quand ils tombèrent en pauvreté.

François de Ricault haïssait surtout les huguenots, qui envahissaient notre petite province boulonnaise et qui divisaient beaucoup de familles de noblesse. Les Ricault avaient résisté ; on n'en con-

naissait pas un seul calviniste. Cela tenait à un grand culte qu'ils avaient, de tout temps, pour Notre-Dame de Boulogne, et il y avait là-dessus des légendes auxquelles j'ai fait allusion dans *La Fille de Notre-Dame* — ne perdons pas une occasion de rappeler nos œuvres à l'attention des contemporains.

Par contre, la famille d'Ecault, avec laquelle on avait eu de tout temps grande *hantise et cousinage*, s'était laissé entamer. Le cadet, le chevalier d'Ecault — nos récits ne m'ont jamais dit son nom de baptême — s'était fait calviniste.

Celui-ci et François, quoiqu'ils n'eussent encore l'un et l'autre qu'une vingtaine d'années, avaient déjà échangé plusieurs estocades lorsqu'arriva la prise de Boulogne par les huguenots, le 2 novembre 1567, pendant l'office des morts. Ce fut une surprise. La ville, qui, après un long siège vaillamment soutenu, avait été prise par les Anglais, puis reprise sur eux, était ruinée; les murailles étaient en mauvais état; l'échevinage n'avait plus d'argent pour payer une garnison suffisante, et les bourgeois, quoique braves et capables d'un grand effort en temps de siège, se gardaient mal. Les portes furent ouvertes par les religionnaires, qui s'étaient, sournoisement, peu à peu, au nom de la liberté de conscience, introduits dans la ville.

Ils étaient du reste appuyés par le gouverneur même de Boulogne, Louis de Lannoy, seigneur de Morvilliers, qui s'était laissé entraîner dans le parti des féodaux, dirigé par le calviniste prince de Condé. Nous ne dirons pas les crimes, les meurtres,

les vols, le saccage qui suivirent. Les Réformés restèrent maîtres absolus de la ville pendant plusieurs mois.

Quand ils furent chassés, au commencement d'avril de l'année suivante, toutes les églises, les couvents, les hôtels des bourgeois catholiques étaient en ruines.

Tout cela n'était rien. Il s'était passé quelque chose de monstrueux. La statue de Notre-Dame, la statue sculptée par saint Luc; celle qui était arrivée miraculeusement au rivage de Boulogne au septième siècle; qui depuis lors avait couvert la province de miracles sans nombre, celle que, par milliers, les rois, les reines, les saints, les princes, les grands seigneurs de l'Europe entière étaient venus visiter; celle que, par millions, les pèlerins de toute nation étaient venus vénérer; la statue de celle que Louis XI avait proclamée suzeraine du Boulonnais, et à qui chacun de ses successeurs devait rendre un hommage solennel, cette statue, que les Anglais même avaient respectée, elle avait été détruite par les huguenots. François de Ricault, qui avait été blessé en accourant du Wast, à la défense de la ville, resta longtemps accablé par l'angoisse de cette nouvelle. Tout le Boulonnais tomba dans une tristesse que les années n'effacèrent pas.

Le chevalier d'Ecault avait commandé une des bandes qui envahirent la ville, et la haine de Ricault pour les d'Ecault devint une sorte de devoir.

Mais l'histoire des Capulet et des Montaigu

reparaît sans cesse. On est tenté de la croire providentielle.

Dieu, ne voulant pas de haines implacables, a employé pour les détruire le seul élément qui soit humainement plus fort que la colère : l'amour.

Près de vingt ans se passent. François de Ricault s'est marié, il a un fils et une fille. Il s'est mis à la tête d'une sorte de confrérie, sur laquelle nos traditions ne donnent que de vagues renseignements, mais qui avait pour but de retrouver la statue miraculeuse de la patronne des Boulonnais. Car les huguenots avaient bien juré qu'ils avaient brûlé l'*idole*, ils donnaient cent détails sur la nuit lugubre, pendant laquelle ils l'avaient traitée ignominieusement avant de la maintenir pendant plusieurs heures dans les flammes.

Mais le jeune escuyer — car les gentilshommes d'alors n'avaient que ce titre : dans toute la province, il y avait un seul titre de comte, quatre baronnies et quelques rares chevaliers — l'escuyer François de Ricault assurait que la statue existait. Comment le savait-il? La *doulce Dame* le lui avait appris en un rêve par trois fois répété. Toutefois ce n'était pas ces recherches, c'étaient la bataille qui absorbait la plus grande partie de la vie du gentilhomme comme de tous ses pareils.

Il était aussi bon royaliste qu'ardent catholique. Il n'avait pas voulu entrer dans la Ligue, qui eût été maîtresse du Boulonnais si le vaillant commandant de Bernet, gouverneur pour le roi du château de Boulogne, n'avait tenu bon. Les ligueurs, dirigés par le duc d'Aumale, avaient brûlé, parmi

cent autres châteaux la gentilhommière des Ricault, au Wast. François, après avoir tenu quelque temps la campagne, fatigué de voir qu'il lui fallait souvent combattre en compagnie de gentilshommes huguenots et surtout de son ennemi particulier le chevalier d'Ecault, était venu se renfermer avec sa famille dans les murs de Boulogne.

Il avait aidé vaillamment à soutenir le siège que le duc d'Aumale, après s'être rendu maître de la basse ville, avait mis devant le château et la haute ville. Là, il s'était rencontré avec un frère aîné de son ennemi, avec Louis d'Ecault, resté ardent catholique. Malgré cela, François n'avait pu surmonter l'antipathie que le chevalier lui avait inspirée pour le nom d'Ecault; tout au plus fermait-il les yeux sur les relations qui s'étaient établies, pendant les angoisses et les misères du siège, entre l'épouse de Louis et la sienne et leurs enfants.

Le siège levé, François de la Riverie reprit ses recherches. Le siège, quoiqu'il les eût interrompues, n'y avait pas été inutile. Voici comment : Louis d'Ecault avait un fils et une fille, de quelques années plus jeunes que leurs amis. La fillette, Godelaine, avait cinq ans quand le jeune Charles de Ricault en avait dix. Celui-ci, élevé selon les traditions paternelles, ne parlait jamais que de la *Dame* et des méchants qui l'avaient détruite. Il montrait avec tant de courage son petit poing contre ces méchants que la fillette se prit, à son tour, d'un grand amour pour la statue miraculeuse, et elle ne pouvait entendre parler de sa disparition sans pleurer à chaudes larmes.

Un jour que François s'armait, il vit entrer précipitamment son fils Charles. L'escuyer se préparait à partir pour rejoindre le grand Chevalier Noir, Michel Patras de Compaigno, sénéchal du Boulonnais, qui escarmouchait contre les Espagnols répandus dans tout le Boulonnais, le Calaisis et Pays Reconquis, l'Ardresis, le comté de Guines, le pays de Brédenarde, de Marquenterre, etc. Le petit Charles se jeta à son cou, puis, après avoir regardé soigneusement autour de lui, il lui dit à voix basse :

— La statue miraculeuse de Notre-Dame existe encore. Je le sais bien.

— Et comment cela? demanda le père en souriant.

— C'est Godelaine qui me l'a dit. Godelaine ne voudrait pas mentir, et surtout à moi, et encore à propos de la Dame. C'est son oncle le chevalier qui le lui a dit, un jour qu'elle pleurait fort sur la perte de la bonne Dame.

François, qui n'attendait rien de bon de cet endroit-là, comprit que l'on avait voulu consoler l'enfant comme on l'eût fait avec un jouet ou un bonbon. Il partit sans guère s'inquiéter de cette découverte.

Quand la paix fut proclamée entre la France et l'Espagne vers l'an 1600, si je ne me trompe, François revint dans ses foyers, ruiné, zébré de cicatrices et fort rhumatisant. Il avait alors cinquante-trois ans. Il jugea qu'il était temps de tâcher de mettre de l'ordre dans ses affaires, de faire des économies, de vivre du *saloir*, du pigeon-

nier, de la basse-cour et de la garenne. La recherche de la statue suffirait à occuper le reste de sa vie. Son fils Charles, que j'ai vu appeler le sire d'Henneveux, avait fait la dernière campagne avec son père. Il était cornette d'un régiment de cavalerie, en garnison au Mont-Hulin. Il avait vingt-cinq ans, Godelaine d'Ecault en avait vingt. C'est ici que Capulet et Montaigu se retrouvent. Les deux jeunes gens n'avaient pas oublié les tendresses de l'enfance, qui étaient devenues un paisible, mais indéracinable amour.

Le chevalier d'Ecault n'avait rien ajouté à ce que nous avons dit. Il était devenu très sombre, assurait-on. Puis il avait disparu du pays; on ajoutait qu'il était allé en Hongrie, batailler contre les Turcs.

Louis d'Ecault avait fait beaucoup de démarches pour continuer, après le siège, les relations commencées alors. François de la Riverie avait été poliment implacable. Il avait ajouté, d'ailleurs, que jamais il ne donnerait son consentement au mariage de ses enfants jusqu'à ce que la statue miraculeuse fût retrouvée.

D'autres que le chevalier avaient parlé sans doute. La patronne des Boulonnais occupait toujours la première place dans les récits de la *série* (soirée, veillée). Aux miracles d'autrefois, qui étaient innombrables, se joignait le dernier et le plus touchant de tous. On racontait donc partout que c'était bien vrai que les huguenots n'avaient pas pu détruire la statue miraculeuse. Ils l'avaient traînée, la corde au cou, dans les égouts de la ville,

ils avaient essayé vainement de la brûler. Furieux, ils l'avaient portée hors de la ville et l'avaient ensevelie dans un fumier. Trois ans après, ils l'avaient retirée, et la trouvant intacte, ils l'avaient jetée au fond d'un puits, en s'engageant à ne jamais le révéler.

On avait vidé bien des puits, mais la recherche n'était pas facile. On devine que les propriétaires calvinistes ne se prêtaient pas aux recherches.

Charles d'Henneveux avait, de nouveau, parlé à son père de son amour pour M^lle d'Ecault. Celui-ci avait répondu qu'il était sans doute trop bon chrétien pour envelopper toute la famille d'Ecault dans l'inimitié qu'il avait légitimement contre le chevalier. Il n'oubliait pas les longues relations d'amitié et de parenté qu'il y avait eu entre les deux maisons. Il reconnaissait que Louis d'Ecault était un brave gentilhomme et un bon catholique, mais il avait juré que nul de sa famille ne se marierait jusqu'à ce que la statue ne fût retrouvée. La perte de cette statue devait être le signal de terribles calamités, auxquelles il ne jugeait pas bon d'exposer ses descendants.

Charles de Ricault atteignait ses vingt-huit ans, Godelaine d'Ecault ses vingt-trois ans, tous deux soumis à la volonté paternelle, mais tous deux fidèles à leurs amours, et tous deux décidés à attendre qu'il plût à Dieu de changer la volonté de M. de la Riverie.

De son côté, lui, restait inébranlable. Vers l'an 1605, on apprit au Wast que le chevalier d'Ecault était revenu, très noir, très maigre, avec une

oreille et quelques doigts de moins. Il avait eu, paraît-il, une carrière brillante là-bas. On ne savait pas bien où. C'était du côté des Turcs, disaient les plus savants des paysans. Il avait été nommé colonel d'un régiment de cavaliers. Il n'était pas naturellement avide, il n'aimait pas le pillage. Il rapportait de très belles armes, des étoffes admirables, et quelques joyaux, pas d'argent. Il retrouva son petit domaine et reprit sa place de cadet au foyer domestique de son frère aîné. Il était toujours sombre, paraissait préoccupé, parlait peu. Mais il était aussi bon, aussi patient qu'il avait été autrefois violent.

Il n'avait plus rien de ce libertinage de pensées qui l'avait poussé chez les calvinistes. Il s'attacha avec une vive affection à sa nièce. Il ne tarda pas à être frappé de la gravité triste de celle-ci; il l'interrogea.

Il apprit son amour contrarié. Sa tristesse s'en accrut. L'agitation de ses pensées ne tarda pas à se montrer au dehors.

Un beau jour, en l'été de l'année 1607, il annonça à Godelaine qu'il allait travailler à son bonheur. Il monta sur un vieux cheval de bataille qu'il avait ramené et il se dirigea vers le Wast.

L'entrevue des deux ennemis, après tant d'années de ressentiment réciproque, dut être froide. Mais, comme disent mes récits en leur candeur, « c'étaient de grandes gens, qui avaient l'habitude de faire beaucoup de saluts ». Ils ne se sautèrent donc pas à la gorge.

Le chevalier, bien que peu encouragé à ouvrir le

fond de son cœur, déclara froidement qu'il venait faire sa confession.

— Il y a justement ici, dit M. de la Riverie, d'un ton roide, un saint prêtre missionnaire. Il est natif de Samer; c'est le bon Père Gillot, vous devez le connaître. Il y a également en visite ici un gentilhomme de vos parents et des miens qu'on nomme Vespasien de Fontaine, et qui s'est fait ermite dans la forêt de Desvres.

— Je serais heureux de les avoir pour auditeurs, déclara le chevalier, que nulle mauvaise grâce ne désarçonnait.

Devant ces trois personnes, il reconnut que sa conscience n'était pas en paix. Il avait été, en effet, un de ceux qui, quarante ans auparavant, avaient pris Boulogne. L'inutilité des efforts faits pour brûler la statue lui avait donné à réfléchir. Depuis lors il avait essayé de distraire ses pensées en voyageant. Vainement avait-il voulu échapper à ses remords. La vue des vertus de sa nièce l'avait achevé. Il se préparait à rompre avec les calvinistes et à rentrer dans le sein de la religion paternelle. En attendant, il assurait que la statue de Notre-Dame existait encore.

L'opinion publique ne se trompait pas. Il avait été un de ceux qui l'avaient jetée dans un puits. Il avait juré sur son honneur de ne jamais nommer ce puits. Mais il était convaincu que si l'on voulait aller interroger M^me^ de Frohart d'Honvault, on aurait toute satisfaction.

Le missionnaire et l'ermite partirent sur l'heure, on devine avec quelle hâte. C'était bien dans ce

puits d'Honvault qu'avait été jetée la statue miraculeuse. On l'y retrouva. Le bon père Gillot la voulut porter lui-même d'Honvault à Boulogne. Il y avait une lieue de distance. Il raconta plus tard qu'il avait bien chaud quand il fut arrivé au mont de Wimille, la statue étant lourde et « de la taille d'un enfant de sept ans ».

Ainsi la foi et la persévérance de mon aïeul furent récompensées, et nous sommes fiers d'avoir travaillé à la gloire de cette patronne bien-aimée.

La fidélité fut récompensée comme la piété. C'était le temps où l'on ne séparait pas l'une de l'autre, où l'honneur comptait plus que l'utilité, où l'honnête homme ne quittait ni son parti, ni son roi, ni sa conviction parce qu'ils n'étaient pas victorieux; où l'on n'abandonnait pas sa fiancée parce qu'il fallait l'attendre très longtemps, ni le dévouement parce qu'il n'avait pas de chances d'être récompensé de sitôt. Faire le contraire s'appelait *poltroniser*, car, disait-on, tout doit être franc dans le pays de France et fidèle, sous les fleurs de lys.

Charles d'Henneveux et Godelaine d'Ecault eurent trois fils, dont le troisième, mon septisaïeul, Jean de Ricault de Lignières, lui aussi cornette dans un régiment de cavalerie en garnison à Desvres, épousa une cousine de sa mère, une Anne d'Ecault, du village de Questrecques en Boulonnais. Je ne sais pas bien pourquoi cette aïeule est restée, dans nos souvenirs, au temps des plus grandes épreuves, comme un type aimable et doux. D'elle nous savons seulement qu'elle adopta la grande passion

des Ricault pour le culte de Notre-Dame de Boulogne, et, de plus, qu'on inscrivit sur son tombeau comme un titre de gloire : *elle baptisa beaucoup d'enfants.*

Je descends deux siècles, j'abandonne ces bons gentilshommes campagnards pour les honnêtes bourgeois de ville, qui constituent la branche maternelle, et c'est saint Antoine de Padoue qui « va faire l'objet de mes chants », si la bonhomie des récits de ma muse buissonnière n'ennuie pas le public. Qu'on me le dise!

## II

### SAINT ANTOINE DE PADOUE, 1713

C'est, avec la figure du saint, ce qu'on distingue le plus clairement dans le tableau qui va faire l'objet de cette histoire. On peut voir encore, en regardant soigneusement, un lis et l'Enfant-Jésus portés par saint Antoine. Tout le fond est obscur. Le visage n'a de remarquable que sa blancheur. J'ai vainement cherché à me persuader que cette toile était de Raphaël, à moins que ce ne soit d'un Raphaël avant la première manière.

Dieu a voulu montrer qu'il n'a besoin ni de l'art, ni de la beauté, pour exercer les manifestations exceptionnelles de sa puissance. Il laisse la logique

diriger le cours ordinaire des choses et il emploie le génie, le charme, la force, pour produire les œuvres grandes, ravissantes et vigoureuses. Quand il s'agit d'un miracle, il prend souvent les instruments inattendus, afin qu'il n'y ait pas de doute sur la divinité de la cause.

Comment ce tableau était-il arrivé en la possession des Broutin? Cela, je ne le sais pas; mais je suppose que c'était comme objet de piété, et non comme objet d'art, qu'ils l'avaient acquis au commencement du dix-huitième siècle. Il n'y avait rien en eux qui sentît l'influence de l'imagination. Ces ancêtres maternels étaient aussi portés à la gravité, à la modestie, au mutisme, que les ancêtres paternels étaient vifs, riants, conteurs.

On peut bien les considérer, ces Broutin, comme les types vrais de la moyenne bourgeoisiè provinciale, à la fin de l'ancien régime, disciplinés et indépendants, respectueux et voulant être respectés, modestes et susceptibles. Ils se peignaient en deux traits :

« Nous étions toujours bien vus de l'évêché, » me disait mon grand-père. C'est le premier trait.

Puis j'ai été touché de voir, dans tous les contrats de mariage de ces commerçants, qu'ils réservaient toujours le remport de « leurs armes ». Chère vieille France! les petits bourgeois ne jetaient pas des injures à leurs évêques, ils ne les appelaient pas *monsieur*, avec un vif désir de les nommer *citoyen*, puis *calotin*, mais il ne fallait pas toucher à leur mousquet ni à leur estoc.

Mon grand-père, Joseph Broutin, était donc un

spécimen de ce que produisait alors la discipline bourgeoise. Il était naturellement gai et vif d'esprit. La gravité des mœurs ambiantes l'avait comme figé. Il était austère, à peine souriant, du reste sensé, sensible, bon, charitable au delà de tout. Il ne faut pas croire qu'il fût arrivé brusquement à cette rigidité. Il avait fait honnêtement ses caravanes.

On a entendu parler de ces fameux corsaires boulonnais qui, montés sur de mauvais bateaux, rendaient à l'Angleterre à coups de mousquet ce qu'elle nous donnait à coups de canon. Ils l'attaquaient dans ses œuvres vives, ruinaient son commerce, et ne laissaient point passer un gros navire marchand sans essayer de le prendre. Souvent ils rencontraient grande résistance, ou bien on tombait sur un grand navire de guerre, on était parfois vaincu et prisonnier; on connaît les horreurs des pontons anglais.

Beaucoup de bourgeois boulonnais commanditaient ces corsaires comme on commandite aujourd'hui un journal. Joseph Broutin fit comme les autres; il y mit sa petite fortune. Seulement, cet homme joyeux détestait tous les Anglais, sauf un; et cet homme, peu moderne, trouvait vilain de risquer son argent pour la patrie sans risquer aussi sa personne. Il s'embarqua donc à titre de combattant comme à titre de propriétaire.

Je ne suis pas bien renseigné sur la campagne; on n'aimait pas à en parler. Après quelques courses heureuses, on se trouva nez à nez, je veux dire proue à proue, avec une corvette de guerre. On se

battit de son mieux, on fut vaincu, pris et envoyé sur les pontons.

Bon saint Antoine, pardonnez-moi, mais il faut encore que je vous quitte pour un instant!

Je crois — c'est à vous que je m'adresse, chers lecteurs — que vous avez lu Homère? Vous avez peut-être été frappés de voir les héros s'arrêter au moment de percer le flanc à leur ennemi, pour lui demander comment il s'appelle. De fil en aiguille, Ostryonée, semblable aux immortels, et Hypsinor, pareil à l'homicide-dieu des combats, découvrent qu'ils ne sont pas étrangers l'un à l'autre et que les pères de l'un ont été les hôtes des pères de l'autre. Les voyages, le commerce avaient amené les rencontres, et de génération en génération, telle famille de l'Attique avait des relations d'hospitalité réciproque avec telle famille d'Asie-Mineure. Il en était ainsi sous l'ancien régime entre les riverains anglais et les riverains français. De père en fils, on faisait ce qu'on appelait l'*échange;* le fils du marchand français s'en allait en Angleterre dans la famille du marchand anglais, qui, de son côté, envoyait ses fils en France. On apprenait ainsi le commerce, les langues et les mœurs des nations.

J'en rougis de confusion, mais je ne puis me rappeler le nom des braves gens avec qui les Broutin étaient en relation d'échange. Je sais qu'ils habitaient Margate.

C'est ici que cette Angleterre, si souvent odieuse dans sa politique, se montre dans sa beauté. L'habitant de Margate chez qui Joseph Broutin avait été passer deux ans, en apprenant que son

hôte était prisonnier, oublia tout et négligea tout pour venir à son aide. Pendant plus d'un an, il assiégea le ministère anglais pour sauver le prisonnier des pontons. Il y parvint, non seulement en dépensant tout son temps, en négligeant sa famille et ses affaires, mais en prodiguant de l'argent. Il obtint que son jeune ami restât enfermé dans une prison assez douce jusqu'à ce qu'on pût l'échanger; ce qui ne tarda pas.

Joseph Broutin ayant payé sa dette à la patrie, dégoûté des voyages, de l'héroïsme et du commerce maritimes, se maria dès son retour.

Une seule fois, il fut bien tenté de décrocher son vieux mousquet. Les républicains de la ville — j'ai gardé le nom de quelques-uns — s'étaient précipités, un dimanche, au sortir des vêpres, sur une dizaine de religieuses et une trentaine de femmes les plus respectables de Boulogne et ils les avaient fouettées en criant : Vive la liberté! C'était le commencement de la grande lâcheté qui régna en France. (Je ne suis pas moi-même très brave de mettre cela au passé défini.) Personne ne bougea. Grand-père reconnaissait bien qu'il eût dû se faire tuer en tuant quelques jacobins. « Mais que voulez-vous? j'étais seul. Il y en avait bien d'autres qui pensaient comme moi, mais on n'osait rien dire. Puis on ne savait pas bien si on avait le droit, en bonne conscience, d'aller chercher querelle à son voisin. On se serait trouvé là, c'eût été différent. Sur le coup, on aurait tué un jacobin; et c'est fait, c'est fait. »

Le tableau de saint Antoine resta dans l'alcove

pendant toute la Révolution, au risque de ce qui pourrait arriver. On n'eût pas voulu paraître rougir de sa protection. Le cadre était même accroché, par une chaînette en fer, à un clou recourbé.

Une belle nuit, — c'était en 1803 — ma mère avait cinq ans, son berceau était à côté du lit où couchaient ses parents. Elle fut réveillée brusquement par un cri. Qu'arrivait-il? Les voleurs? Non.

Le tableau était tombé sur le lit, avait réveillé en sursaut son père et sa mère. Ils se levèrent brusquement, allumèrent une chandelle à la veilleuse et regardèrent le cadre.

« N'est-ce pas, dit ma grand'mère, un anneau de la petite chaîne par où le cadre est suspendu, qui s'est cassé?

— Non, la chaîne est intacte et solide; mais peut-être le clou recourbé, où l'on accroche le tableau, a-t-il cédé ou s'est-il retourné? »

Non, le clou était à sa place, il n'avait pas bougé. Le tableau n'avait pu se détacher seul, car il fallait un effort pour que la chaîne se dégageât de ce clou recourbé où elle était suspendue.

« C'est un avertissement que nous donne saint Antoine, » dit gravement mon grand-père.

Ma grand'mère se signa pour recevoir pieusement ce bienfait, car ils avaient l'âme si pure, la foi si ardente et la dévotion tellement filiale, qu'ils ne doutèrent pas de la bonté de Dieu; c'est à elle qu'ils pensèrent, non pas à leur humilité.

« Saint Antoine nous avertit, dit mon grand-père après un instant de réflexion, que le feu est à la maison. »

Ma grand'mère resta à côté de l'enfant que le brusque réveil disposait à une musique désordonnée. Mon grand-père se mit en chemin sans lumière. Il visite les chambres l'une après l'autre. Elles n'étaient pas nombreuses. Rien. Il rentra dans la chambre à coucher pour se mieux couvrir. Il fallait traverser une petite cour, *grande comme un tablier*, pour aller à la cuisine et au bûcher. Rien encore dans la cuisine. Mais quelques fagots commençaient à flamber dans le bûcher.

On devine si le bon saint Antoine de Padoue fut fêté de neuvaines, de cierges et de messes d'actions de grâces. Il paraît que la maison voisine renfermait des matières inflammables.

Tel est le récit de mon grand-père et de ma grand'mère.

Je ne crois pas que ces vieux bourgeois eussent menti délibérément même pour sauver leur vie. Ces gens-là, que les étranges Français qui font aujourd'hui des manuels civiques représentent comme de grossiers sauvages vivant d'herbes crues et de sornettes, avaient reçu de la société chrétienne une délicatesse de sentiment, un raffinement d'instinct, un *effarouchement* d'honneur et d'honnêteté qui étonnent. Je me rappelle la demi-sœur de ce mien grand-père restant enfermée pendant trois ans dans sa chambre. Et pourquoi? Parce qu'elle avait un proche parent qui n'avait su faire honneur à ses affaires, et elle ne voulait pas se montrer avant qu'elle eût pu — elle n'y était engagée ni légalement ni moralement — payer ses dettes. Elle était pieuse, et comme je lui demandais

comment elle avait osé, en conscience, manquer pendant trois ans à la messe du dimanche : — « Je serais tombée morte dans l'église en pensant à tous ces regards qui m'eussent dit : Vous savez, votre neveu a fait faillite! Mon confesseur l'a compris aussi. »

Mais enfin, ces gens austères ont pu se tromper, me dira-t-on. Ce que je vais raconter m'est arrivé à moi-même. Ceux qui sont décidés à ne pas me croire peuvent aller écouter Yvette Guilbert. Houst! je ne les retiens pas.

## III

Me permet-on toujours de buissonner autour de mes souvenirs et d'arriver au bon saint Antoine par un chemin semé de fleurettes anecdotiques?

C'était en 1870, pendant la guerre. J'étais à la campagne, et pourtant je prie qu'on ne m'enrégimente pas dans le bataillon des *Francs-Fileurs*. Je croyais que mon devoir était d'être à Paris, puisque je cultive les lettres et que c'est là que « les Muses avaient placé mon petit jardin ». J'y étais accouru, mal guéri d'une petite vérole très noire, pour y trouver des coliques hépatiques de l'espèce de celles qui feraient hurler des statues de pierre. Le bon docteur Raciborski s'était joint à mon cher ami le docteur Viollet, pour m'empaqueter, me confier à mon portier, qui était un agent de la

police secrète, très *débrouillard*, et qui, en effet, me colloqua, le 17 septembre, dans un wagon du dernier train qui partit de Paris.

Me voilà donc à 70 lieues de la ville assiégée, auprès de ma chère mère, venue pour me soigner, dans une maison de campagne qui n'avait jamais été habitée l'hiver. L'hiver fut rude, on se le rappelle. Toutefois, au bout de deux mois, j'étais bien guéri et fort occupé de la défense de notre petite province. Les Prussiens approchaient. Nous avions donc fondé un comité de défense, avec beaucoup d'illusions. Nour ne tardâmes pas à entrevoir que ces illusions étaient à peu près les seuls éléments sérieux que nous eussions à notre disposition.

Le bon saint Antoine me pardonnera encore de raconter quelques mots de cette histoire.

Il y a un préfet, un sous-préfet, un colonel qui eurent des mots épiques dignes d'être confiés à l'une des trompettes de la Renommée. Le préfet était adipeux, avocat, ou médecin, ou avoué, ou pharmacien, quelque chose comme cela. C'était le républicain gras et honnête, bonhomme, ouvert, en cravate lâche et bariolée. Quand je lui demandai des fusils, il me répondit bonnement qu'il n'en avait pas. « Très bien! dis-je, nous en achèterons en Angleterre. — Mais, point du tout, je dois vous interdire l'achat d'armes en Angleterre, parce que — peuples, ouvrez les oreilles — si vous achetez des fusils, vous ferez hausser les prix et le gouvernement de la défense nationale peut avoir besoin d'en acheter, lui aussi. — Bah! pour 400 fusils dont nous avons besoin! Enfin nous nous défendrons

avec nos fusils de chasse. — Pas du tout! je songe même à confisquer momentanément tous les fusils de chasse. — Alors, avec quoi voulez-vous donc que nous nous défendions? avec des fourches! »

C'est ici que la réponse devint épique. Il avait une bonne figure de commis voyageur. « Mais le gouvernement de la Défense nationale n'attache aucun intérêt *à ce que le Boulonnais soit défendu!!!* »

La délégation — car nous étions des délégués, s'il vous plaît — sortit furieuse. Heureusement le colonel était là pour nous dérider. Nous allâmes lui dire que nous étions prêts à établir des ambulances; que nous fournirions le médecin et les médecines et des meules de charpie. C'était un petit homme bossu, républicain de la veille, qu'on avait tiré de cette partie des Invalides qui confine à la tombe. Il était furieux, je ne sais pourquoi. Peut-être parce qu'on l'avait tiré du tombeau. Quand nous lui demandâmes des blessés, il nous répondit avec rage :

« Des blessés? je n'en ai pas! Voulez-vous que j'en fasse pour vous être agréable? »

Cette fois, nous sortîmes en éclatant de rire. Quant au sous-préfet, c'était un notable de la franc-maçonnerie, pas méchant homme. Mais il n'avait, je crois, aucune parenté avec le bouillant Achille, à moins que ce ne soit par les pieds. Il voulait bien défendre son arrondissement, mais à la condition que cela se fît à cinq lieues de la ville qui abritait sa précieuse personne.

Nous nous croisâmes les bras et le temps se

passa. Les Prussiens approchaient toujours. Chaque matin, quelqu'un prétendait les avoir vus dans notre voisinage. Le froid était dur, la neige couvrait tout, on était séparé du reste du monde. Nous avions pour nous défendre les mobilisés de la Somme, qui ne passaient pas pour être les enfants de Bellone. Ils logeaient dans toutes les maisons du pays. Je vis un jour un de ceux que j'hébergeais s'arracher les cheveux. « C'est, me dit-il avec colère, que j'aimerais mieux être encore en prison. On m'en a tiré avant-hier pour me faire soldat. »

On comprend que je ne me sois jamais couché, ayant de tels protecteurs, sans poser mon revolver chargé sur ma table de nuit.

Enfin ils partirent. Il furent remplacés par la gêne. On n'avait pas d'argent. Personne ne payait; les débiteurs profitaient des malheurs de la patrie pour se donner les loisirs les plus effrontés. Les fermiers qui ne vendaient rien, ne payaient pas. Les notaires étaient austères.

Un jour du mois de décembre, ma mère me dit, d'un air lugubre :

« On m'a volé cinq billets de banque de cent francs. »

Cinq cents francs, c'était une somme considérable, en ce moment, et le plus gros de notre sacoche actuelle. Nous étions sûrs des filles du fermier qui venaient donner un coup de main à notre cuisinière. La voleuse devait être cette cuisinière.

On n'avait pas le choix alors. Nous l'avions prise légèrement. Avec un peu plus de précautions, nous eussions su que ses parents avaient mauvaise re-

nommée. Toutefois depuis quatre mois nous n'avions pas eu à nous plaindre d'elle. Après avoir hésité longtemps à la soupçonner, ma mère profita du moment où elle allait faire quelques courses, pour visiter à fond sa chambre et tout le reste de la maison. Le logis était petit, mais vieux, et il y avait une foule de coins obscurs, des pièces inoccupées, des greniers remplis de ces mille objets inutiles que nos ancêtres gardaient avec un soin... trop prévoyant.

On ne trouva rien. Nous n'avons pas l'instinct policier. L'idée ne nous vint pas que Victoire pouvait garder sur elle ces cinq morceaux de papier. D'ailleurs ma mère, par charité chrétienne, n'eût pas voulu insulter, en la faisant déshabiller, une fille peut-être honnête, qui, en tout cas, nous servait honnêtement depuis plusieurs mois.

Sans m'en rien dire — car je professais, un peu gallicanement alors, qu'il ne fallait pas tourmenter les saints pour les misères temporelles — elle se décida à faire une neuvaine à saint Antoine de Padoue. Je me doutais de quelque chose, il me semblait que le portrait n'était plus exactement à sa place dans l'alcove maternelle et que la peinture avait été nettoyée; mais *quieta non movere!* Je gardai mes observations pour moi.

Victoire ne sortait qu'une fois chaque mois. Le dernier dimanche, elle allait passer la journée entière dans sa famille. Le jour de sortie approchait. Évidemment si l'argent n'était pas retrouvé avant cette sortie et qu'elle l'eût pris, il était envolé pour toujours.

Le vendredi qui précédait le dimanche fatal, ma mère fit encore une recherche complète, tout particulièrement dans une chambre vide occupée par ma bonne petite sœur, avant son mariage. Elle visita, pour la vingtième fois, un chiffonnier qui y était et le vida complètement. En m'embrassant ce soir-là, elle me dit : — « Je n'ai plus d'espoir. J'ai tout remué. J'ai de plus la certitude qu'elle ne porte pas ces billets sur elle. A plusieurs reprises je l'ai tâtée sans en avoir l'air. Elle n'a pas de poches à son jupon. C'est une vraie ruine. »

Je fus assez bon fils pour ne pas même sourire.

Le lendemain, je fus réveillé en sursaut par la chère mère. Elle était tremblante.

« Lève-toi, me dit-elle à mi-voix, viens avec moi. »

Je sautai sur mon revolver.

— Non, continua-t-elle souriant; c'est que je n'ai pas le courage d'aller seule. Si j'étais trompée, je serais capable de me trouver mal.

Je m'assis sur mon lit en me frottant les yeux et en la regardant, avec étonnement, à travers les brumes de l'aube grise. Elle n'avait pas voulu allumer.

« Voilà ce qu'il y a, me dit-elle. Tu sais que les Broutin sont sous la protection spéciale de saint Antoine de Padoue, j'ignore pourquoi; mais papa, son père et ses grands-pères en étaient convaincus, et ils en citaient des preuves nombreuses. J'ai donc fait une neuvaine à saint Antoine. Je ne t'en ai pas parlé, parce que tu as des idées sottes à ce sujet. »

Je protestai en me mettant la tête dans une cuvette. Je fis *brou*. C'était le froid, et non le manque de respect.

« C'était hier le dernier jour. J'ai redoublé de ferveur, mais je n'avais plus d'espérance. Cette nuit j'ai rêvé que je voyais saint Antoine exactement comme il est peint sur le tableau. Seulement, sa figure était vivante et souriante. Il ne fit pas le moindre geste, et pourtant, il me montra quelque chose que je ne vis pas, et disparut. J'aurais dû être enfiévrée. J'étais fort calme. Une seconde fois, je le vis et, sans qu'il remuât davantage, je vis qu'il me montrait encore quelque chose, et ce quelque chose était le chiffonnier de Fina. Il disparut encore. Une troisième fois — il n'y a qu'un instant — je le revis. Cette fois, le bras qui porte le lis s'était dégagé du corps, et c'est encore le chiffonnier qu'il me désignait. Les lèvres du saint ne s'ouvraient pas, mais j'entendis qu'il me disait : *C'est là*. Je comprenais bien qu'il m'indiquait que les billets étaient là, dans le tiroir du haut. Je lui répondis, sans aucun étonnement ni frayeur : « Mais, mon bon saint Antoine, c'est impossible. Hier soir, avant de me coucher, j'ai encore visité le meuble tout entier et je n'y ai pas laissé une épingle.

« Il me regarda doucement et, persistant à me montrer le tiroir, il répéta : « C'est là, c'est là. »

« Je me suis réveillée, et je suis venue te trouver. J'espère, je n'ose pas espérer, et si j'étais trompée, cela me porterait un coup. »

J'avoue que j'étais ému. Ma mère me répétait : *C'est là*, d'un ton si différent de sa voix ordinaire!

C'est ce qui me frappait le plus. Toutefois, j'essayai d'apaiser en riant la petite fièvre qu'elle paraissait avoir et à laquelle j'attribuais son rêve, ses rêves plutôt, car cette répétition me frappait également.

« Comment veux-tu que ce soit, lui dis-je en passant ma robe de chambre. Il n'y avait rien hier soir. Cela ne pousse pas comme des champignons. »

Mais je vis que le plus fin esprit n'aurait aucun succès. Je m'avançai, suivi par la chère femme. Quand je fus près du chiffonnier, elle me saisit le bras :

« Je ne saurais te dire comme je suis émue, me dit-elle. Attends un instant. Non, va, saint Antoine ne peut pas me tromper. »

J'ouvris le tiroir. Le paquet des cinq billets y était, entouré d'un ruban qui ressemblait fort, dit ma mère, aux jarretières des paysannes.

Elle me sauta au cou en sanglotant.

« Je savais bien que saint Antoine n'eût pas voulu *nous* tromper! »

Nous, c'était tous les Broutin de la terre.

Elle s'était agenouillée et remerciait le saint avec ferveur, moins heureuse de l'argent retrouvé que de la protection accordée si miraculeusement. C'est là ce qui frappa enfin ma *frivole* cervelle, — cet adjectif appartient à la chère mère, — et je m'agenouillai à côté d'elle.

Nous ne dîmes rien. Le soir, — je revois encore cette courte et expressive scène — Victoire, après avoir servi le souper, monta à sa chambre. Nous

n'étions pas sans curiosité. Tout à coup nous entendîmes un grand bruit. La servante redescendait l'escalier à pas lourds. Elle ouvrit brusquement la porte de la salle à manger et elle se tint debout dans l'encadrement. Jamais je n'oublierai cette physionomie et jamais je ne la comprendrai : j'y ai pensé mille fois, j'y pense encore, je ne puis me l'expliquer. Elle avait une pose de statue. Elle était raide, pâle, mais pâle comme la neige; elle nous regardait les lèvres serrées, avec des yeux tout ronds, tout grands, tout blancs, tout fixes. Que disaient-ils? C'est cela que je ne puis définir. Ils disaient avant tout l'étonnement, un étonnement écrasant; puis, la colère, comme si nous l'avions volée; puis la *penauderie* comme si nous l'avions attrapée; puis l'attente d'un coup terrible, comme si elle venait nous livrer sa tête; et beaucoup d'autres nuances que je ne pus comprendre. Encore une fois, jamais je n'oublierai cette rigidité, cette pâleur, ce mélange de torpeur et de folie. « Vous pouvez aller demain chez vos parents et y rester », dit tranquillement ma mère.

Elle garda encore un instant son attitude marmoréenne. Puis elle eut l'air de vouloir se jeter sur nous pour *reprendre son bien.* Enfin elle tourna sur elle-même comme une toupie. Elle continua de descendre l'escalier, ouvrit la porte de la cuisine et sortit.

Il gelait à pierre fendre. Ses parents habitaient à trois lieues du Brunquet; elle était tête nue et court-vêtue. Mais nous voyons, aujourd'hui, qu'il y a des privilèges pour les voleurs. Elle arriva chez elle et

ne fut même pas enrhumée : aussi favorisée que tant d'autres non de son sexe, mais de son espèce, qui ont pêché dans l'eau trouble du Panama sans même éternuer.

Elle raconta plus tard, sous le sceau du plus grand secret, à une amie intime, comment les billets étaient venus là. Elle les avait cachés pendant huit jours sous une tuile du toit. Devant partir le lendemain, et craignant qu'on ne la surveillât au moment du départ, ayant vu de plus que madame avait fait une dernière revue dans le chiffonnier, et concluant justement qu'elle n'y viendrait plus regarder, elle avait descendu là la liasse afin de la saisir au passage, sans bruit, avant de partir.

Le calcul était bon, si saint Antoine de Padoue n'avait eu des faveurs spéciales pour les Broutin.

Je la rencontre quelquefois, Victoire. Elle me salue comme une vieille connaissance, et, on en pensera ce qu'on voudra, je lui rends son salut, avec l'arrière-pensée de lui demander un jour à quoi elle pensait dans l'entrebâillement de la porte avec ses yeux tout ronds.

Ce n'est pas le seul bienfait que nous devons à saint Antoine de Padoue, mais *sat prata.*